BnF Gallica

Sept ans d'apostolat : lettres du P. Serre, missionnaire au Su-Tchuen (Chine) / publiées par l'abbé Lesmarie,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Serre, Jean-Marie-Toussaint (Abbé). Auteur du texte. Sept ans d'apostolat : lettres du P. Serre, missionnaire au Su-Tchuen (Chine) / publiées par l'abbé Lesmarie,.... 1903.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

1 AOUT 1903
PRÉFECTURE du CANTAL

conserver la Couverture

L'Abbé LESMARIE
Chanoine honoraire de St-Flour.

8262

SEPT ANS D'APOSTOLAT

AURILLAC
IMPRIMERIE MODERNE
1903

I 27 n 2060

P. SERRE

Né à la Monselie (Cantal) en 1867

Mort au Su-Tchuen (Chine) en 1897

SEPT ANS
D'APOSTOLAT

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

LETTRES DU P. SERRE

MISSIONNAIRE AU SU-TCHUEN (CHINE)

PUBLIÉES

Par l'Abbé LESMARIE

Chanoine honoraire de Saint-Flour

AURILLAC
IMPRIMERIE MODERNE, 6, RUE GUY DE VEYRE
1903

Ln 27
50060

A Sa Grandeur

Monseignenr Lamouroux, évêque de Saint-Flour,

hommage

de profond respect et, de reconnaissance

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

LETTRE

DE MONSEIGNEUR LAMOUROUX

ÉVÊQUE DE SAINT-FLOUR

†

ÉVÊCHÉ

de

SAINT-FLOUR

—+—

Saint-Flour, le 12 avril 1903

Monsieur le Curé et bien cher Chanoine,

J'ai jeté un coup d'œil sur le nouveau livre que vous vous proposez de publier et dont vous m'avez soumis le manuscrit.

L'introduction ou préface, qui est exclusivement votre œuvre, m'a paru fort intéressante, rédigée dans un style attrayant, et faite, selon l'expression de La Bruyère, de main d'ouvrier.

Elle a dû vous occasionner assez de travail, comme aussi vous obliger à de patientes et longues recherches. Je vous en félicite sincèrement.

Très volontiers, j'autorise l'impression du livre et je bénis l'auteur, ainsi que son œuvre, souhaitant à celle-ci tout le succès qu'il lui désire.

Agréez, bien cher Monsieur le Chanoine, avec mes compliments et ce vœu, l'expression de mes sentiments affectueusement dévoués en N.-S.

BIBLIOTECA NAZIONALE R.F.

† JEAN,

Evêque de Saint-Flour.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Les Missions de Chine

LE SU-TCHUEN

Le 18 octobre 1860, vers le soir, les fils de la Chine mystérieuse et superbe virent s'allumer, du côté de Pékin, un immense incendie qui, pendant toute la nuit, éclaira la campagne. Au bruit du crépitement des flammes s'évanouissait, en épaisse fumée bientôt dissipée par le vent, une antique demeure dont jamais Européen n'avait foulé le seuil. C'était le Palais d'été des empereurs de Chine, et le nom de Palikao allait constituer l'apanage d'un de nos guerriers.

Le lendemain, les ruines du Palais d'été apprenaient aux Célestes que ceux qu'ils appelaient les Barbares d'Occident venaient de briser un long passé d'isolement, d'ignorance et d'orgueil. Une ère nouvelle commençait. La Chine qui avait prétendu arrêter le cours des siècles et figer sa civilisation dans une immobilité sans fin, subissait l'inéluctable loi du temps transformant toute chose pour conduire l'humanité à l'accomplissement des desseins de Dieu. Quand les peuples ont refusé d'entendre les voix pacifiques, quand ils ont méprisé les sages et torturé les prophètes, comme parle l'Ecriture, le

bruit des armées annonce au monde que la justice ou la miséricorde divine vient de faire son œuvre.

* * *

Aujourd'hui, malgré les dénis de justice de fonctionnaires défiants ou timides, malgré les fréquents soubresauts de populations trompées par les mensonges des lettrés, malgré les inutiles cruautés, les séditions stériles, les pillages sans cesse renouvelés et châtiés, la Chine est entrée dans le tourbillon qui entraîne le monde moderne vers de nouvelles destinées.

La liberté religieuse dont le traité de 1860 assure l'exercice dans tout l'Empire du milieu, est souvent un leurre, mais les persécutions ouvertes et officielles sont devenues difficiles ; il faut user de ruse pour persécuter. Les excitations des sectes poussent fréquemment aussi la populace au meurtre des chrétiens. On en trouvera des traces dans les lettres que nous publions. En 1897 et 1898, le massacre de plusieurs missionnaires amena, de la part de l'Allemagne, des réclamations qui durent être entendues. L'histoire a déjà marqué de sa réprobation les atrocités des *boxeurs*, qui, en 1899 et 1900, nécessitèrent l'intervention des puissances européennes et l'occupation de Pékin. Le sang des chrétiens, dans ces diverses périodes, a coulé et des cruautés sans nom ont été commises.

Répandues par les sectes, des calomnies circulent contre les missionnaires, d'autant mieux accueillies qu'elles sont plus invraisemblables. Il en était ainsi parmi les païens de l'ancienne

Rome. L'homme rompt difficilement avec des idées depuis longtemps acceptées. Beaucoup de nos libres-penseurs sont chrétiens à leur insu, pour leur plus grand bien et le nôtre. L'illogisme gouverne nombre d'existences. Le Chinois n'est pas illogique dans ses appréhensions ; son éloignement pour la religion chrétienne est fait de son intérêt immédiat et de son antipathie pour l'étranger. Ce dernier est l'ennemi, peut-être parce qu'il est considéré comme le révolutionnaire. « Pourquoi, dit le Chinois, modifier ce qui vient des ancêtres ? » Les préjugés contre les Européens sont si invétérés que ceux même qui deviennent chrétiens ont de la peine à s'en défendre.

*
* *

D'où provient l'état d'esprit que nous venons de décrire ?

De l'isolement ; isolement voulu, parce que la Chine, ayant devancé les autres nations dans certaines découvertes, était infatuée de sa supériorité et avait dédaigné les peuples vivant au-delà de ses frontières, isolement possible, parce qu'elle se suffisait à elle-même ; de loin en loin la force s'était imposée à l'Empire du milieu. Elle s'était imposée sous les dehors de la conquête brutale qui courbe les fronts, mais ne peut empêcher les murmures et les révoltes intimes, dégénérant ensuite en sanglantes rébellions. Elle se présente maintenant sous la forme d'un progrès matériel que l'on accepte d'abord avee contrainte comme une nouveauté dangereuse, et que l'on arrive à désirer ensuite comme une

condition d'existence. Comment continuer à s'isoler de l'humanité, à l'époque où les plus hautes montagnes ne sont plus un rempart et les mers une protection, où les canons renversent les plus épaisses murailles, où la pensée vole aux extrémités du globe, plus rapide que l'éclair, où l'homme, sur les ailes de la vapeur, franchit en quelques jours d'interminables distances? Le jour approche où le sifflet des locomotives, que l'on va bientôt entendre dans les steppes de la Mandchourie, éveillera sur plusieurs points de l'Empire les échos endormis.

Les générations futures connaîtront probablement une Chine moins rebelle aux nouveautés que celle de leurs pères, moins fermée aux fécondes initiations de l'Occident, plus fidèle aux traités et aux solennelles promesses. L'avancement dans le domaine des choses matérielles, par le contact avec le dehors, peut avoir pour conséquence des progrès d'un ordre plus élevé. Quand l'étranger sera moins redouté, ses doctrines seront plus aisément acceptées. Comme toujours, dans les époques de transition, deux courants sont en présence : l'un dirigé vers l'avenir, l'autre remontant vers le passé. Comme toujours aussi, malgré les apparences contraires, le premier l'emportera. Quand la brèche est faite, amis et ennemis entrent dans la cité. Le missionnaire, pour lequel la France réclama si souvent la sécurité, pourra, sans redouter le retour des vieilles haines, rappeler aux païens ce que dit l'inscription dix fois séculaire de Bi-ngan-fou-Taï-tsung, fondateur de la troisième dynas-

tie, que « ayant mûrement examiné la doctrine chrétienne, s'étant convaincu qu'elle avait la vérité pour base, la perfection pour but, et la paix pour résultat, il ordonna qu'elle fût enseignée à ses peuples, et décréta qu'une église serait élevée à la nouvelle religion dans la capitale ». (1)

*
* *

Le silence qui se fit sur l'Eglise de Chine, pendant cinq siècles, du VIII^e^ au XIII^e^, cessa sous la domination des empereurs mongols. Au commencement du XIV^e^ siècle, un franciscain, Jean de Montecorvino, gouvernait l'Eglise de Chine, sous le règne d'un successeur de Gengis-Kan, avec le titre d'archevêque de Cambalu ou Pékin et de primat d'Orient. Après l'expulsion des princes mongols, de nouveau le silence s'étendit sur les missions de Chine, puis on sut qu'elles reprenaient leurs travaux interrompus.

Au mois de février 1692, fut publié un édit accordant aux missionnaires la plus entière liberté. On a estimé à *huit cent mille* le nombre des catholiques chinois à cette époque. Au début du XIX^e^ siècle, après la Révolution française qui arrêta l'élan des missionnaires, ce nombre descendit à *deux cent mille ;* il atteint aujourd'hui presque un million. Les travaux des missionnaires, dans le dernier siècle, n'ont pas été stériles. Plus de *quarante* évêques, *quatre cents* prêtres indigènes, environ *sept cents* missionnaires européens, membres de la Société des Missions étrangères de Paris, lazaristes, francis-

(1) Annales de la Propagation de la Foi, année 1848.

cains italiens et espagnols, missionnaires de Steyl en Hollande, de Schent en Belgique, de Milan, Pères Trappistes, Jésuites, rivalisent de zèle pour la conversion des Chinois à la religion catholique et le soulagement des misères qu'ils rencontrent (1). Le gouvernement français s'est honoré, en décorant, en 1897, de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le vicaire apostolique du Su-Tchuen occidental. Mgr Dunand qui, à cette époque, avait déjà passé en Extrême-Orient trente années et, après les terribles affaires de Pékin, en 1900, Mgr Favier, dont le nom est synonyme de courage et de vertu. En même temps que Mgr Favier, recevaient l'étoile des braves, parmi ceux qui avaient échappé aux massacres des *boxeurs*, plusieurs religieux, entr'autres, le P. Laveyssière, de notre diocèse de Saint-Flour, attaché aux Missions étrangères. Nous l'avons vu, en 1902, portant modestement sur sa poitrine le signe de l'honneur, prêt à repartir à la conquête des âmes. Celui qui écrit ces lignes et qui fut jadis un de ses professeurs, comme il l'avait été du P. Serre, baisa avec émotion les blessures reçues pour l'amour de Jésus-Christ et la gloire du nom français.

Evêques et prêtres sont aidés par des Frères de divers ordres et par des religieuses européennes ou chinoises. Filles de la charité aux blanches cornettes ou à la coiffe noire de canossa, sœurs de Saint-Paul de Chartres, si connues en

---

(1) Les *Missions catholiques françaisess au XIXe siècle*. Tome III. -- Paris, Armand Colin.

Cochinchine, tertiaires de Saint-François, franciscaines de Marie, Carmélites déchaussées, Sœurs indigènes de Saint-Joseph, du très saint et immaculé Cœur de Marie et de la Providence, toutes travaillent, en grand nombre, et bien d'autres encore avec elles, à prier pour les infidèles, à instruire la jeunesse, à soigner les malades dans les hôpitaux, les vieillards et les infirmes dans les hospices, les petits abandonnés dans les importants établissements de la Sainte-Enfance, soutenus par la charité naïve et touchante des enfants de nos familles chrétiennes.

Des milliers d'églises, chapelles, oratoires, ou simples maisons de prière, se sont élevées sur le sol de la Chine. On n'évalue pas à moins de *trois mille* le nombre des écoles dépendant des missionnaires, et à moins de *quarante-cinq mille* celui des enfants qui les fréquentent. A ces écoles, il convient d'ajouter les séminaires, les collèges (1) et les écoles normales. Dans le domaine de la charité, que de merveilles ! Nombreux sont les hôpitaux, plus nombreux encore les dispensaires. Dans le seul vicariat apostolique de Pékin et du Tchély septentrional, confié aux Lazaristes, le chiffre des malades traités aux dispensaires s'élève annuellement, en moyenne, à *trente-cinq mille* (2).

*
* *

Pourquoi des hommes et des femmes accomplissant de tels prodiges avec des ressources

---

(1) Dans les lettres que nous publions, il est souvent question d'un de ces collèges.

(2) L'*Apostolat extérieur*, tome III. Chine et Japon.

forcément restreintes, sans aucune préoccupation personnelle, sans espoir d'une récompense terrestre, avec la perspective d'épreuves à subir toujours, d'une mort cruelle à affronter quelquefois, ne désarment-ils pas toutes les colères ?

Quand on les poursuit dans leur propre patrie, c'est qu'on les ignore et il est du devoir de ceux qui savent, de les faire connaître. « Les sectaires savent-ils qu'en Orient, en Extrême-Orient, ces religieux poursuivis chez nous comme rétrogrades, sont peut-être les meilleurs pionniers de notre civilisation ? Ignorent-ils qu'à l'étranger, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie, nos religieux de toutes robes sont les principaux et souvent les seuls propagateurs de l'influence française ? Le jour où la France, pour obéir aux sommations de l'anticléricalisme, aura lâchement abdiqué sa fonction de grande nation catholique, la France sera singulièrement diminuée, aux yeux même des peuples où le nom français avait gardé le plus d'éclat et le plus d'amis. Ce sera pour nous le signal de la décadence définitive, de l'irrémédiable déchéance préparée et hâtée par des mains françaises. A l'heure fatidique des compétttions universelles entre les peuples et les races, nous aurons nous-mêmes rejeté et brisé, comme inutile, le traditionnel instrument de notre ascendant ou de notre suprématie au loin. Il coûte de le dire, mais la conscience le crie : Quand la politique radicale-socialiste ne détruirait pas, pièce à pièce, tout ce qui a fait jusqu'ici, à travers tant d'épreuves, la force, la richesse et l'honneur de

la France ; quand elle ne menacerait point d'énerver ou de briser notre armée, notre flotte, nos finances, notre crédit, notre industrie ; quand elle ne porterait pas la main sur nos libertés les plus chères et les plus saines ; quand elle ne ferait que s'attaquer à la croix de nos missionnaires et au crucifix de nos sœurs, que proscrire les congrégations, fermer leurs écoles, tarir leurs ressources et arrêter leur recrutement, la politique radicale-socialiste, par cela seul, porterait à notre puissance et à notre expansion dans le monde un coup peut-être mortel. Veut-on la caractériser d'un mot ? Il n'y en a qu'un ; il a été déjà dit : la politique de l'anticléricalisme est, pour la France, une politique de *suicide national* » (1).

Et quand on persécute nos missionnaires et nos religieuses dans leur pays d'adoption, c'est que, dans l'impossibilité de soupçonner l'idéal catholique, on leur attribue des vues intéressées. Il est permis de penser qu'à la longue, le développement régulier du clergé indigène, la sagesse des pasteurs, la fidélité du troupeau, le dévouement au peuple, la charité qui touche les cœurs les plus rebelles, finiront par triompher des injustices administratives et judiciaires des mandarins. L'accroissement du nombre des catholiques, au XIX^e^ siècle, autorise l'Eglise de Chine, dans les conditions du monde moderne, à espérer, pour le siècle présent, de nouveaux progrès.

---

(1) Leroy-Beaulieu : *Revue des Deux-Mondes*. Mars 1903.

*
* *

Or, à l'est du Thibet, entre le Chensi et le Kan-Sou, le Yun-Nan et le Kouy-Tcheou, s'étend la vaste province chinoise de Su-Tchuen: sillonnée de riantes montagnes, traversée de nombreux cours d'eau, coupée de vallées profondes et fertiles, cette contrée présente aux regards du voyageur de beaux points de vue, l'aspect de riants vergers, de grasses rizières, des champs de pavots d'où sort l'opium le plus réputé du Céleste-Empire, poison des corps et des âmes. Les restes de beaux édifices racontent la gloire des ancêtres, des cités florissantes disent l'activité des générations vivantes, les produits de toute sorte sont le gage de l'avenir et promettent l'abondance à ceux qui les exploiteront. Le sol renferme dans son sein les richesses minérales ; de la terre sortent les moissons ; dans la race sont déposées les qualités de l'ouvrier agricole, de l'habile artisan, de l'homme de négoce.

Cinquante-cinq millions d'habitants naissent, vivent et meurent sur ce pays fécond, vaste comme un des Etats de premier ordre de notre monde occidental. Mais, tandis que le moindre de ceux-ci joue sur la machine ronde un rôle qui s'impose à l'attention de l'humanité, une province de Chine, simple division administrative dirigée par un vice-roi, gouvernée ou exploitée par des mandarins de haut vol ou de petite envergure, est à peine connu de quelques professionnels (1).

(1) Relation du prince Henri d'Orléans et de M. Bonvalot, à la Société de Géographie.

XXI

*
* *

Pour être peuplés d'êtres qui semblent compter à peine, dans la grande lutte des peuples pour l'influence et l'intérêt, ces vastes domaines, du grand Empire, sont comme les puissants royaumes, aux yeux de Dieu. Celui qui étend sur tous sa paternelle sollicitude, pour qui une âme vaut une autre âme, entend les plaintes les plus discrètes, les appels les plus secrets, les aspirations les plus confuses, et, du fond de l'Occident, il a lancé, sur les lointaines collines, au milieu des larges plaines de l'Extrême-Orient, au bord des cours d'eau qui vont se perdre dans les flots orageux des mers de Chine, des légions de missionnaires. C'est en France qu'il a choisi les apôtres du Su-Tchuen. A la voix du Père commun des hommes, trois évêques et 117 prêtres, membres de la Soctété des Missions étrangères de la rue du Bac, et divisés en troix petites armées, combattent pour la vérité sur le champ de bataille que le vicaire de J.-C. leur a assigné.

*
* *

Le Su-Tchuen, en effet, a été divisé par l'Eglise en trois vicariats : occidental, méridional, oriental. Le premier est le plus ancien en date. Le vicariat oriental fut érigé en 1856, et le vicariat méridional en 1860. Chen-Tou, capitale de la province entière, est, en même temps, la résidence du vicaire apostolique du Su-Tchuen occidental, Mgr Dunan, tandis que Mgr Chouvellon, qui a la charge de la partie orientale, réside à Tchong-Kin, et Mgr Chatagnon, vicaire aposto-

lique de la partie méridionale, a son siège à Souy-Fou.

On peut compter à peu près *cent mille* catholiques, quarante mille musulmans et, pour le reste, des adeptes de Boudha, de Confucius et de quelques autres sectes. Le nombre des protestants est insignifiant ; peut-être irait-on, en les énumérant, au chiffre de *cinq cents*. Les gens affiliés aux sociétés politiques secrètes sont légion (1). Telle est la situation au moment où nous écrivons (1903).

*
* *

L'auteur des lettres que nous publions appartenait au vicariat apostolique du Su-Tchuen oriental. Tour à tour directeur de l'imprimerie des missionnaires, chargé de l'évangélisation dans plusieurs districts, professeur au collège apostolique, chef de la procure, ses lettres nous le montrent se prêtant à tout, parce qu'en tout il ne veut voir qu'un point, un seul : la volonté de Dieu, exprimée par la volonté de ses supérieurs.

« Les gens affiliés aux sociétés politiques secrètes sont légion », avons-nous dit plus haut. Ces sociétés ont été et sont la cause principale des persécutions contre les Européens en général et en particulier contre les missionnaires. U-Man-tsé, dont parle à plusieurs reprises le P. Serre, est sorti d'une de ces sociétés. Il a été un chef de bandes redouté dans tout le Su-Tchuen qu'il a terrorisé pendant de longues années,

(1) Les *Missions catholiques*. Février 1903.

connaissant le degré de fermeté des mandarins et riant de leurs foudres, comme il s'est moqué de la condamnation à mort prononcée à Pékin contre lui.

C'est également à ces sociétés politiques secrètes qu'appartiennent ces *boxeurs* dont les atrocités ont excité de si légitimes indignations et ont nécessité, en 1900, l'intervention armée des puissances européennes.

Dans plusieurs de ses lettres, notre missionnaire montre clairement qu'il prévoyait une recrudescence de difficultés et même de persécutions. Hélas ! il ne s'est pas trompé. Depuis 1897, année de sa mort prématurée, que de souffrances, que de sang versé dans les diverses parties de l'immense Empire chinois, dans le Su-Tchuen, en particulier ! Mais le sang des martyrs, selon la parole qui se vérifie depuis tantôt vingt siècles, est une semence de chrétiens. Les difficultés de l'apostolat s'accumulent et, malgré tout, les apôtres se succèdent, parce qu'à leurs oreilles retentit sans cesse la parole divine : « Je suis avec vous chaque jour jusqu'à la consommation des siècles ».

C'est bien cette parole qui a inspiré et soutenu celui dont nous publions une partie de la correspondance pendant sept années d'un fécond apostolat. Il est mort à la peine, dans la fleur de l'âge, plein de mérites. On aime à recueillir les impressions des belles âmes, de ces âmes d'apôtres dont la générosité est si éloquente, en un temps où l'égoïsme tend à devenir si envahissant.

Cette publication, demandée par les amis et les admirateurs du jeune missionnaire, nous a paru ne devoir pas être tout à fait inutile.

Et il a semblé bon de la faire précéder de cette notice, puisée aux sources, sur les missions de Chine et en particulier du Su-Tchuen. C'est le cadre pour le tableau.

L'abbé Lesmarie,

Chanoine honoraire de Saint-Flour.

25 mars 1903.

A Monsieur le chanoine Courchinoux,
Directeur de la *Croix Cantalienne*.

Monsieur le Directeur,

Sous le titre : le Voyage du Missionnaire, *il y a dix ans, la* Semaine Catholique *publiait les lettres qu'écrivait à son bienfaiteur et à sa famille un jeune prêtre des Missions étrangères, notre compatriote, l'abbé Serre, de la Monselie, canton de Saignes.*

Ces lettres relataient les impressions du jeune apôtre, au cours du long chemin de Paris au Su-Tchuen oriental (extrémité de la Chine). Lues avec intérêt, elles furent ensuite éditées en un volume plusieurs fois réimprimé à la librairie Cattier, à Tours.

Le P. Serre est mort, il y a quatre ans, après sept années d'apostolat, à la fleur de l'âge.

Les lettres qu'il a écrites pendant ces sept ans, de 1891 à 1897, m'ont été confiées.

Voulez-vous, pour les publier, me prêter, deux fois la semaine, le rez-de-chaussée de la Croix? *Il semble que vos nombreux lecteurs leur feront bon accueil à cause de l'élévation de sentiments qu'elles contiennent, du zèle apostolique qu'elles révèlent; j'ajouterai à cause aussi de leur valeur littéraire et de la note patriotique qui s'y trouve sans cesse.*

Ne pensez-vous pas d'ailleurs que l'heure de telles publications n'est nullement inopportune? Il n'est guère besoin d'en donner ici les raisons.

Laissez-moi donc vous remercier d'avance de votre gracieuse hospitalité.

L'abbé LESMARIE.

LETTRE I

Ubi Crux, ibi Patria

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur

Sommaire

Arrivée au Su-Tchuen oriental. — Remercîments et retour de pensées. — Tchong-Kin. — Cha-Pin-Pa. — Premières occupations.

Cher et vénéré Père,

Echo prolongé de tant de voix si chères, expression fidèle des sentiments les plus affectueux, votre bonne lettre est venue porter à son comble la félicité que je goûte au milieu de mes nouveaux frères. Cette aimable missive me disait : « Plus que jamais la pensée de l'absent est présente au foyer de la famille et dans mon cœur. Chaque jour son souvenir accompagne au saint autel le vieux pasteur dont la consolation suprême est d'avoir donné un missionnaire à Jésus. Chaque jour montent vers le ciel les vœux de ceux que vous avez quittés. Tous acceptent avec résignation une croix qui, courageusement portée, est leur soutien inébranlable ; éloignés de celui qu'ils aiment, ils se rap

prochent davantage du bon Dieu auprès de qui ils sont assurés de le retrouver....»

Après cela, cher et vénéré Père, comment ne bénirais-je pas la divine Providence qui daigne ainsi verser sur de cruelles blessures un baume incomparable ? -

Gloire donc à Jésus ! gloire à Marie ! Et à vous, auxiliaire zélé de la grâce, merci du fond du cœur. Cette action surnaturelle de la grâce, chaque jour plus visible dans des âmes naguère encore désolées, vous l'avez préparée et puissamment favorisée. Vous l'aiderez sans cesse de tout votre pouvoir, j'en suis sûr, auprès de ceux que j'ai quittés pour répondre à l'appel de Dieu.

En reconnaissance d'un tel dévouement que puis-je faire ? Venir vous retrouver souvent par la pensée, pour m'unir, dans votre chère église, à vos prières. Et vous-même vous ne refuserez pas de franchir les espaces et de vous transporter en esprit dans une région lointaine, inconnue, où je vous servirai de guide.

A quatre lieues environ de Tchong-Kin, au fond d'une paisible retraite dont je vous parlerai tout à l'heure, se dresse un modeste oratoire que Jésus daigne honorer de sa présence continuelle. C'est là que, chaque matin, vers six heures, j'ai le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la messe. En France, il est alors onze heures du soir environ. Si parfois le sommeil fuit vos paupières en ce moment, laissez un instant votre pensée s'égarer vers le Su-Tchuen oriental, s'arrêter à Cha-Pin-Pa, laissez votre cœur

s'unir au mien pour demander à Jésus-Hostie de répandre sa bénédiction sur nous, sur tous ceux qui nous sont chers, sur l'Eglise, sur la France, sur nos pauvres et bien-aimées missions!

Oh ! oui, ayons à cœur de réaliser ces belles paroles du chant du départ :

Restons unis par de saintes prières
Restons unis dans l'amour de Jésus !

Cha-Pin-Pa, c'est encore l'inconnu pour vous, et mon devoir est de vous en montrer sans retard le chemin. Auparavant, je veux toutefois vour ramener à Tchong-Kin. C'est la capitale du Su-Tchuen oriental, le centre de notre chère mission, la terre où la semence évangélique a produit le plus de fruit jusqu'ici.

*
* *

Vous dire la population de Tchong-Kin ne serait pas chose facile. Le recensement fait en 1886 porte à *quatre cent mille* le nombre des habitants. Le nombre exact se détermine difficilement à cause des immigrations et des émigrations continuelles. Le Chinois, de sa nature, est peu stable ; il aime à voyager, à courir le monde, à faire du négoce, à chercher fortune à droite et à gauche, ce qui n'empêche pas à Tchong-Kin, comme ailleurs, la moindre masure d'abriter jusqu'à quinze, vingt, trente personnes, sans compter les petits animaux, relégués dans les coins et qui, en Chine, font partie intégrante de la famille.

Le nombre des chrétiens, malgré la persécution de 1886, qui a tout mis à feu et à sang,

s'élève à *quatre mille*, dans la cité seule. Deux églises desservies par des prêtres indigènes, un orphelinat confié à des vierges chinoises attestent l'activité et le zèle de nos missionnaires.

A côté de ces établissements à demi épargnés par la persécution, un autre vient de se relever de ses ruines : c'est la résidence épiscopale. Le vaillant évêque du Su-Tchuen oriental, Mgr Coupat, n'a pu en voir l'achèvement. Miné depuis longtemps par une maladie qu'avaient aggravée les fatigues et les privations, il s'est éteint le 26 janvier 1890, après 23 ans d'apostolat. Trois missionnaires habitent à ce moment la résidence : le P. Blettery, provicaire, digne vieillard de 65 ans, qui par humilité a refusé l'épiscopat, le P. Lorain, procureur de la Mission, et le P. Bonnet, chargé d'un district avoisinant.

Avec eux, nous trouvons aussi, à notre arrivée, quelques autres missionnaires, venus pour l'élection de l'évêque. Bientôt paraît une nouvelle figure, celle-là doublement sympathique : c'est le P. Pons, le persécuté de Ta-Tsiou, non loin de la capitale. Plein de zèle et d'admirable énergie, il ne s'est pas laissé abattre par le malheur, et la première tourmente passée, a regagné le poste d'honneur confié à sa garde. La majeure partie de son troupeau avait été, par ses soins, mise en sûreté à Tchong-Kin et dans les chrétientés environnantes. Que lui importait, après cela, d'exposer sa vie. Le bon Dieu a couvert son missionnaire d'une protection spéciale, mais pour lui laisser con-

templer toute l'étendue de son désastre. A Ta-Tsiou, le feu a achevé ce que le pillage avait commencé. Plus de chapelles, plus d'écoles ; des ruines, partout des ruines. Laissant la garde du district à M. Ruelland, le Père a pris le chemin de Chan-Ton, pour faire appel à la justice chinoise. Les mandarins ont promis monts et merveilles, mais une longue expérience a prouvé ce que vaut leur parole. Des soldats cependant ont été envoyés et deux chefs des rebelles pris. Pour amener cette mesure énergique, il n'a fallu rien moins que la main du bon Dieu qui, lui, se charge de prévenir la justice lente des hommes. Après avoir terriblement sévi contre les chrétiens, la fureur des rebelles atteignait, par un juste retour, ceux-là même qui peut-être l'avaient excitée en secret ; les païens, menacés dans leurs personnes et leurs biens, commençaient à jeter les hauts cris, et sans doute leurs réclamations plutôt que les nôtres ont décidé les mandarins à sortir de leur inaction.

La gravité de la situation présente, bien qu'elle jette sur tous les fronts un voile de tristesse, n'a pas banni complètement de nos cœurs la sainte joie des enfants de Dieu. Le P. Pons donne l'exemple et est le premier à faire preuve d'un entrain tout apostolique. Nous l'imitons et, comme lui, nous aimons à nous reposer sur le bon Maître de l'avenir. Mais comme il est du devoir de chacun de nous de travailler dans la mesure du possible à le rendre meilleur, nous nous efforçons d'attirer par

nos prières les bénédictions du Ciel sur le Su-Tchuen oriental et en particulier sur les malheureux persécutés de Ta-Tsiou.

*
* *

Cependant il faut songer à se séparer. Les confrères les plus éloignés partent les premiers. Quant à moi, trois heures doivent me suffire, pour franchir en chaise à porteur les quatre lieues qui séparent Cha-Pin-Pa de la capitale.

Comme toutes les routes chinoises, celle qui mène de Tchong-Kin au collège est semée de nombreux accidents. Les escaliers y abondent, surtout au sortir de la ville ; parfois aussi elle se réduit à une chaussée des plus étroites, bordée de chaque côté par des rizières remplies d'eau ; le moindre faux pas amènerait un bain forcé des moins agréables. Heureusement les porteurs ont le pied solide. Habitués à suivre chaque jour les chemins les plus escarpés, ils s'avancent rapidement à travers la campagne et me déposent bientôt à la porte du collège.

Je m'attendais à trouver ici une petite ville, et voilà que je n'aperçois tout d'abord qu'une longue muraille circulaire bordée à l'intérieur d'un épais rideau de bambous. Au milieu se cache le modeste asile des jeunes lévites du Su-Tchuen oriental. C'est une vaste maison chinoise, longue d'une centaine de mètres, large de cinquante environ. Un riche païen l'avait construite pour s'attirer de la renommée et se frayer ainsi le chemin des honneurs. Déçu dans ses espérances, il la vendit à des chrétiens qui la cédèrent à l'évêque de Tchong-Kin,

alors Mgr Desflèches. Pendant plusieurs années elle servit de retraite aux vétérans brisés par les fatigues de l'apostolat. Puis lorsque la persécution de 1886 eut ruiné de fond en comble les deux séminaires de la région, les maîtres et les élèves se retirèrent à Cha-Pin-Pa.

Réunis dans la première cour pour la récréation, les élèves accourent à mon arrivée et viennent me faire le *Ko-tson*, la grande salutation chinoise qui consiste à se prosterner, en inclinant le front jusqu'à terre. Puis, l'un des professeurs, le P. Deroche, qui est venu me prendre à Tchong-Kin, me présente aux autres Pères. La connaissance se fait vite: les enfants d'une même famille s'aiment avant même de se voir, et dès le premier instant règne entre eux la plus franche cordialité.

Mon séjour ici ne dépassera pas quelques mois, juste le temps d'apprendre un peu de chinois et de faire part aux imprimeurs de ma *science typographique et galvanoplastique*. J'irai ensuite, comme tous mes confrères à la recherche des brebis égarées.

Le point important est maintenant d'apprendre la langue, comme je viens de l'écrire. Demain, lundi, 16 février, aura lieu l'ouverture des cours. S'il faut en juger par ce que j'ai entendu dire, ce n'est pas la plus intéressante ni la plus facile des études; je vous en parlerai après sérieux examen de la question.

J'écrirai le plus souvent possible; adieu.

Votre missionnaire.

Cha-Pin-Pa, le 15 février 1891.

LETTRE II

Ubi Crux, ibi Patria.

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur.

Sommaire

Humilité apostolique. — La persécution à Ta-Tsiou ; martyrs. — Perfidie des mandarins ; conduite courageuse du P. Pons. — Calme à Cha-Pin-Pa.

Cher et vénére Père,

Oui, certes, j'étais bien loin de songer que j'écrivais pour le public, (1) lorsque à bord du *Yang-Tsé* et de la *Santa-Maria*, je jetais à la hâte sur le papier mes impressions de voyage.

Répondre aux désirs de mes parents et aux vôtres, adoucir pour tous les amertumes de la séparation, en vous faisant éprouver l'agréable illusion de me suivre jusqu'en Chine, tel était mon seul but.

Je n'ai garde de récuser les raisons que vous me donnez de la publication de mes lettres. Je serais heureux si le bon Dieu daignait se servir de ma faible voix pour allumer une étin-

(1) La *Semaine Catholique* publiait en ce moment les lettres qui ont paru en un volume intitulé : *Le Voyage du Missionnaire.*

celle de feu sacré au fond de quelques âmes privilégiées.

Mais, d'après la Règle de notre Société, les lettres des missionnaires ne doivent pas être publiées, autant que possible, sans la permission des supérieurs. Il peut échapper des choses dont on ne voit pas d'abord toute la portée, puis des relations écrites au courant de la plume laissent souvent beaucoup à désirer.

Que tout cela soit dit sans aucune intention de vous blâmer. Je ne puis que vous remercier vous, M. Lesmarie (1), et tous les amis qui veulent bien s'intéresser au jeune missionnaire.

*
* *

Je vous parlais dans ma dernière lettre de la persécution de Ta-Tsiou, mission voisine de la nôtre.

Les affaires de cette mission sont loin d'être arrangées, grâce au mauvais vouloir des mandarins. C'est une vraie dérision que la justice chinoise, si toutefois on peut donner ce nom à des agissements indignes dont la seule fin est de transformer les bourreaux en victimes et les victimes en bourreaux. Pour vous en donner une idée, voici quelques détails sur la dernière persécution dont le district de Ta-Tsiou a été le théâtre.

Deux fois déjà, en 1886 et 1888, l'oratoire de Long-Chon, marché situé près de Ta-Tsiou,

(1) J'avais été un des professeurs de l'abbé Serre, au Petit Séminaire de Pleaux et je dirigeais, en ce moment, la *Semaine* du diocèse qui publiait les lettres en question.

avait été détruit par les païens. Deux fois, le P. Pons, sans se laisser décourager, l'avait relevé de ses ruines. Le calme semblait rétabli ; païens et chrétiens vivaient dans une harmonie parfaite et rien ne faisait prévoir de mauvais jours.

Vers la fin de juillet 1890, des rumeurs peu rassurantes commencèrent à circuler dans le pays. Des voyous parcouraient les campagnes, excitant les ouvriers des mines de charbons et des hauts-fourneaux à se jeter de nouveau sur l'oratoire. Le coup devait se faire le 4 août, jour de la fête du *Lin Kouan* ; on appelle ainsi une fête des idoles qui, chaque année, réunit une foule considérable à Long-Chouy ; c'était précisément à cette occasion qu'avaient eu lieu les troubles antérieurs. Avertis par M. le Provicaire, les mandarins levèrent la garde nationale et prirent des mesures sérieuses afin d'empêcher une nouvelle émeute. Ces précautions n'étaient pas inutiles : le 4 août, dès neuf heures du matin, une foule énorme se jetait sur l'oratoire, aux cris de : « Mort aux chrétiens ! » et essayait d'enfoncer la porte d'entrée. Repoussés par les gardes nationaux, les bandits se dispersèrent un instant pour se réunir de nouveau, le soir, et piller une quinzaine de maisons chrétiennes. De là, ils allaient porter leurs ravages dans la campagne environnante, lorsque la garde nationale arriva et les obligea encore une fois à prendre la fuite.

En somme, malgré les quelques dégâts com-

mis, la victoire demeurait aux représentants de l'ordre ; mais loin de se laisser décourager par ce premier échec, les émeutiers reviennent plus nombreux, le 12 août ; ils courent d'abord à l'oratoire, que le P. Pons vient de quitter, et le brûlent après l'avoir pillé ; plus de trente maisons chrétiennes ont le même sort. Mais ces monceaux de ruines et de cendres ne suffisent pas aux persécuteurs ; il leur faut du sang, le sang de ces chrétiens dont ils ont juré la perte ; ils les traquent partout comme des des bêtes fauves : deux catéchistes et un enfant de quatorze ans tombent d'abord sous leurs coups ; deux autres chrétiens sont saisis et amenés à la pagode. Pour les forcer à apostasier, on les expose tout nus, pendant plusieurs heures, à un soleil ardent ; de fréquentes aspersions d'eau bouillante viennent encore ajouter à la cruauté de ce supplice ; rien n'y fait : les héroïques confesseurs demeurent inébranlables et meurent enfin, martyrs de leur foi. Les bandits massacrent encore un petit enfant, puis traînent tous ces cadavres à l'oratoire, les entassent au milieu d'un immense brasier et jettent ensuite les cendres dans la rivière pour faire disparaître jusqu'aux moindres vestiges de leurs crimes.

Deux jours après, 14 août, la bande dévastatrice se porte sur Ma-Pao-Tchang, marché situé à peu de distance de Long-Chouy ; là se renouvellent les scènes lugubres de l'avant-veille : deux chrétiens sont tués, l'oratoire et les maisons chrétiennes pillés et incendiés. Dès lors

les persécuteurs règnent en maîtres et le régime de la terreur pèse sur toute la contrée.

*
* *

Pendant ce temps, que faisaient les mandarins ? Au lieu d'étouffer la révolte dans son principe et d'envoyer des soldats prendre les émeutiers, ils avaient d'abord tergiversé ; puis voyant les choses s'aggraver et craignant d'être destitués, il commençaient à dénaturer la vérité des faits : à leur dire, il s'agissait d'une simple querelle entre paysans et chrétiens, dans laquelle les chrétiens avaient naturellement les plus grands torts. Bientôt même, ils allèrent jusqu'à mettre sur leur compte les forfaits commis par les bandits. Dès lors, l'audace de ceux-ci ne connut pas de bornes : soutenus par les mandarins et assurés de l'impunité, ils multiplièrent leurs exactions jusqu'au jour où les payens eux-mêmes, ne se sentant plus en sûreté, demandèrent à grand cris des soldats pour réprimer ces brigandages.

Le 6 janvier, un commissaire arrivait de nuit à Long-Chouy avec 50 hommes, afin de s'emparer des chefs des rebelles. Le coup devait se faire à l'improviste ; il échoua malgré toutes les précautions ; les bandits s'échappèrent et, deux jours après, revinrent, en grand nombre, livrer bataille aux soldats. Ceux-ci les repoussèrent et leur tuèrent deux hommes ; mais craignant une nouvelle attaque et ne se sentant pas en force, ils se retirèrent dans la ville de Ta-Tsiou qui est fortifiée. Depuis, leur nombre a été con-

sidérablement augmenté ; néanmoins ils ne quittent pas leurs casernements et laissent les brigands continuer leurs pillages. On parle cependant d'une grande bataille prochaine et décisive. Dieu veuille qu'elle ramène le calme dans le district de Ta-Tsiou !

Quant aux pauvres chrétiens, chassés de leurs demeures, ils ont cherché un asile à Tchong-Kin et dans les chrétientés voisines. La mission est ainsi obligée de pourvoir à la subsistance de plusieurs centaines de personnes.

Devant la mauvaise volonté des mandarins, le P. Pons a pris un parti extrême : il est allé à Pékin même, exposer au ministre de France notre véritable situation. Espérons qu'avec la grâce du bon Dieu cette démarche réussira.

Par la divine miséricorde, nous n'avons ressenti aucun trouble à Cha-Pin-Pa. Priez pour les persécutés de notre chère mission.

A vous dans le Sacré-Cœur de Jésus.

Votre Missionnaire.

Cha-Pin-Pa, 17 avril 1891.

LETTRE III.

Ubi Crux, ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

A ses parents.

Sommaire

Tristesse et résignation. — Les âmes du Purgatoire. — Pour les missionnaires. — Le climat du Su-Tchuen. — Baptême de Fièvre.

Parents bien-aimés,

Malgré ma confiance illimitée dans la divine Providence entre les bras de laquelle je vous dépose chaque jour au saint autel, je ne pouvais, depuis quelque temps, me défendre d'une certaine inquiétude : votre silence prolongé m'effrayait et mon cœur, encore tout saignant d'une récente blessure (1), y voyait le présage d'un nouveau malheur. Grâces à Dieu, mes craintes ne se sont pas réalisées : Notre-Seigneur Jésus daigne se contenter pour le moment d'un sacrifice que nous avons tous accepté avec résignation et amour. Remercions ce bon Maître de ne pas demander davantage à nos pauvres cœurs, remercions-le de ne pas aggraver la croix qui déjà pèse si lourdement

(1) La mort prématurée de sa jeune sœur.

sur nos faibles épaules. Oui, mes bien aimés, remercions-le, mais souvenons-nous sans cesse que l'épreuve, la souffrance, la tribulation doivent être le pain quotidien des chrétiens vraiment dignes de ce nom, de ceux qui aspirent à marcher dans la voie royale suivie par notre divin Sauveur. Cette voie est la seule qui mène au ciel : rude, escarpée, semée de ronces et d'épines, elle déchire souvent les pieds des voyageurs qui s'y engagent ; beaucoup, à la première difficulté, à la première douleur, s'arrêtent ou reviennent en arrière pour chercher un chemin plus commode. Il n'en sera pas de même de nous. Appuyés sur la croix de Jésus, nous irons toujours, sans regarder en arrière, sans nous consumer en regrets inutiles. Nous irons, entièrement résignés à la volonté du bon Dieu, prêts à recevoir de sa main, avec une égale soumission, et les joies et les tribulations et les biens et les maux, ne cessant toutefois de penser à ceux qui nous ont précédés dans la tombe.

Chaque jour, je le sais, vous unissez dans un même souvenir, dans une même prière, tous les absents, et ceux qui sont partis pour l'autre monde et celui qui vous a quittés pour aller gagner quelques âmes au bon Dieu. Au nom de Jésus, laissez-moi vous remercier du fond du cœur et vous féliciter d'avoir accepté ou plutôt continué une si sainte et si pieuse pratique.

Il m'en souvient, lorsque je vivais encore au milieu de vous, la prière pour les morts était de tradition au foyer de la famille : « Doux Jésus, donnez le repos éternel aux âmes du Pur-

gatoire, s'il vous plait, » disions-nous tous ensemble, après la prière du soir ; et cette invocation répétée plusieurs fois formait le petit chapelet des défunts. Continuez, mes biens-aimés, à réciter au moins une dizaine de ce chapelet béni. Et puisque vous avez bien voulu y ajouter des invocations pour les missionnaires, laissez-moi vous en indiquer quelques-unes que vous pourrez apprendre à mes chères petites nièces et réciter tous ensemble, chaque soir :

Reine des Apôtres.....
Reine des Martyrs.....
Reine des Confesseurs.....
Etoile de la mer, priez pour nos missionnaires.

A ces quatre invocations vous pourrez ajouter un *Souvenez-vous* ; cette prière quotidienne, faite par des cœurs qui me sont si dévoués, sera pour moi, je n'en doute pas, une source de grâces continuelles, un moyen efficace entre tous de devenir un véritable apôtre.

*
* *

Parlons du Su-Tchuen oriental où mes dernières lettres vous ont introduits et vers lequel votre pensée doit se porter bien des fois, j'en suis sûr.

Plus de quatre mois déjà se sont écoulés, depuis le jour où je suis arrivé dans cette chère mission. Comme ce temps a passé vite ! Il est vrai que les occupations ne m'ont pas manqué. Mais que voulez-vous, je ne suis pas venu en Chine pour chercher le repos.

Il y a près d'un mois que j'ai quitté le collège.

Une légère indisposition m'a retenu à Tchong-Kin. Néanmoins je partirai un de ces jours pour Pi-Chan, district à une dizaine de lieues de la capitale, vers le nord-ouest. Là, sous la direction d'un vieux confrère, j'étudierai la langue et ferai l'apprentissage du saint ministère.

Pour l'indisposition qui m'a quelque temps retenu à Tchong-Kin, rassurez-vous ; c'était la fièvre du pays simplement, le *han*, comme on l'appelle ici ; tous les nouveaux missionnaires lui paient leur tribut en arrivant et j'ai dû faire comme les autres, sous peine de passer pour récalcitrant. Mieux vaut d'ailleurs la subir tout de suite : après cela on est acclimaté définitivement. Pour moi, j'en ai été quitte à très bon marché ; dès les premiers symptômes, mes aimables confrères se sont hâtés d'appeler un médecin chinois qui, après m'avoir tâté le pouls pendant près d'un quart d'heure, a commencé par m'interdire l'usage de la viande, de la graisse, des œufs, de tout ce qui en un mot touche de près ou de loin au *règne animal*. Me voilà donc condamné à vivre de riz, de piments et d'herbes cuites dans l'eau ; ce n'était pas très appétissant, mais enfin, à la guerre comme à la guerre. Ce qui était moins appétissant encore, c'étaient les remèdes qu'il me fallait prendre bon gré, mal gré : figurez-vous une sorte de brouet noirâtre, d'une odeur assez peu suave et d'un goût moins suave encore. Chaque jour, trois ou quatre bols de cette composition, c'était la moyenne ; il fallait cela, paraît-il, pour envoyer promener *Madame la fièvre*. Et

de fait, après cinq ou six jours de ce régime, il n'en restait plus trace et je me retrouvais tout à fait dispos et avec un appétit des mieux conditionnés. Depuis lors, je me porte à merveille et j'espère bien n'avoir pas besoin de recourir de si tôt à la diète et au brouet chinois.

Vous voyez qu'au Su-Tchuen on se tire encore assez facilement d'affaire : les médecins, sans avoir perdu leur temps à courir après les diplômes, ont encore une somme de connaissances pratiques fort précieuses.

De ce que j'ai déjà fait connaissance avec la fièvre, n'allez pas conclure que le climat du Su-Tchuen soit un climat meurtrier. Sans doute il y a bien quelques inconvénients : humidité, brusques changements de température, chaleur presque torride l'été. A tout cela on s'habitue. Une fois les premiers mois passés, surtout si on a eu la *chance* d'attraper une fièvre bien conditionnée, on peut aller de l'avant, c'est presque mon cas ; j'ai reçu le baptême du feu ou de fièvre, si vous aimez mieux, et je pense bien n'être pas *rebaptisé* de quelque temps.

Installé dans mon nouveau séjour, je m'empresserai de vous donner de mes nouvelles. Ecrivez-moi le plus souvent possible.

Adieu, mes bien aimés,

Je vous embrasse tous,

Votre missionnaire.

Tchong-Kin, le 14 mai 1891.

LETTRE IV

Ubi Crux, ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

A sa mère.

Sommaire

Instabilité de la vie du missionnaire. — Départ pour Tchong-Tsouy. — En chaise à porteurs. — Routes chinoises. — Escaliers et chevaux. — Funérailles chinoises. — Plantation du riz. — Riz et piments. — Un orage. — Arrivée. — Le P. Zeller.

Mère bien-aimée,

La vie du missionnaire, vous le comprenez sans aucune peine, n'a pas précisément la stabilité pour caractère essentiel ; c'est plutôt une vie mouvementée entre toutes, et faite en quelque sorte de changements presque continuels. Il faut se transporter du nord au midi, de l'est à l'ouest, aller partout où le bon Dieu le veut, partout où il y a du bien à faire aux âmes.

*
* *

A mon arrivée, vous le savez, j'ai d'abord pris le chemin du collège de Cha-Pin-Pa. Là, deux mois environ, mes journées se sont passées dans l'étude de la langue chinoise et dans

des travaux d'imprimerie. Puis, mes supérieurs m'ont rappelé à Tchong-Kin, avec l'intention de m'envoyer immédiatement dans un district, continuer l'étude de la langne et faire mon apprentissage de la vie apostolique. Une petite fièvre, sans laquelle nous avions compté les uns et les autres, est venue fort mal à propos retarder de quelques semaines la réalisation de ce projet. Une fois rétabli, plus fort que jamais et tout rempli de l'ardeur de réparer le temps perdu, j'ai fait à la hâte mes préparatifs et quitté Tchong-Kin, le 15 mai.

Cette fois, c'est du côté de l'Ouest que j'ai dirigé mes pas. Je prenais avec d'autant plus de bonheur cette direction que je me rapprochais ainsi de ma France bien-aimée ; mais hélas! quelques lieues, qu'est-ce à côté de l'énorme distance qui nous sépare ! Enfin, bonne mère, et vous tous, parents chéris, si nous restons encore bien éloignés, du moins, n'est-ce pas, nous sommes toujours unis de cœur, nous sommes toujours les uns près des autres par la pensée, par le souvenir, par l'affection, par la prière. . . . Ce sont là des liens que rien ne saurait briser et qui, jusqu'au dernier soupir, feront notre bonheur et notre consolation.

Et pour vous permettre d'ajouter à cela quelque chose de plus, pour vous permettre de faire chaque jour le pèlerinage de Chine, comme je fais quotidiennement celui de France, je vais, fidèle à ma promesse, vous conduire à ma suite jusqu'au nouveau séjour qu'il a plu au bon Dieu de me donner.

Revenons de quelques pas en arrière ; c'est le 15 mai, je vous l'ai dit, que je quitte Tchong-Kin. La veille, mes petits bagages ont pris les devants ; une chaise à trois porteurs a été louée et doit venir me chercher au point du jour. Je suis debout dès quatre heures, afin de ne pas faire attendre mon monde. Mais j'ai compté sans la lenteur proverbiale des Chinois ; ces braves gens ne sont pressés que quand vous ne l'êtes pas vous-même. C'est d'abord le cuisinier qui a oublié de s'arracher un peu plus tôt *des bras de Morphée*, pour me préparer quelque chose.

Lorsque j'ai déjeuné, les porteurs qui, la veille, me recommandaient d'être dilligent, me font attendre une heure et demie. Enfin, à six heures, je m'installe dans ma chaise et, en route.

Après un quart d'heure de marche, nous franchissons la porte sud-ouest de la ville. Ensuite, obliquant à gauche, nous nous engageons sur la route de Tchen-Tou.

Vous vous imaginez sans doute une de ces belles voies larges et bien entretenues qui aujourd'hui sillonnent la France dans tous les sens et rendent accessibles les hautes montagnes de l'Auvergne. Eh bien ! détrompez-vous. La route de Tchen-Tou, qui compte ici parmi les voies de grande communication, ne serait pas même classée, là-bas, parmi les chemins vicinaux. Large d'un mètre à peine et agrémentée de nombreuses marches taillées dans le roc ou formées de larges pavés, elle serpente

le long des rizières, au penchant des collines, descend au fond des ravins, pour remonter ensuite avec d'interminables zigzags.

S'il en est ainsi, me direz-vous, ce ne doit pas être très facile de voyager. Assurément, il ne faut pas songer à aller en carosse à quatre chevaux ; ce genre de véhicule n'abonde pas en Chine et y serait d'ailleurs assez inutile. Mais on a toujours la ressource de ses deux jambes et, lorsque ces jambes sont solides et exercées comme les miennes, je vous assure qu'on se tire toujours avec honneur des routes chinoises. Si le trajet est un peu long, on se *paye le luxe* d'une chaise à porteurs, mode de locomotion commode et sûr, sinon des plus rapides. Enfin lorsque le temps presse, on monte à cheval et, en avant, marche ! au pas accéléré.

Comment ! à cheval ! au pas accéléré, le long de ces escaliers en pente raide ! ! Eh bien ! oui, chers parents, à cheval, au pas accéléré, le long des escaliers en pente, et je vous assure qu'on ne court pas beaucoup de dangers, à la condition toutefois d'être assez bon cavalier. C'est qu'ici les chevaux ont une sûreté de pied vraiment extraordinaire ; il faut les voir descendre et monter, de leurs pas habituel, les pentes les plus escarpées ; on dirait de véritables chèvres.

Je voyais naguère, dans je ne sais plus quelle feuille, cité comme une chose extraordinaire, le fait d'un officier de cavalerie qui, à Toulouse, si je ne me trompe, avait gravi à cheval un escalier de 196 marches. On ne di-

sait pas, par exemple qu'il l'eût redescendu. Eh bien ! en Chine, la dernière des haridelles, montée par le plus médiocre des cavaliers, vous renouvellera ce tour tout le long du jour et non seulement montera, mais encore descendra des centaines de marches sans broncher une seule fois. Et puis on dira que la Chine est le dernier pays du monde!...

Laissons là les chevaux et les cavaliers et continuons notre route. Au sortir de la ville, se présente une série de monticules tout couverts de tombeaux ; çà et là nous dépassons de longs cortèges blancs qui conduisent des morts à leur dernière demeure, avec grand accompagnement de tambours, de cymbales et autres instruments moins harmonieux les uns que les autres. Quelle différence avec les enterrements chrétiens et les chants si pieux que la sainte Eglise redit sur la tombe de ceux qui ont quitté cette terre pour un monde meilleur...!

*
* *

Après une courte station à Fou-Tou-Kouan où mes porteurs déjeunent, nous entrons en pleine campagne. De tous côtés, à perte de vue, ce ne sont que des rizières remplies d'eau où de nombreux travailleurs font en ce moment la plantation du riz. Je dis la *plantation*, car ici on ne se contente pas de semer le riz, comme en France on sème le blé ; on commence d'abord par jeter le grain dans une rizière spéciale et on le laisse pousser ses tiges jusqu'à une hauteur de quinze ou vingt

centimètres ; après cela on les arrache pour les transplanter de distance en distance dans d'autres rizières.

Les rizières sont pour la plupart situées dans les bas-fonds, afin qu'on puisse facilement y amener l'eau ; aux endroits secs, sur le penchant des coteaux, on sème du blé, des pois, de la canne à sucre ; pas un pouce de terrain n'est perdu ; le Chinois, essentiellement pratique, ne laisse aucun endroit sans culture et là où il n'y a que le rocher nu, il apporte de la terre pour avoir un lopin de terre de plus.

Aux rizières et aux champs de blé succède bientôt une haute montagne. Pour permettre aux porteurs de la gravir plus facilement, je mets pied à terre, la chaise pèsera dès lors beaucoup moins sur leurs épaules. Ils accélèrent le pas et, à une heure et demie, nous arrivons au marché de Pee-Che-Y. Là, on fait halte. Nous entrons dans une vaste auberge chinoise. La grande salle étant encombrée de monde, on m'introduit dans une petite pièce réservée aux *hôtes de qualité*. Le menu d'une auberge chinoise n'est pas précisément des plus succulents, surtout un vendredi : du riz et des piments, des piments et du riz et puis .. c'est tout. Avec un excellent appétit, on trouve tout délicieux, n'est-ce pas ?

En attendant, le ciel s'est couvert de nuages ; un orage se prépare. Les porteurs arrivent, nous partons au pas accéléré. Mais l'orage marche encore plus vite et bientôt un vrai déluge d'eau nous arrive. Fermé dans ma

chaise, je m'en soucie médiocrement ; mais les porteurs que rien ne protège sont loin de trouver la chose amusante. Afin de ne pas gâter leurs habits, ils ont commencé par se mettre à la légère ; maintenant vêtus seulement d'un pantalon, un large chapeau en osier sur la tête, ils essayent tant bien que mal de continuer leur route. Leur pas ne tarde pas à se ralentir et je me vois bientôt dans la perspective de stationner au fond d'une petite vallée en attendant qu'on aille chercher d'autres hommes à Lay-Foug-Y encore éloigné de plusieurs kilomètres. Fort heureusement, au détour du chemin apparaissent tout à coup trois solides gaillards qui, moyennant sapèques, s'offrent à porter la chaise jusqu'au marché. On accepte avec plaisir et une heure après j'arrive à la pharmacie ouverte à Lay-Foug-Y pour fournir gratuitement des remèdes aux petits enfants payens et profiter de l'occasion pour les baptiser, lorsqu'ils sont en danger de mort. Une brave famille chrétienne qui habite là me reçoit à bras ouverts et m'accorde la plus généreuse hospitalité.

Le lendemain, vers cinq heures, je me remets en route ; au lieu de continuer à suivre la route du Tchen-Sou jusqu'à Pichan, nous tournons à droite et prenons un petit sentier qui doit nous conduire à Tchong-Tsouy, lieu où réside le missionnaire chez lequel je me rends. Nous allons un peu au hasard, interrogeant les passants, car les porteurs ne connaissent pas plus le chemin que moi. Enfin, au bout de trois

heures de marche, nous apercevons, au milieu d'un petit bois de bambous, une modeste habitation surmontée d'une croix. Le P. Zeller, missionnaire du district depuis treize ans, m'attend avec impatience et me reçoit avec cette bonté et cette charité qui rendent si précieuse et si douce la société des vieux missionnaires.

Depuis un mois j'habite Tchong-Tsouy, j'étudie la langue avec ardeur et me prépare, au milieu d'une trentaine de petits garcons de notre école, au saint ministère.

Vous voyez, chère Mère, que je ne suis pas malheureux.

Adieu.

Votre missionnaire.

Tchong-Tsouy, le 14 juin 1891.

LETTRE V.

Ubi Crux, ibi Patria

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur.

SOMMAIRE

Pas de nouvelles. Pourquoi ? Jours inquiets. — Premiers actes du ministère sacré. Train de vie. — La persécution, douloureuse situation. La voie de la France. — En Dieu !

Cher et vénéré Père,

Les jours, bien qu'ils soient de vingt quatre heures, en Chine, comme partout ailleurs, passent vite, au milieu des occupations de la vie apostolique. Cependant, si grande qu'elle soit, la rapidité avec laquelle ils s'écoulent ne peut m'empêcher de remarquer que, depuis longtemps vous n'êtes pas venu me parler de la France que j'aime toujours, d'une famille que l'éloignement me rend deux fois plus chère, de vous enfin, dont la pensée et le souvenir ne sauraient être bannis de mon cœur.

A quelles causes attribuer un si long retard? Aux lenteurs, aux infidélités de la poste chinoise ? La supposition me paraît plausible, car j'ai peine à croire que vous puissiez avoir laissé passer de longs mois sans m'adresser un mot.

Malgré ma bonne volonté à me tenir dans la paix, une foule d'hypothèses peu rassurantes envahissent mon esprit et y jettent, par moments, beaucoup trop de trouble.

Enfin, j'espère que le bon Dieu ne laissera pas durer trop longtemps cette petite épreuve et me tirera bientôt d'une incertitude non moins pénible, je vous l'assure, que les plus tristes nouvelles.

*
* *

Vous connaissez déjà mon départ de Cha-Pin-Pa. Je me trouve à Tchong-Tsouy, au milieu d'un charmant petit district, jusqu'à ce jour relativement tranquille, malgré le voisinage de Tà-Tsiou (1). Lorsque je venais ici, il y a deux mois, je ne pensais guère qu'il me faudrait bientôt mettre en usage mes petites connaissances en fait de langue chinoise. C'est ce qui a eu lieu cependant. Quelques semaines après mon arrivée, j'ai dû, bon gré, mal gré, faire mes premières armes et entendre la confession de trois malades dont l'état alarmant ne permettait pas d'attendre le retour du Père Zeller occupé, à l'autre extrémité du district, à visiter les chrétiens. Le cœur me battait bien un peu fort, je vous l'assure, en commençant ainsi l'exercice des augustes fonctions du saint ministère. C'était pour la première fois que je me trouvais auprès de pauvres âmes sur le point de paraître devant leur Juge. Je comprenais qu'il fallait parler à ces âmes le langage

(1) District où sévissait, en ce moment, la persécution.

d'un amour embrasé, d'une confiance illimitée, d'une espérance sans bornes ; et pour traduire les sentiments qui remplissaient mon cœur, je ne trouvais, hélas ! que quelques expressions bien imparfaites, à peine intelligibles. Heureusement les excellentes dispositions des malades venaient à mon aide ; ce que je ne pouvais leur dire à moitié, ils le devinaient, achevaient ma pensée incomplète et me remplissaient d'admiration par le spectacle d'une résignation parfaite à la sainte volonté du bon Dieu. En somme, grâce à l'assistance particulière de Jésus et de Marie, j'ai pu remplir assez bien, beaucoup mieux même que je ne pensais, ces premières fonctions de mon ministère. L'essentiel était de pouvoir entendre la confession des malades et, sur ce point, grâce à la bonne volonté qu'ils mettaient à se faire comprendre, je n'ai pas eu trop de difficultés. Quant aux exhortations, si elles n'ont pas été très longues, Notre-Seigneur, qui ne demande pas l'impossible, s'est chargé de les compléter, en faisant naître dans les âmes auxquelles je m'adressais les sentiments qui sont si agréables à son divin Cœur. Des trois malades que j'ai administrés, le plus âgé, un bon vieillard de soixante-quinze ans, autrefois catéchiste, a rendu le dernier soupir quelques jours après et, à cette heure, j'en ai la douce confiance, il est au ciel où il prie le bon Dieu pour moi et lui demande de faire participer au don des langues le jeune missionnaire dont le premier désir est de pouvoir faire au plus tôt quelque bien aux pau-

vres âmes pour lesquelles il a quitté tout ce qu'il avait plus de cher ici-bas.

Vous comprenez facilement que ce premier essai d'apostolat n'a fait qu'accroître mon ardeur de me perfectionner dans la langue chinoise. A Tchong-Tsouy je suis pour cela servi à souhait. Les enfants de l'école, au nombre d'une trentaine, se font volontiers mes petits professeurs aux moments de récréation ; puis, après les quatre heures d'étude que je fais chaque jour en compagnie de mon latiniste, je prends le chemin d'une maison chrétienne, située à deux kilomètres à peine. Là je me trouve comme en famille. Petits et grands m'entourent, me pressent de questions, me parlent de la France où tout, à leur avis, doit être merveilleux, m'interrogent sur chacun de ceux que j'ai laissé là-bas, etc., etc. Notre causerie se prolonge de la sorte une, deux, trois heures. C'est pour moi la plus agréable des récréations et, ce qui vaut mieux, la meilleure des leçons. Je reviens toujours de chez mes bons chrétiens avec quelques mots nouveaux ajoutés à mon vocabulaire et avec une plus grande facilité à prononcer ceux que je savais déjà.

*
* *

Mes dernières lettres vous ont donné un aperçu surles troubles de Ta-Tsiou.

Depuis lors, les affaires n'ont guère changé de face. Les pauvres chrétiens se voient toujours dans l'impossibilité de rentrer chez eux. A Pékin cependant la légation française a pris

leur cause en mains et il faut espérer que les choses auront bientôt un dénouement favorable.

Après cela, la paix et la tranquillité règneront-elles enfin dans notre pauvre mission de tout temps très agitée ? Nous aimerions à le croire ; mais hélas ! les événements actuels qui se déroulent dans la Chine entière sont loin de promettre un calme de longue durée. Ce n'est pas seulement le Su-Tchuen oriental, en effet, qui souffre de la persécution ; de tous les côtés l'horizon s'assombrit. Au Kiâng'nân, presque sous les yeux des Français et des Anglais, les établissements fondés par les Pères Jésuites à Oû-foù ont été furieusement attaqués par la populace : église, orphelinats, tout est devenu la proie des flammes. Le consul anglais lui-même a été blessé. Des troubles se sont également produits sur divers autres points de la province. Le Kiang-Sy (1), autrefois si tranquille, commence aussi à devenir agité ; dans un grand marché, sur les bords du Fleuve Bleu, la mission protestante a été brûlée et un ministre tué ainsi qu'un douanier ; tous deux sont Anglais. D'après certains bruits, mais ceux-là moins fondés, une station du Hou-pee (2) aurait encore été détruite et plus de cent personnes massacrées.

Vous le voyez, cher et vénéré Père, l'avenir du christianisme en Chine ne s'annonce pas

(1) Cette province avait, dès ce moment, pour vicaire apostolique, Mgr Bray, du diocèse de Saint-Flour.

(2) C'est dans le Hou-peme que fut artyrisé, en 1840, le Bienheureux Gabriel Perboyre.

précisément sous des couleurs riantes. La haine du nom chrétien et du nom français, invétérée dans le cœur des Chinois, semble s'accentuer encore davantage chaque jour.

Les païens, assurés de la connivence et de la protection de leur gouvernement et de leurs mandarins, se persuadant que la France n'interviendra pas, donnent un libre cours à leur animosité contre les chrétiens. Disciples d'un Maître qui a été patient jusqu'à la mort, nous répondrons à leurs violences par la douceur et la résignation.

Et cependant, il faut l'avouer, à la vue des excès qui se commettent et de l'injustice criante avec laquelle on nous traite, nous sentons parfois le sang bouillonner dans nos veines. Nouveaux fils de Zébédée, nous serions presque tentés d'appeler le feu du ciel ou tout au moins celui de la terre sur nos persécuteurs. L'Eglise de Chine traverse, en ce moment, une crise pénible qui, au point de vue humain, semble devoir se prolonger jusqu'au jour où la France se décidera à faire parler le canon dont la voix seule a encore quelque éloquence pour les habitants du Céleste Empire. (1).

En attendant, veuillez continuer à prier pour

Votre missionnaire.

Tchong-Tsouy, le 19 juillet 1891.

---

(1) Tout ceci s'est vérifié; les événements de 1900 l'ont prouvé.

LETTRE VI

Ubi Crux, ibi Patria

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

A sa mère.

SOMMAIRE

Pourquoi des inquiétudes ? Dieu ! Les âmes !— La vie matérielle. Riz ; vieux vin ! Le climat. Tranquillité, malgré la persécution voisine. — Le langage de la Patrie ! — Le 15 août ; première prédication ; parler d'une mère ! — Toujours Dieu, les âmes !

Mère bien-aimée,

Votre cœur, je le sais, comme celui de toutes les mères, est doué d'une clairvoyance spéciale, mais aussi très porté à s'alarmer pour la moindre des causes .

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donne la fièvre, tout la jette dans des transes continuelles, dans des appréhensions aussi pénibles que la plus douloureuse des certitudes. Ainsi, parce que mes lettres ne vous apportent maintenant que des *nouvelles*, *vieilles* au moins de deux mois, vous ne pouvez vous défendre des plus noirs pressentiments : tout vous semble menaçant, terrible même dans ce lointain qu'on

appelle la Chine, dans cet inconnu que vous craignez d'entrevoir sous son vrai jour et dont vos yeux pourtant ne peuvent se détacher. A ce qu'il paraît, vous me voyez triste, ennuyé, découragé, dévoré par la nostalgie, mourant de faim....; et pour compléter cette vision peu rassurante, dans le lointain, s'élève la fumée des incendies allumés par les persécuteurs ; les cris de leurs victimes arrivent jusqu'à moi ; épuisé, exténué, je n'ai plus même la force de fuir le danger ; encore un peu et j'aurai le sort réservé aux pauvres chrétiens et je serai compris avec eux dans un massacre sans pitié....

Voilà certes, bonne mère, un tableau parfait comme tragique et auquel il ne manque rien, si ce n'est un peu de réalité. Si vous pouviez percer de votre regard, ne serait-ce qu'un instant, les espaces qui nous séparent et me suivre à travers les détails de ma vie quotidienne, je vous assure que les imaginations terrifiantes de votre cœur alarmé se changeraient promptement en visions douces, agréables et consolantes. Vous verriez que si mon existence n'est pas précisément une série de loisirs non interrompus, de distractions continuelles, elle n'a pas du moins toutes les tribulations dont vous voulez bien l'agrémenter. Debout, chaque matin, dès cinq heures, je commence ma journée, ainsi que doit le faire tout bon prêtre, par l'oraison et l'oblation du saint sacrifice de la messe auquel mes bien-aimés ont toujours une plus grande part ; puis le déjeuner et une récréation de quelques instants me réunissent au bon Père Zeller, le dé-

voué et si sympathique confrère auprès duquel j'ai été placé pour faire mon apprentissage de la vie apostolique ; ensemble, nous parlons, naturellement, de ce qui nous intéresse le plus l'un et l'autre, des chrétiens du Su-Tchuen, de ceux de Py-Chan, en particulier, du Séminaire des Missions Etrangères dont nous conservons religieusement tous les deux et le souvenir et l'amour, de la France, des parents et des amis que nous avons encore le bonheur de posséder ici-bas. Sur ces sujets toujours agréables et chers, notre conversation ne tarirait pas, mais l'horloge, placée là tout près pour nous rappeler à l'ordre, nous avertit bientôt que nous devons revenir, lui à ses occupations ordinaires, moi à l'étude de la langue chinoise. On se sépare en se disant au revoir à la récréation de midi et surtout à celle du soir, la plus longue et la plus agréable de toutes. Ma leçon de chinois dure trois heures après lesquelles je fais une lecture de l'Ecriture Sainte et de quelque livre de piété. A midi le *pang pang* du cuisinier nous appelle au dîner suivi de la récréation. Puis encore une heure de chinois et je prend ensuite la *clé des champs* pour aller ordinairement dans la famille chrétienne dont je vous ai déjà parlé, recommencer les causeries de la veille qui, elles aussi, menaçaient souvent de se prolonger outre-mesure, si la récitation du bréviaire et mes autres exercices de piété ne m'obligeaient à rentrer à Tchong-Tsoùy. Enfin ma journée se termine en l'aimable compagnie du cher Père Zeller avec lequel je suis toujours heureux de me retrouver

et qui lui aussi, après treize ans passés à Py-Chan, sans autre société habituelle que celle de son troupeau, se plait à posséder un frère qui chaque jour lui parle la langue du pays natal, cette langue dont le son entre tous est harmonieux à l'oreille et doux au cœur.

Est-il besoin de vous dire, maintenant, mère bien-aimée, que la nostalgie n'est pas encore venue frapper à ma porte ? Sans doute, je reste toujours profondément attaché de cœur au beau pays de France, aux montagnes de l'Auvergne, au clocher de mon village, au toit qui a abrité mon enfance ; par dessus tout, j'aime et j'aimerai sans cesse d'un amour impérissable les êtres dévoués qui là-bas, chaque jour, à chaque instant, pensent à l'absent et prient pour lui ; les revoir encore une fois, m'agenouiller sur la tombe de ceux qui ne sont plus, serait pour moi une joie douce et trop légitime pour que j'essaye de la dissimuler. Mais quant à désirer un retour qui serait contre les desseins de la divine Providence, oh ! non, mille fois non ! J'ai dit adieu à mon pays, je vous ai dit adieu à tous, le cœur brisé, cela est vrai, mais sans arrière-pensée et avec la ferme volonté de *vivre* et de *mourir* au Su-Tchuen Oriental. Cette volonté, loin de s'être affaiblie depuis lors, ne fait que se fortifier à mesure que je puis voir plus clairement l'étendue de la moisson et le petit nombre des ouvriers, dans le champ immense où il a plu au bon Dieu de m'appeler à travailler, malgré mon indignité profonde. Missionnaire du Su-Tchuen oriental à *la vie* et

à la mort, voilà mon unique ambition contre laquelle les tentations de nostalgie seront toujours impuissantes. Si elle ne me suffisait pas pour les repousser, j'aurais aussi la pensée du Ciel où après quelques instants de séparation, je serai à jamais réuni à ceux que j'ai aimés sur la terre.

Mais, me direz-vous, sans doute, si ton cœur, soutenu par l'amour des âmes, la pensée du Ciel et la grâce du bon Dieu demeure ferme, il ne doit pas en être de même de ton corps qui lui assurément souffre beaucoup d'un climat peu salubre, d'un régime probablement peu fortifiant, en tout cas absolument nouveau. — Encore un point, bonne mère, sur lequel votre imagination toujours prompte à s'alarmer, vous a fourni des données inexactes. Les enfants de l'Auvergne, vous devriez le savoir, sont par nature un peu cosmopolites et très à même de se faire sans trop de peine à toutes sortes de climats et de régimes ; ils ont connu dans leurs montagnes et les fortes chaleurs de l'été et les journées glaciales de l'hiver et les pluies torrentielles, et les brouillards humides qui vous pénètrent jusqu'aux os ; parmi eux, il en est peu qui dès leurs jeunes ans n'aient été habitués à se contenter de la soupe au pain noir et de la galette en sarrazin à laquelle on ajoute, les jours ordinaires, un peu de *coumpanadji* et de la viande les dimanches et jours de fête seulement. Bien que sur ce point, j'aie toujours été un peu gâté, j'aie néanmoins assez connu la vie frugale de nos montagnes pour n'être effrayé par

aucune sorte de régime. Celui des chinois d'ailleurs n'est pas aussi défectueux que vous pourriez le croire et en tout cas, il est facile de l'améliorer. D'abord, le riz est excellent, je vous l'assure, et remplace avantageusement le pain, surtout pendant l'été. De pain même on n'est pas obligé de se passer complètement ; le froment abonde au Su-Tchuen et bien que d'une qualité inférieure à celui d'Europe, il rend à peu près les mêmes services ; le difficile, il est vrai, c'est de former quelqu'un qui puisse utiliser habilement la farine ; mais sur ce point encore, comme le Chinois est par nature passablement imitateur, pourvu qu'on ait soi-même quelques notions de la chose, on peut arriver à un résultat passable. Du riz et du pain, voilà donc la base de la nourriture ; ce n'est pas déjà si mal, n'est-ce pas ? Voyons maintenant les accessoires. Ah ! pour ceux-là, je l'avoue, ils ne sont pas précisément des plus variés : en fait de viande, il n'y a que les *habillés de soie* qui soient mis à contribution ; les bœufs, moutons, chèvres n'abondent pas précisément dans nos parages ; par contre les buffles y sont très nombreux et à l'état domestique, mais une loi défend de les tuer parce que, d'après ces bons Chinois, c'est dans leurs corps qu'habitent les âmes des ancêtres. A cela d'ailleurs, il n'y a pas grand mal, car la viande de buffle n'est pas précisément des plus délicates. En temps ordinaire on se contente donc de la viande de porc et dans les grandes circonstances, si l'on a quelques sapèques de reste, il est facile de se pro-

curer à bon marché un poulet ou un canard. Et puis pour faire un peu de variété on ajoute à ces plats substantiels quelques légumes, *chinois* bien entendu, pour la plupart du temps, car les légumes européens n'abondent guère, à moins qu'on ne les cultive soi-même, et réussissent même assez difficilement en beaucoup d'endroits. Avec cela on a des piments à satiété pour ouvrir l'appétit, et même comme dessert une sorte de fromage, d'odeur et d'aspect assez peu appétissants, il est vrai ; les chinois l'appellent le *téou foù joù* et emploient à le confectionner une sorte de grosse fève farineuse qu'ils brisent et laissent fermenter en y mêlant des piments. C'est pour eux un mets des plus délicats, au début peu appétissant pour un Européen, mais auquel on ne tarde pas à s'habituer et qu'on est ensuite très heureux de trouver sur la table des chrétiens pendant la visite: J'oubliais les fruits, abricots, pêches, cerises, prunes, pommes, poires, jujubes, oranges qui se succèdent presque sans interruption pendant toute l'année ; de tous ces fruits, il est vrai, fort peu ont le goût et la finesse de ceux d'Europe, mais il ne faut pas être trop exigeant en Chine où les fleurs ont la réputation *d'être sans odeur et les fruits sans saveur*. Vous voyez, bonne mère, qu'on ne risque pas de mourir de faim au Su-Tchuen oriental et qu'aux aliments substantiels, il est même possible d'ajouter quelques douceurs. Si vous me demandez maintenant ce que nous buvons, je vous répondrai que nous n'avons pas toujours à satiété

une eau pure et limpide ; c'est ce qui manque le plus en Chine ; en revanche, le thé abonde et est excellent, même sans sucre ; puis, avec quelques sapèques, bien entendu, car voyez-vous la sapèque, ici plus que partout ailleurs, est un *serviteur incomparable*, il nous est facile de nous procurer, comme boisson de table, du *vin vieux* qui n'a pas son pareil. Du *vin vieux !* Ces seuls mots amènent sur vos lèvres un sourire d'incrédulité, et malgré toute la confiance que vous avez en mes paroles, vous doutez fort, je crois, que des missionnaires apostoliques avec leurs *appointements* puissent, du premier janvier à la Saint Sylvestre, se payer un *nectar si précieux*. Les mots que j'ai employés sont vrais pourtant, puisque je n'ai fait que traduire l'expression par laquelle nos bons amis les Chinois désignent la boisson en question : *lao tsieoù*, c'est ainsi qu'ils l'appellent et comme *lao* signifie *vieux* et *tsieoù*, *vin*, bon gré, mal gré, il vous faudra bien convenir avec moi que nous buvons en réalité du *vin vieux* ou du *vieux vin*, ce qui revient au même. Mais je dois vous avouer que notre vin vieux n'est ni du Bordeaux, ni du Bourgogne, pas même du petit Limagne ; bien plus, il n'entre pas une seule grappe de raisin dans sa composition ; c'est tout simplement une espèce de liqueur fermentée, de couleur jaunâtre, fabriquée avec du sorgho ; son titre de *vieux* lui vient de ce qu'on la laisse au moins une année dans de grandes jarres en terre avant de la livrer au commerce.

Les chinois sont très fiers de cette boisson qui d'ailleurs n'est pas à la portée de tout le monde ; les gens de condition seuls peuvent en user à cause de son prix relativement élevé ; quant au commun des mortels, il se contente d'autres liqueurs plus ou moins détestables, toutes décorées du nom pompeux de vin, avec une épithète des plus sonores. Pour en revenir au *lao tsieoù* ou vin vieux, malgré toute l'estime que les Chinois ont pour lui, je dois vous dire que la première fois que j'en ai bu, je l'ai trouvé passablement détestable ; depuis lors, par suite de la nécessité et de l'habitude, mon opinion s'est un peu modifiée, mais je ne suis pas encore arrivé à pouvoir user de cette boisson pure ; il faut que j'y mêle au moins une bonne moitié d'eau. Enfin si notre vin vieux n'est pas précisément des plus agréables au goût, du moins il est sain et soutient assez bien les forces : c'est l'essentiel.

Tel est à peu près dans son ensemble le régime chinois ; bien qu'il diffère passablement de celui de France, surtout dans la manière de préparer les aliments, il est facile de s'y habituer et au bout de quelques mois, pourvu que l'on ait un estomac solide et que l'on ne soit pas trop délicat, on mange de tout, absolument comme si l'on avait vu le jour dans le Céleste Empire.

J'arrive maintenant au climat contre lequel, mère bien-aimée, vous semblez aussi nourrir quelques préventions. Les productions du pays que je vous ai déjà indiquées vous ont laissé

entrevoir que nous avons ici un ciel des plus cléments. De fait, en plein hiver, le thermomètre ne descend guère au dessous de zéro, ce qui n'empêche pas le froid d'être parfois assez sensible à cause de l'humidité dont l'air est imprégnée. Mais pour le moment, la chose n'est guère à craindre, puisque nous sommes en plein mois d'août, c'est-à-dire au moment des fortes chaleurs. En somme le climat du Su-Tchuen ressemble assez à celui du midi de la France, sauf que les variations de température y sont plus brusques. C'est là à peu près le seul désagrément, et avec ces passages subits d'une chaleur extrême à un frais sensible, il n'est pas rare qu'on attrape un *brin de fièvre* ; mais cela ne dure pas et avec une bonne dose de quinine ou quelques médecines chinoises, on est remis sur pied en un clin d'œil, du moins jusqu'à nouvel ordre... Pour moi, je vous l'ai déjà dit, j'en ai été quitte à très bon compte : à peine deux petits accès de fièvre de quelques jours chacun, juste ce qu'il faut afin d'être un homme acclimaté. Et maintenant, solide comme le Plomb du Cantal, je laisse le temps passer du chaud au froid sans en ressentir la moindre incommodité.

*
* *

Je pense que vous voilà à présent complètement rassurée, bonne mère. Ah ! mais non ! Il y a encore la grosse question du jour, les terribles persécuteurs qui, dans votre pensée, sont déjà venus m'expédier

... Pour la rive inconnue
D'où ne revient jamais le passager.

Eh ! bien, là-dessus soyez sans inquiétudes : l'année dernière, il est vrai, le district de Tà-tsioù a été bien éprouvé et à cette heure encore, les pauvres chrétiens ne savent trop à quel moment ils pourront aller relever leurs demeures détruites et incendiées. Mais jusqu'ici, il n'y a pas eu le moindre trouble dans le district de Py-chân où chrétiens et païens vivent dans une harmonie parfaite ; rien de fâcheux n'est à craindre pour le moment. Bannissez donc de votre cœur toutes ces vaines appréhensions ; ensemble jetons-nous entre les bras de la divine Providence ; à elle de disposer de l'avenir ; à nous d'attendre cet avenir avec une entière sécurité, car ne l'oublions pas, tous les évènements quels qu'ils soient concourront à la gloire du bon Dieu et à notre plus grand bien.

Après trois mois passés à Tchông Tsoùy, je viens enfin d'essayer mes forces et de faire vraiment connaissance avec les deux principales fonctions du ministère apostolique, l'audition des confessions et la prédication de la parole divine. Déjà, je l'ai dit, j'avais été appelé, en l'absence du Père Zeller, au chevet de trois personnages dangereusement malades ; mais ce n'étaient là que des essais partiels et sans grande importance. Le véritable *premier pas*, je l'ai fait la semaine dernière à l'occasion de la fête de l'Assomption. Dès la veille, les chrétiens arrivaient en foule de tous les côtés

du district. Le Père Zeller m'avait averti à l'avance : « Vous savez, m'avait-il dit, il y a assez longtemps que je travaille ; cette fois, je veux me reposer un peu ; j'espère donc que vous entendrez au moins la moitié des confessions. » Et comme je lui objectais mon peu d'habitude de la langue chinoise : « Ne craignez rien, m'avait-il répondu, je suis certain que vous savez assez de Chinois pour confesser mes ouailles ; d'ailleurs, si vous êtes embarrassé, vous me les enverrez ».

Devant ce raisonnement, il n'y avait plus qu'à s'incliner ; je me rendis donc au confessionnal et, la grâce du bon Dieu aidant, non seulement je pus comprendre d'une manière suffisante, mais encore faire les interrogations nécessaires et adresser à chacun quelques mots sur la fête du lendemain. Entré au confessionnal vers deux heures, je n'en sortais guère qu'à dix heures du soir ; j'avais entendu près de cent confessions, et le bonheur de savoir que désormais je pourrais enfin commencer à me rendre utile me faisait bien oublier le peu de fatigue que je ressentais.

Le lendemain, le Père Zeller célébra la première messe ; grand fut l'étonnement de tout le monde, lorsqu'on le vit, la messe finie, quitter l'autel sans adresser un seul mot à l'assistance ; mais cet étonnement se trouva porté à son comble lorsqu'à l'Evangile de ma messe, une voix dans la foule entonna le *Foù kièôu chén chên*, *Venez Saint-Esprit*, et que, cette prière récitée, je me retournai vers l'auditoire pour prendre la

parole. Mon latiniste qui n'était averti de rien, car j'avais préparé mon sermon avec l'aide du Père Zeller, quitta rapidement le côté de l'autel où il se tenait, pour aller se cacher dans les derniers rangs de la foule. En partant, il me jeta un regard qui semblait dire : « Quelle imprudence, quelle folie ! Après trois ou quatre mois de chinois, s'aviser de parler en public ! Mais vous allez faire un *fiasco* complet ! » Ma foi, j'avoue que pour ma part j'étais bien un peu de son avis ; mais le P. Zeller avait exigé que je me *lance*. Lançons-nous donc et vogue la galère, advienne que pourra ! Je me retourne vers l'auditoire : il y a là quatre à cinq cents personnes dont les regards sont fixés sur moi ; dans ces regards je lis un peu de surprise, mais surtout beaucoup de sympathie ; ils semblent me dire, ces bons chrétiens : « Parlez, Père, parlez sans crainte ; vous êtes ici en famille ; vos enfants sauront comprendre à demi-mot. » Tant de sympathie m'encourage et fait disparaître l'appréhension bien naturelle d'ailleurs qu'on éprouve toujours à paraître pour la première fois devant un auditoire nombreux et à lui parler une langue qu'on ne connaît qu'imparfaitement. Je commence mon sujet et parle de la sainte mort de Marie, de sa sépulture, de son entrée au Ciel, de la gloire dont elle y jouit, des vertus de charité, de pureté, de détachement qu'elle nous propose à imiter. Mon sermon dure une vingtaine de minutes qui passent comme un instant car, voyez-vous, lorsqu'on parle d'une mère, même en chinois, on trouve toujours le temps

court. Les chrétiens qui m'ont suivi très attentivement viennent, aussitôt après la messe, pour m'adresser leurs félicitations et leurs remerciements ; ils m'affirment que j'ai bien prêché et qu'ils ont tout compris. Malgré l'accent de vérité qui anime leurs paroles, je garde encore un petit doute dans mon esprit ; mais le P. Zeller vient à son tour m'assurer qu'il n'a pas perdu un seul mot de mon sermon et que sauf quelques légères fautes d'inflexion, ma prédication ne ressemble nullement à celle d'un nouveau missionnaire. Tant mieux, car je pourrai ainsi plus tôt travailler au bien des âmes. Gloire et remerciements au bon Dieu et à la bonne Mère qui ont bien voulu bénir ainsi mes premiers débuts. Ne croyez pas pour cela que je suis un sinologue parfait ; en somme, je sais peu de chose encore, mais les mots que je connais, je les dis assez bien ; le bon Dieu m'a accordé une certaine facilité pour la prononciation et les tons ; c'est l'essentiel dans la langue chinoise, et une fois la base posée on va relativement vite.

J'ai été bien peiné de l'épreuve envoyée par le bon Dieu à M. le curé et il me tarde beaucoup de recevoir des nouvelles à ce sujet. Le temps me manque pour écrire à mon cher et vénéré bienfaiteur et Père ; je le prie donc de m'excuser ; dans peu de temps je lui enverrai une lettre.

Adieu, je vous embrasse tous.

Votre missionnaire.

Tchong Tsoùy le 20 août 1891.

LETTRE VII

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur.

SOMMAIRE

Filiales condoléances. — Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour. — Encore la persécution. — Vive Dieu ! et confiance. — Tranquillité relative. — Histoire de voleur. — Justice chinoise. — Dans le Cœur de Jésus.

Cher et vénéré Père.

Je ne sais si je dois vous retrouver au pied de la croix, mêler mes larmes, mes regrets à vos regrets, (1) ou m'associer à vous, pour dire à la Mère du Ciel, à la Consolatrice des affligés un cantique d'amour et de reconnaissance.

Je ne laisse toujours pas de prier à l'intention que vous avez tant à cœur ; dès le moment que j'ai connu votre deuil, j'ai demandé à Celle dont je me fais gloire d'être l'humble esclave, de prendre sur mes œuvres quotidiennes, sur mes pauvres prières, sur le sacrifice de la messe, tout ce que bon lui semblerait pour l'appliquer aux besoins de la chère âme envolée vers l'éter-

(1) Un deuil cruel venait de frapper le vénéré correspondant du cher missionnaire.

nité. Cette offrande, je l'ai renouvelée spécialement aujourd'hui, fête du saint Nom de Marie et je continuerai ainsi à unir mes prières aux vôtres, trop heureux de vous témoigner par là une faible partie de la reconnaissance si grande que je vous dois.

Si je prends une grande part, cher et vénéré Père, à vos peines intimes, celles qui frappent le diocèse de Saint-Flour tout entier sont loin de me trouver insensible. La mort si inopinée du vénéré Monseigneur Baduel (1) m'a vivement affecté et je m'imagine sans peine les regrets universels qu'a dû causer un coup si inattendu. C'est une bien cruelle épreuve pour notre diocèse ; il perd un saint évêque, un évêque animé entre tous de l'esprit surnaturel et il le perd dans un temps où, hélas ! la mort d'un pasteur tout entier à ses brebis est doublement affligeante.

Puisse le bon Dieu aplanir les mille difficultés qui, sans doute, ne manqueront pas de surgir et donner sans retard un digne et vaillant successeur à celui que vous regrettez ! Cette prière que je lui adresse de tout mon cœur, je la fais aussi pour mon bien-aimé Su-Tchuen Oriental qui, lui, depuis une vingtaine de mois déjà, soupire après la nomination de son nouveau vicaire apostolique. Il est vrai que la sage et paternelle administration du bon et saint

(1) Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour pendant 14 ans, était mort au mois de mai de cette année, au cours de sa dernière visite pastorale. Il a été écrit sur sa vie et son épiscopat une *Notice* qui a eu plusieurs éditions.

Père Blettary rend cette longue attente moins pénible ; mais notre vénéré supérieur n'est plus dans la force de l'âge. Voilà déjà trente et quelques années qu'il travaille au Su-Tchuen et, en Mission, vous le savez, une année compte pour deux ; il pourrait nous manquer d'un jour à l'autre et assurément sa perte ne serait pas moins sensible que celle de Mgr Coupat. Demandez au bon Dieu, s'il vous plaît, de nous conserver encore longtemps ce digne missionnaire et de nous donner un saint évêque qui puisse continuer son œuvre et faire face aux difficultés toujours grandes au milieu desquelles nous nous trouvons.

*
* *

Ces difficultés, je n'ai pas besoin de vous le dire, sont celles que le démon ne manque jamais de susciter partout où les missionnaires du bon Dieu cherchent à restreindre les limites de son vaste empire. N'ayant pu étendre à tout le Su-Tchuen la persécution de Tà-Tsioù, l'esprit du mal se venge en faisant différer aux missionnaires et aux chrétiens la justice qu'on leur devrait d'après les traités et le plus élémentaire droit des gens. Naturellement il a la partie belle et facile : mandarins petits et grands dont il est le conseiller toujours écouté, pour ne pas dire le souverain maître, se font volontiers les agents de ses perfides machinations. Je vous ai déjà donné un aperçu de leurs faits et gestes antérieurs ; depuis lors, leur politique n'a guère varié ; c'est toujours le même fond d'as-

tuce et de fourberie, caché sous les promesses les plus brillantes. Mais ils ont beau faire, leurs roueries diaboliques ne trompent pas de vieux missionnaires habitués depuis de longues années à ce jeu et instruits par l'expérience du passé. A toutes leurs avances, — car poussés par la légation française ils se montrent maintenant les plus pressés d'en finir —, à toutes leurs avances, dis-je, on ne répond que par ces deux conditions : « punissez comme ils le méritent les assassins de nos chrétiens et rendez possible aux persécutés le retour dans leurs foyers ; en dehors de là pas d'arrangement possible et tous les missionnaires du Su-Tchuen sont prêts à donner leur tête plutôt que d'accepter une solution qui paralyserait leur apostolat et serait le prélude certain de nouveaux malheurs. » Assurément, dans ces conditions, il n'y a rien qui sorte de l'équité la plus naturelle ; mais les mandarins et leur digne maître l'empereur de Chine, outre qu'ils se soucient fort peu de l'équité, veulent à tout prix écraser « *l'engeance Européenne* », comme ils nous appellent aimablement, et avec elle les chrétiens qu'ils considèrent comme des traîtres vendus à l'étranger. Ils n'ont garde, par conséquent, de nous accorder une réparation qui ressemblerait pour nous à un triomphe et s'ils le font, ce ne sera certainement qu'à leur corps défendant et après avoir épuisé toutes les ressources d'une politique infernale.

Voilà notre situation ; elle n'est pas encore des plus brillantes ; l'avenir ne laisse pas que d'è-

tre sombre et ce qu'il y a de plus triste, c'est que les épines ne naissent pas seulement au Su-Tchuen Oriental ; les autres missions ont aussi leur part de tristesses et de tribulations. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre des troubles survenus dans le Kiang-Nan et le Kiang-Sy. L'orage n'a pas seulement frappé ces deux provinces ; il est monté, suivant les bords du fleuve Bleu, et est venu s'abattre sur Ytchang, la dernière station que nous avions faite avant de pénétrer dans le Su-Tchuen Oriental. La résidence épiscopale, l'orphelinat tenu par les sœurs françaises qui, une dernière fois, nous avaient fait éprouver la douce illusion de la patrie, tout a été détruit ; les missions protestantes ont subi le même sort et il n'y a eu que le consulat et la douane d'épargnés. Nous attendons encore des détails plus complets sur cette catastrophe dont la nouvelle était arrivée par dépêche télégraphique à Tchong-Kin. Selon toutes probabilités, les missionnaires et les sœurs ont pu échapper à temps et se réfugier sur les bateaux à vapeur qui stationnent dans le port. Le malheur se réduit ainsi à des pertes matérielles, mais n'importe, c'est un bien rude coup pour la mission des Pères Franciscains ; et puis, qui sait si l'orage s'arrêtera là.

Enfin que la volonté du bon Dieu soit faite ; il permet pour nous et pour nos frères dans l'apostolat des épreuves bien sensibles ; mais ces épreuves ne doivent point nous étonner, encore moins nous décourager. Elles sont l'apa-

nage glorieux de ceux que le bon Maître s'est choisis pour continuer sa grande œuvre. En nous envoyant, il nous a dit comme aux premiers apôtres : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront... Ayez donc confiance ; j'ai vaincu le monde. »

Oui, nous gardons une confiance inébranlable. Vive Dieu ! Le démon, un jour ou l'autre, rendra les armes à Celui qui a promis qu'il y aurait enfin « un seul troupeau et un seul pasteur ! »

*
* *

A Tchong-Tsouy pourtant, les persécutions nous laissent encore en paix. En revanche, voici que les voleurs se mêlent de nous honorer de leurs visites plus ou moins agréables.

Il y a trois semaines, le P. Zeller était descendu à Tchông-Kin pour affaires et m'avait laissé la garde de son district. Dans la nuit du 27 au 28 août, pendant que nous dormions tous du sommeil des bienheureux, un individu s'introduisit dans la maison. Comment cela? me demanderez-vous. Oh ! c'est bien simple. D'abord je dois vous dire qu'en Chine les fenêtres — lorsqu'il y en a — ne sont pas protégées par des grilles de fer ni des contrevents ; les portes ne sont guère plus sûres ; un simple loquet en bois et un petit crochet en fer les maintiennent à l'intérieur. Mais ce n'est pas là le chemin que prit notre voleur. Comme les murailles de la maison sont en simple terre durcie, il eut bientôt fait de pratiquer dans la partie la plus

reculée, tout près de ma chambre, une ouverture suffisante pour laisser passer le corps d'un homme. Il pénétra ainsi dans la petite cour intérieure au fond de laquelle nous prenons les repas, sous une sorte de véranda. La porte de ma chambre était à deux pas : en homme avisé, le voleur commença par la fermer à l'intérieur, afin que je ne vinsse pas le déranger dans sa besogne ; puis il se mit à faire l'inspection des lieux. Mes bâtonnets chinois étaient dans le tiroir d'une petite table ; il se les appropria ainsi qu'une cuiller et une fourchette qu'il croyait sans doute en argent, mais qui étaient tout simplement en cuivre recouvert de métal blanc. Ne trouvant plus rien à sa convenance, il se dirigea vers la chambre du père Zeller ; là, dédaignant et un petit réveil et ma montre que j'avais laissée la veille sur la table de travail, il se contenta de mettre la main sur une livre ou deux de tabac et sur une théière en porcelaine. Puis reprenant le chemin qu'il avait déjà suivi, il sortit de la maison, en passant, non plus, cette fois, par le trou percé dans la muraille, mais par la porte qu'il laissa toute grande ouverte. Peu satisfait, sans doute, de sa visite chez le Père, il voulut voir s'il ne serait pas plus heureux chez le procureur. La chambre de celui-ci, presque adjacente à la mienne, ne possède en dehors de la porte qu'une petite ouverture d'un ou deux pieds carrés, où un grillage en bois garni de feuilles de papier joue le rôle de fenêtre. Ce n'était pas un obstacle sérieux pour le voleur ; en un tour

de main, il fit sauter le grillage déjà à moitié rongé par les vers, et pénétra dans la chambre. Là, sans troubler aucunement le sommeil du procureur, il s'empara des habits suspendus aux murs ou placés sur les meubles et se retira emportant avec lui une valeur de cinq ou six ligatures (une trentaine de francs environ). Le matin, nous fûmes tout étonnés de trouver la muraille percée et la porte ouverte ; avec les traces laissées par le voleur, il nous fut possible de reconstituer l'épisode de la nuit tel que je viens de vous le raconter. Mon premier soin fut d'envoyer un courrier au P. Zeller qui revint peu de jours après. En attendant on avait fait bonne garde. Mais une semaine ne s'était pas écoulée que le voleur reparut. Comme la première fois, il essaya de percer la muraille et au même endroit ; seulement une grosse pierre qu'on avait eu la précaution de placer dans l'ouverture l'arrêta au milieu de de son opération. Loin de se décourager, et comptant toujours sur le profond sommeil du procureur, il pénétra de nouveau dans sa chambre et y opéra cette fois une razzia complète : argent, habits, linges, tout disparut et le pauvre domestique du Père vint nous trouver le lendemain, les larmes aux yeux, en nous disant que sa perte à lui s'élevait à une trentaine de ligatures (150 francs environ) et qu'il ne lui restait pas même une chemise de rechange. C'était l'exacte vérité : le pauvre diable avait perdu d'un seul coup ses économies de plusieurs années. Le Père le consola de son

mieux, lui promit de l'aider, de lui acheter de nouveaux habits et cette assurance lui rendit un peu de tranquillité.

Naturellement, les deux visites presque consécutives du voleur nous ont tout à fait mis sur nos gardes et nous avons pris les moyens d'en prévenir de nouvelles. Les mauvaises fenêtres ont été remplacées par d'autres munies de contrevents et des meubles ont été placés contre la muraille, aux endroits où elle pourrait être percée.

Vous allez me dire : pourquoi ne pas prévenir la police ? Ah ! bien oui, la police ! En Chine, voyez-vous, satellites et voleurs s'entendent comme larrons en foire. Cela est si vrai, que lorsqu'un filou est placé sous la garde d'un agent du prétoire, celui-ci qui, bien entendu, n'entend pas *travailler pour le roi de Prusse*, rend chaque nuit la liberté à son prisonnier et l'envoie marauder aux alentours. Le matin venu, le voleur reprend sa chaîne et lui et son gardien fidèle partagent, en frères et amis, les fruits de l'expédition nocturne. Avec un tel système, le mieux est encore de faire la police soi-même ; c'est ce parti que nous avons pris.

C'est bien assez vous entretenir de choses peu importantes au fond. Un mot encore en finissant : *mes mois de nourrice* touchent presque à leur terme ; encore quelques semaines et je quitterai Tchông-Tsoùy pour revenir à Châ-Pin-Pà passer quelques jours et me rendre

ensuite au poste que le bon Dieu m'aura assigné par la voix de mes supérieurs.

Soyons toujours unis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Votre fils en N.-S.

Tchong-Tsoùy, le 13 septembre 1891.

LETTRE VIII

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

SOMMAIRE

Pourquoi de si rares lettres ! — Une première communion en Chine. — Examen préparatoire. — Joie du missionnaire. — Priez pour que le missionnaire soit fidèle, soit saint !!!

Mère bien-aimée

Chacune de mes lettres vous dit à sa manière ou plutôt vous redit le bonheur toujours croissant que j'éprouve à me trouver dans ma nouvelle patrie, dans ma patrie d'adoption, dans ce Su-Tchuen Oriental si cher à mon cœur de missionnaire. A ma félicité, il est vrai, se mêlent parfois quelques amertumes : ce sont les gouttes de fiel que le bon Dieu n'oublie jamais de verser dans la coupe qu'il présente à ses serviteurs pour leur faire mieux apprécier l'excellence de ses douceurs et de ses consolations et leur donner l'occasion d'acquérir plus de mérites. De ces amertumes, mère bien-aimée, vous connaissez les plus grandes pour les avoir partagées avec moi ; il en est d'autres moindres assurément, mais qui ne laissent pas que d'être toujours un peu pénibles et une de celles que je ressens le plus vivement à cette heure, c'est d'être depuis longtemps sans nouvelles de ceux

que l'éloignement m'a rendus deux fois chers. La réception de la dernière lettre partie de la Monselie remonte, en effet, à trois mois déjà. C'est beaucoup, et je suis certain que si je passais moi-mème un si long espace de temps sans donner signe de vie, vous ne pourriez vous défendre des plus noirs pressentiments et des plus vives inquiétudes, il est tout naturel que mon cœur les ressente lui aussi et quoi que je fasse pour les repousser, ils reviennent toujours. De grâce,épargnez-les moi à l'avenir, du moins autant que cela vous sera possible ; que chaque mois une petite lettre, aussi courte que vous le voudrez, vienne me dire que vous êtes tous en bonne santé, tous heureux et soumis à la volonté du bon Dieu, et cela me suffira.

*
* *

Le retard survenu dans la nomination de notre nouvel évêque prolongera de quelque temps mon séjour à Tchong-Tsoûy. Loin de regretter ce concours de circonstances, j'en suis enchanté pour ce qui me concerne, car cela me permet d'apprendre un peu mieux la langue chinoise et de me former au ministère apostolique, à l'école d'un excellent maître. Ici, en effet, j'exerce à peu près les mêmes fonctions que si j'étais chargé d'un district. A l'occasion des grandes fêtes de l'Assomption et de la Nativité de la Sainte Vierge, le bon Père Zeller a bien voulu, comme je vous l'ai déjà dit, m'inviter à prêcher et à entendre les confessions ; c'étaient les premiers pas, les plus diffi-

ciles à faire et si désormais je ne puis pas encore marcher tout seul, du moins je ne serai pas complètement novice.

Bien plus, cet aimable confrère, toujours attentif à me ménager les occasions de m'instruire, a trouvé un excellent moyen de me faire apprendre beaucoup de choses en peu de temps. De tous les coins de son vaste district, il était parvenu à réunir un nombre considérable d'enfants qu'il avait distribués dans deux écoles fondées à ses frais. Parmi ces enfants, il en avait choisi une trentaine des plus instruits et il les préparait à la première communion pour le dimanche du Rosaire. Quinze jours environ avant la cérémonie, le bon Père arrive dans ma chambre : « Tenez, me dit-il, sans préambule, je viens vous proposer de laisser là, pour un temps, vos livres et vos cahiers et de m'aider à faire subir à mes premiers communiants un examen en règle. » Et comme je lui objectais ma connaissanee insuffisante de la langue : « Allons donc, me répond-il, venez toujours, vous verrez que ce n'est pas aussi difficile que vous semblez le croire ; et puis, mon cher, c'est en forgeant qu'on devient forgeron ; si vous voulez apprendre, il n'y a pas de meilleur moyen que d'écouter. » Je me rends à ces raisons et nous voilà à l'œuvre : on commence par les petits garçons ; chacun vient à son tour et, pendant une demi-heure environ, doit répondre à une dizaine de questions sur les points fondamentaux de la doctrine chrétienne. Au début, peu confiant, et pour cause, dans mes

connaissances en langue chinoise, je me tiens prudemment dans les limites d'un strict silence ; mais bientôt, au cours des interrogations et des réponses, je m'aperçois que beaucoup de mots me sont connus ; je devine les autres et fais de mon mieux pour les saisir au passage et les retenir ; puis, comme rien encore ne vaut l'exercice, je me hasarde à poser à mon tour quelques questions, rares et clair semées d'abord, plus fréquentes et mieux énoncées à mesure que nous avançons. Bref, après trois ou quatre heures de séance, je me trouve, à mon grand étonnement, encore plus à ma grande satisfaction, je me trouve, dis-je, à même de pouvoir interroger d'une manière suffisante sur les éléments de la doctrine chrétienne. Aussi ne me fais-je pas prier lorsque le Père Zeller m'invite le lendemain à une nouvelle séance. Celle-ci est encore plus longue que la première et me permet d'étendre le domaine de mes connaissances. Tout n'est pas fini là : sur dix-huit *candidats*, douze ont répondu aux questions d'une manière satisfaisante ; les six autres ont besoin encore d'étudier un peu ; à ceux-là on accorde un sursis de quelques jours pour se préparer à un nouvel examen et, en forme de conclusion, le Père Zeller ajoute : « Maintenant, Père Serre, vous avez fait votre apprentissage ; il s'agit de *voler de vos propres ailes* ; en conséquence, dans une huitaine de jours, vous me ferez le plaisir d'examiner seul ces enfants et de voir s'ils sont suffisamment instruits pour faire leur première communion. »

Je voudrais bien essayer de protester, mais le Père me ferme la bouche avec son argument ordinaire : « Je réponds de tout. » Il ne me reste plus qu'à me préparer de mon mieux à mon rôle d'examinateur. Je le fais consciencieusement et au jour fixé je convoque mes *petits mioches*. Dans l'intervalle ils ont travaillé de leur mieux, fait appel aux lumières du maître d'école, de mon latiniste, de leurs condisciples plus instruits. Malgré tout, peu doués, pour la plupart, du côté de l'intelligence, ils sont loin d'être des *puits de science* ; enfin, ils savent du moins le strict nécessaire et comme ils joignent à cela d'excellentes dispositions, je leur annonce qu'ils seront admis au nombre des premiers communiants, à la condition d'étudier encore un peu et surtout d'être bien sages. Inutile d'ajouter qu'ils me promettent l'un et l'autre et, je dois leur rendre cette justice, qu'ils ont tenu parole et suppléé par un redoublement de piété à ce qui leur manquait du côté de la science. — Après les petits garçons viennent les petites filles au nombre d'une douzaine ; toutes, sans exception, subissent l'examen avec succès. Une retraite de trois jours les prépare ensuite au grand bonheur de recevoir leur Dieu pour la première fois et enfin, le dimanche du Rosaire, nous avons une charmante petite fête de famille à laquelle deux confrères du voisinage sont venus prendre part. Le plus heureux, ce jour-là, après les petits enfants qui pour la première fois prenaient place au banquet eucharistique, était assurément le bon Père Zeller. Il

voyait le couronnement d'une œuvre à laquelle il avait consacré tous ses soins depuis deux années. Ce n'est pas chose facile, en effet, que d'avoir une première communion en règle au fond de la Chine ; les chrétiens sont la plupart du temps dispersés çà et là ; impossible de songer à faire venir chaque jour les enfants à la station où réside le Père ; les distances ne le permettent pas. Il faut donc, si on veut leur donner une instruction sérieuse et suivie, les établir dans sa propre maison, leur procurer un maître d'école et pourvoir même à la subsistance de plusieurs, trop pauvres pour payer le riz de chaque jour. C'est ce qu'a fait le Père Zeller et, pour mener son œuvre à bonne fin, il a dû prendre, je ne dirai pas sur son superflu, — il est peu de missionnaires qui en aient — mais souvent peut-être sur son nécessaire. Le bon Dieu assurément le lui rendra au centuple ; il a déjà commencé à le lui rendre en inondant son cœur de consolations au beau jour de la première communion de ses chers petits Chinois. Pour moi, témoin du zèle de ce dévoué missionnaire, j'ai partagé son bonheur et conçu un désir plus vif que jamais de travailler à la gloire du bon Dieu par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, d'y travailler surtout en m'occupant de ces jeunes âmes, si chères à Jésus et dont il a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient. »

Vous voyez, bonne mère, que s'il y a des heures pénibles dans la vie apostolique, il y a

aussi des moments bien doux et bien consolants. Ces moments, ils seront nombreux pour moi ou plutôt ils rempliront toute ma vie si vous le demandez sans cesse à Notre-Seigneur, si vous lui demandez surtout de faire de moi un saint et un zélé missionnaire. Que ce soit là notre vœu à tous deux et notre prière quotidienne !

Ma santé est toujours des meilleures et depuis bien longtemps la fièvre m'a laissé absolument tranquille. J'ai affronté les chaleurs de l'été sans presque m'en apercevoir ; à présent elles sont tout à fait passées et ont fait place à des pluies presque quotidiennes, ce qui n'améliore guère les chemins de la Chine ordinairement assez peu praticables.

Aussitôt que je recevrai ma destination ultérieure, je vous écrirai.

Adieu, je vous embrasse tous,

Votre missionnaire.

Tchong Tsouy, le 16 octobre 1891.

LETTRE IX

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur.

SOMMAIRE

Retour à Tchong-Kin. — Mgr Chouvellon. — Soutane, graines potagères ; envoyez : je rembourserai *quand je pourrai.*

Bien cher et vénéré Père.

Revenu de Tchong-Tsouy à Tchong-Kin le 5 novembre, j'ai laissé un instant de côté l'étude du Chinois pour me livrer à une occupation bien différente, mais qui, elle aussi, ne manque pas d'importance et d'intérêt ; il s'agissait de renouveler les caractères chinois de l'imprimerie, défectueux pour la plupart et en trop petit nombre. Pour cela, il fallait des matrices et comme le procédé galvanoplastique est le plus simple et le moins coûteux, je m'étais procuré en France les objets nécessaires, cuve, vases poreux, sulfate de cuivre, acide sulfurique ; seulement de Paris à Tchong-Kin il y a loin et les bagages font encore plus difficilement le trajet que les individus. J'étais déjà ici que mes caisses avaient à peine touché Changhay.

Je quitterai probablement Tchông Kin peu de temps après le nouvel an. Notre évêque, Mgr Chouvellon, est arrivé du district qu'il

administrait avant sa nomination ; le vicaire apostolique du Thibet, Mgr Biet, obligé de retourner en France pour cause de maladie, se trouve également ici ; c'est une excellente occasion et on n'attend que l'arrivée des bulles pour procéder au sacre. Il aura lieu probablement sous peu et ma destination à un des districts de la Mission me sera sans doute donnée aussitôt après. Le Père Schultz que rien ne retenait à Tchong Kin est déjà placé ; en compagnie d'un confrère plus ancien que lui, il visite Ly-Toù-Pà, station située dans la direction du nord, à six journées environ d'ici, sur les bords du petit fleuve qui se jette dans le Yang-Tsè-Kiang à Tchong Kin.

*
* *

Je n'ai pas besoin de vous dire que la nomination de Mgr Chouvellon a été accueillie avec une véritable joie au Su-Tchuen oriental. Depuis près de deux ans déjà notre pauvre mission était veuve de son pasteur et les épreuves qu'elle avait essuyées durant ce laps de temps étaient bien de nature à la faire soupirer après la venue d'un nouvel évêque. Enfin, grâces à Dieu, ce premier vœu est comblé aujourd'hui.

Un autre qui semble aussi en bonne voie de réalisation, c'est le retour de la paix et de la tranquillité dans le district si éprouvé de Tà Tsioù. Pressés par la légation française, les mandarins chinois semblent enfin mieux disposés à rendre justice à nos malheureux chrétiens. Bien entendu, ce n'est qu'à contre cœur

et à leur corps défendant qu'ils s'exécutent, mais peu importe ; nous n'attendons pas d'eux une cordiale sympathie ; pourvu qu'ils se montrent équitables, cela nous suffira. Fasse le bon Dieu que leurs promesses ne soient pas ce qu'elles ont été trop souvent !

*
* *

Et maintenant, cher et vénéré Père; que je vous ai donné de mes nouvelles, je me permets de vous demander un service, bien assuré que vous me le rendrez si cela vous est possible. J'aurais besoin de trois ou quatre mètres de bon drap noir (drap de soutane) le plus fort possible et d'une couleur solide. Si vous pouviez me faire cet achat, voici comment vous me l'expédieriez : vous mettriez le drap dans une petite caisse ou dans une bonne toile d'emballage et vous me l'enverriez franco de port à domicile par petite vitesse au Séminaire de Paris avec l'adresse suivante : M. le Procureur du Séminaire des Missions étrangères, 128, rue du Bac, Paris, pour le P. Serre, missionnaire apostolique du Su-Tchuen oriental. Comme l'adresse pourrait s'effacer en route, il est bon de l'écrire en assez gros caractères sur le bois lui-même. Pour l'époque de l'envoi, le faire au plus tard avant les vacances. Je vous serais aussi bien reconnaissant d'introduire dans le colis en question des graines des principaux produits de votre jardin, choux, salades, etc., tous ces légumes viennent fort bien en Chine. Mettre chaque espèce dans un papier avec étiquette. Pardonnez-moi la liberté que je

prends de faire ainsi appel à votre bonté ; je vous *rembourserai* quand je pourrai....

Mgr Biet, évêque du Thibet, qui retourne en France, comme je vous l'ai dit, veut bien se charger jusqu'à Shang-Hay ou Marseille d'une petite caisse à votre adresse que le Procureur vous expédiera ensuite en gare de Bort ; elle contiendra du thé et quelques objets pour vous et ma famille. Je vous écrirai au moment où elle partira d'ici.

Agréez, avec mes vœux de bonne année, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Votre enfant en N. S.

Le 18 décembre 1891.

LETTRE X

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

A. M. D. G.

A son bienfaiteur,

SOMMAIRE :

Destination apostolique. — Le district de Py-Chan.

Tchông Kin, le 17 février 1892.

Bien cher et vénéré Père,

Enfin, je puis vous faire connaître ma destination, *provisoire* en apparence et au fond *définitive*. Je m'explique : le P. Zeller, auprès duquel j'ais passé mes cinq mois de *nourrice*, occupait le district de Py-Chan depuis 14 ans environ. Au commencement de janvier, Monseigneur ayant besoin d'un confrère expérimenté pour un autre poste, jeta les yeux sur lui et me demanda en même temps si le poste de Py-Chan me déplairait. J'aurais eu mauvaise grâce à répondre non. Depuis lors les choses ont marché leur train. Le P. Zeller, appelé par Monseigneur, est arrivé la semaine dernière. Comme il est un peu fatigué, il attendra quelque temps avant de se rendre à son nouveau poste ; jusque là il demeurera officiellement chargé de Py-Chan et aux yeux des chrétiens je ne serai qu'intermédiaire : ce qui me permettra d'étudier le terrain plus à mon aise.

Ainsi donc, c'est en pays connu que je vais

vous ramener. Ensemble nous reverrons la maison de Tchong-Tsouy, que je quittais non sans regrets, il y a trois mois environ. Demain matin je me mets en route ; c'est l'affaire d'une journée et demie de voyage. Peu de temps après mon arrivée à mon nouveau poste je vous écrirai plus longuement.

Excusez-moi donc si je suis aujourd'hui un peu bref ; j'ai encore mes petits préparatifs de voyage à faire. Je vous quitte donc en vous promettant de venir vous retrouver sous peu.

Mille choses à ma mère et à tous mes parents. Un affectueux bonjour aux amis.

Tout à vous en Jésus et Marie.

LETTRE XI

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

SOMMAIRE

Epreuves de santé ; remèdes et proverbes chinois ; sérénité sacerdotale. — Visite du district. — Persécution et choléra. — Retour à Tchong-Kin ; irrégularité de la poste chinoise.

Bien cher et vénéré Père,

Je viens de finir la visite de mes chrétiens et Monseigneur, toujours plein de sollicitude pour la santé de ses missionnaires, craignant que ce premier essai de la vie apostolique ne m'ait un peu fatigué, m'invite à venir prendre à Tchong-Kin quelques jours de repos. Aussitôt la fête des SS. Pierre et Paul passée, c'est-à-dire, probablement après-demain, je compte me rendre à l'invitation réitérée de Sa Grandeur, et cela d'autant plus volontiers que depuis quelque temps je me sens moins bien que de coutume. Est-ce une suite des brusques changements de température qui ne cessent de se produire à cette époque, ou bien faut-il attribuer cela à la visite des chrétiens et à quelques courses aux malades, faites presque coup sur coup, tantôt sous un soleil de feu, tantôt avec une pluie battante ? Je ne saurais trop vous le dire, mais ce qui est certain, c'est que ma pauvre machine semble un peu *détraquée* et fonctionne bien moins que par le passé. J'ai consulté plu-

sieurs Esculapes chinois : l'un m'a trouvé du *hân*, c'est-à-dire de la frèvre attrapée par suite d'un refroidissement et m'a administré en conséquence des remèdes échauffants pour chasser le froid ; l'autre au contraire m'a découvert du *ho*, du feu, et m'a fait prendre des drogues rafraîchissantes. J'ai suivi fidèlement les prescriptions de l'un et de l'autre et avalé consciencieusement pendant une quinzaine de jours des bols d'un liquide noirâtre dont la vertu première était une odeur fort peu appétissante et un goût amer des plus prononcés. Bref, bien que le proverbe chinois dise : « Bon remède amer à la bouche, utile à la maladie ; parole sincère dure à l'oreille, utile à la conduite, » je n'ai pas encore retrouvé tout à fait mon assiette ordinaire ; à une lassitude générale se joignent des lourdeurs de tête, des pesanteurs d'estomac et des douleurs aigües parfois assez vives dans la région du cœur et les côtés.

Mais celà ne m'empêche pas de vaquer à mes occupations ordinaires et je suis certain que quelques jours passés à Tchong Kin auprès de Monseigneur et de quelques confrères suffiront pour me remettre complètement sur pied. N'allez donc pas vous alarmer sur mon état de santé : le malaise que je ressens depuis quelque temps est simplement une conséquence de l'acclimatement et disparaîtra aussitôt que les brusques variations de température auront fait place aux chaleurs continues.

*
* *

Mais c'est assez vous entretenir de ma per-

sonne ; parlons un peu du Su-Tchuen Oriental ; et tout d'abord un mot de mon district. J'en ai fait la visite à peu près complète, du moins dans les endroits où il y a des chrétiens. D'après ce que j'ai pu voir, j'ai ici environ quatre cents confessions annuelles ; si à cela vous ajoutez les enfants au-dessous de 7 à 8 ans, les catéchumènes et les tièdes qui semblent avoir perdu l'habitude de venir voir le Père, vous aurez pour Py-Chan un total de 600 chrétiens environ. Après mon retour de Tchong-Kin et en attendant la seconde visite qui commencera vers la Toussaint, j'ai l'intention de pousser une pointe à une dizaine de kilomètres de Tchong-Tsong. Il y a là plusieurs familles de chrétiens disséminées un peu de tous les côtés et qui, pour des raisons diverses, ne sont pas venues depuis quelques années. Leurs dispositions semblent meilleures à présent et j'espère qu'une petite visite contribuera à leur faire reprendre leurs anciennes habitudes.

* * *

A Long-Chouy, théâtre de la dernière persécution, il y a du nouveau ces jours derniers. Le sous-préfet s'est enfin décidé à essayer de mettre la main sur les chefs des bandits ; mais ceux-ci avertis à temps, n'ont pas attendu l'arrivée de la garde nationale qui n'a pu que brûler la maison de l'un d'eux ; enfin c'est un premier pas et cela servira d'exemple en attendant que justice se fasse plus complète.

Le choléra a fait, le mois dernier, de terribles ravages à Tchong-Kin : les cercueils, dit-on,

sortaient par dizaines de la ville. Jusqu'ici la campagne a été épargnée ; mais plusieurs villes sont fortement éprouvées.

Je finis ma lettre à Tchong-Kin où je suis arrivé hier au soir. Le changement d'air et surtout la société des confrères ont suffi pour amener un mieux des plus sensibles dans mon état de santé. Je ne souffre plus de la poitrine et l'appétit m'est revenu ; encore deux ou trois jours et je serai complètement rétabli.

Vous me demandez si je reçois vos lettres : elles me sont arrivées toutes ou à peu près je crois, mais plus ou moins régulièrement ; parfois j'en reçois deux à quinze jours d'intervalle ; d'autres fois, il faut attendre deux, trois et même quatre mois.

Mille choses à ma mère et à tous mes parents.

Votre fils en N.-S.

Tchong-Kin, 1er juillet 1892.

LETTRE XII

Ubi Crux, ibi Patria.

Les âmes ! Le Ciel !

Sommaire

A Tchong-Tsouy. — La langue chinoise ; pour Dieu et les âmes, lentement et sûrement. — Chaleur torride; difficultés des voyages ; allons quand même; oh ! la bonne et belle mule ! Comme le P. Chicard ! — Aspect de la campagne chinoise ; le choléra. — Regard jeté vers la France ; Eugène Simon et son livre ridicule, juste colère contre les malfaiteurs littéraires, ignorants ou menteurs. — Merci et demande de prières.

Bien cher et vénéré père,

Depuis mon retour de Tchong-Kin, je mène à Tchong-Tsoûy une vie calme et tranquille dont quelques courses aux malades viennent à peine de temps en temps rompre l'uniformité. Mais pour être moins mouvementée, moins variée que durant les premiers mois de l'année, mon existence ne laisse pas que d'être largement remplie. Bien que, à présent, en effet, je connaisse assez le chinois usuel pour administrer consciencieusement mon district, je suis loin et bien loin encore de posséder d'une manière parfaite la langue de Confucius ; pour cela il faut des années d'un travail constant et comme c'est surtout aux jours de la jeunesse que la mémoire et les autres facultés sont dociles; je me hâte de profiter des années que le bon Dieu me

donne afin d'être plus tard à même de faire plus de bien aux âmes. Tout en me perfectionnant dans la langue parlée par un usage quotidien, j'aborde d'une manière sérieuse l'étude des caractères ; c'est à peu près sans maître que je fais ce travail qui par suite est un peu plus laborieux ; mais aussi les résultats sont plus stables et si parfois je passe un quart d'heure à la recherche d'un caractère plus compliqué relégué dans un coin du dictionnaire. du moins je suis sûr, qu'une fois appris, ce caractère ne sortira pas de ma mémoire ; d'ailleurs ne croyez pas que j'aille en aveugle ; j'ai commencé par me munir de toutes les notions nécessaires et maintenant que j'ai quelques jalons plantés le long de ma route, je tâche de m'acheminer tout seul ; aller lentement et sûrement, apprendre peu chaque jour, mais apprendre bien, telle est ma maxime et c'est la bonne, je crois.

*
* *

Pendant que je m'escrime devant ma table de travail contre les caractères chinois, le soleil fait rage au dehors et c'est vraiment une température de feu que celle au milieu de laquelle nous vivons en ce moment. De sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir, il est presque impossible de sortir et si la nécessité vous y oblige, il faut avoir bien soin de se couvrir la tête d'un immense chapeau de paille, sans quoi on courrait fort risque d'attraper au moins une demi douzaine d'insolations. Mais en chaise à porteurs, me direz-vous, au moins on doit-être à l'ombre. Ah ! bien oui ! Au bout de cinq mi-

nutes, la chaise à porteurs est une véritable étuve d'où vous sortez cuit et recuit après quelques heures de marche. Pourtant ce genre de locomotion a cessé de faire mon cauchemar : j'ai trouvé une petite mule d'un noir d'ébène, d'une finesse d'encolure et de jambes à rivaliser avec un cheval arabe et, ce qui est encore plus appréciable, d'une force de jarrets à faire ses dix à quinze lieues par jour, sauf à recommencer le lendemain. Vient-on m'appeler pour un malade : à l'instant même me voilà en selle ; si le soleil est trop ardent, un gigantesque chapeau en paille me met à l'abri de ses rayons et ma monture prenant le pas accéléré me procurera un peu de fraîcheur malgré les ardeurs de la température. Si au contraire il pleut, enfoui dans une sorte d'imperméable chinois qui me couvre des pieds à la tête, je laisse *dame nature* verser abondamment ses pleurs. Me voilà donc comme le célèbre Chicard (1), de glorieuse mémoire, *missionnaire à cheval* ; puissé-je, comme lui, être un zélé et saint missionnaire ; au fond il n'y a que cela d'important.

*
* *

A cette heure, la campagne chinoise ne laisse pas de présenter un spectacle qui a son charme. De tous côtés ce ne sont qu'immenses champs de riz jaunissants sous les rayons du soleil ; encore une quinzaine de jours et on commencera la récolte qui, cette année, s'annonce exceptionnellement bonne ; tant mieux pour les

(1) Missionnaire de grande originalité et de grande sainteté.

malheureux plus nombreux en Chine que partout ailleurs et qui trouveront ainsi quelque soulagement à leur misère.

Le choléra, après avoir fortement sévi à Tchông Kin et aux environs, n'a pas osé franchir les hautes montagnes qui nous en séparent et mon cher district de Py Chân est demeuré indemne. Que le bon Dieu en soit béni !

*
* *

Mais portons un instant nos regards vers la France, vers cette France que j'aime toujours, que je voudrais voir digne de son glorieux passé et qui, hélas ! semble vouloir s'enfoncer de plus en plus dans les voies ténébreuses de l'aberration et de l'impiété. C'est un spectacle vraiment triste que celui que présente notre pauvre patrie et je crois bien comme vous que si elle continue à marcher de ce pas, il faudra dans peu de temps lui envoyer des missionnaires pour l'évangéliser de nouveau.

Et d re que vos prétendus philosophes soi-disant profonds penseurs mais surtout *écrivassiers*, au lieu d'ouvrir un peu plus les yeux sur les iniquités qui les environnent, se mêlent de venir juger la Chine qu'ils ne connaissent guère et critiquer les missionnaires qu'ils connaissent encore moins ! Dernièrement je recevais de Paris un article découpé dans un des journaux boulevardiers de la capitale. C'était la reproduction d'une interview avec un certain Eugène Simon, autrefois consul en Chine, et qui, dans un livre intitulé la *Cité Chinoise*, a élaboré les élucubrations de son imagination fertile plutôt

que des observations sérieuses et exactes. Dans l'article en question, après avoir dit en substance que lui, Eugène Simon, était le seul homme de France à bien connaître la Chine, il ajoutait : « Les vrais malfaiteurs en Chine, ce sont ceux que nous envoyons là-bas, ce sont nos missionnaires ». Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce que, répond tranquillement M. Simon, nous empoisonnons les Chinois de christianisme et nous brisons les liens de la famille qui est la vraie base de la société en Chine. Comment brisons-nous les liens de la fafamille ? M. Simon va nous l'expliquer encore: « Lorque nous avons converti un Chinois, il laisse là les siens et s'en va demandant sa part de l'héritage, ce qu'on ne peut pas lui donner, puisque le patrimoine en Chine est *essentiellement indivisible*. » Vraiment il y a de quoi se tordre en voyant de pareils raisonnements et de pareilles assertions sous la plume d'un homme qui a habité la Chine et qui prétend la connaître. Pour l'honneur de M. Simon, j'aime à croire qu'il n'est jamais sorti de son cabinet de Tien-Tsin ou d'ailleurs, ou que s'il est sorti il était affligé d'une ophtalmie radicale qui l'empêchait de constater ce qu'un simple voyageur de passage peut voir du premier coup d'œil. S'il était allé dans la première famille payenne venue il aurait pu voir que le patrimoine en Chine, chez les payens comme chez les chrétiens, est *essentiellement divisible* et de fait *se divise* tous les jours. Lorsque le père de famille meurt ou, à cause de son âge, renonce

à gérer les affaires, ses fils prennent chacun leur part, non seulement des champs, mais encore de la maison et cela recommence à chaque génération, jusqu'à ce que l'habitation, devenant trop étroite, une partie des descendants aille transporter ses pénates ailleurs. La division du patrimoine est donc une coutume essentiellement chinoise et non pas une conséquence du christianisme. Pour le voir, il suffit d'ouvrir les yeux et de regarder.

Quant au reproche que M. Simon nous fait de rompre les liens de famille, il est tout aussi peu fondé. D'abord les cas de conversions isolées sont rares et c'est généralement par familles qu'on vient au christianisme. D'ailleurs, lorsqu'une personne seule vient à nous, l'harmonie n'en est pas troublée pour si peu. Chacun fait ses dévotions de son côté, le chrétien au pied de la croix, le payen devant ses poû sâ ; l'un vient à l'oratoire, l'autre va à la pagode, et tout est dit.

Quant à l'épithète de malfaiteurs que nous applique si gracieusement M. Simon, elle convient surtout à lui. Le vrai malfaiteur est l'écrivain qui empoisonne l'esprit de ses lecteurs d'idées fausses et malsaines. M. Simon est de ces écrivains-là. Est-ce par ignorance ou de parti-pris ? Je ne sais. En tout cas, s'il revient jamais en Chine, il fera bien de mettre des lunettes et de s'informer un peu auprès des *malfaiteurs* qui en savent plus long que lui sur les questions chinoises.

*
* *

Mais assez sur ce sujet. Je vous remercie, bien cher et vénéré Père, de toute la peine que vous vous donnez pour moi. Mille choses à ma mère, aux parents et aux amis.

Priez un peu pour moi.

Votre fils en N.-S.

Tchong-Tsouy, 5 août 1892.

LETTRE XIII

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

SOMMAIRE

Encore un regard vers la France; où va-t-on ? — Sombres pronostics en Chine. — Prions !

Bien cher et vénéré Père,

C'est avec un profond sentiment de tristesse que j'ai parcouru votre dernière lettre. Oui, vraiment, vous allez bien dans cette pauvre France : la marche en avant s'accentue avec une rapidité qui, si rien ne vient l'enrayer, ne peut que vous conduire en peu de temps à l'abîme. Au moins, j'aurais pensé que les pays de foi, les pays éloignés des grands centres seraient plus lents à suivre le mouvement. Mais non. Il n'en est rien ; eux aussi tiennent à honneur de montrer qu'ils ne sont pas les derniers à avoir vu briller les lumières nouvelles et ils emboîtent le pas à la suite des meneurs. Pauvres aveugles qui se laissent mener par de non moins aveugles qu'eux. Puisse Dieu faire qu'ils ouvrent les yeux !

*
* *

Pour ma part, je suis loin aussi d'être exempt de soucis : si mon district est toujours calme et tranquille, celui de Tà Tsioù est plus que jamais en effervescence. Les bandits manqués deux fois par le mandarin, qui d'ailleurs ne semble pas très zélé pour les prendre se sont

mis, cette fois, dit-on, en pleine révolte. S'il faut en croire les bruits qui nous arrivent de l'autre côté des montagnes, ils auraient, au nombre de plusieurs centaines, occupé plusieurs pagodes et camps retranchés placés sur les hauteurs. De là ils descendent dans la plaine pour piller : payens et chrétiens ont le même sort ; ce n'est plus la persécution, c'est la révolte ouverte. Au fond, cela vaut mieux et les mandarins du moins ne pourront plus trouver de prétexte plausible pour rejeter la faute sur les chrétiens.

Mais comment cela finira-t-il ? Le bon Dieu seul le sait. Pour le moment, mon district ne semble pas avoir grand'chose à craindre. Que Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et les bons anges nous aient en leur sainte garde (1).

Vous voudrez bien me donner, à titre de renseignement le prix du drap que vous avez la bonté de m'expédier.

Adieu, cher et vénéré Père, prions toujours bien l'un pour l'autre.

Votre fils en N.-S.

Tchong-Tsouy, 22 août 1892.

(1) Ces craintes ne se réalisèrent que trop quelques années plus tard.

LETTRE XIV

Ubi Crux, ibi Patria.

LES AMES ! LE CIEL !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Jours troublés ; inquiétudes ; les brigands ; prions.

Tchong-Tsouy, 24 septembre 1892.

Bien cher et vénéré Père,

A la suscription de ma lettre vous avez déjà deviné qu'il y a du nouveau dans nos lointains parages. Hélas ! oui, il y a du nouveau et non pas précisément du nouveau très égayant ; mais en Chine, il faut s'y attendre tous les jours. Bref, voici ce dont il s'agit ; je vous ai déjà raconté que les mandarins ont fait une tentative pour prendre les chefs des bandits de Tà Tsiou dont la tête est mise à prix. Cette tentative a échoué : les brigands ont pu se sauver à temps et se sont réfugiés, au nombre de quelques centaines, dans une pagode et une sorte de fort placés sur des hauteurs à pic d'un accès très difficile. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait pas eu grand mal ; mais poussés par la soif de sang et de pillage, ils sont bientôt redescendus dans la plaine et ont recommencé la triste série de leurs exploits de l'année avant la dernière.

Procédons par ordre : le 24 août, le Père Pierrès, curé de Tong-Liang, arrivait ici vers

midi. Il venait de passer un mois dans une famille chrétienne de son district placée sur les confins de Tong-Liang et Tà-Tsioù et distante de ma résidence de 8 ou 9 lieues. Le soir même, après souper, un courrier venait en toute hâte nous annoncer que quelques heures seulement après le départ du Père Pierrès, les bandits s'étaient jetés sur la maison qu'ils avaient brûlée en partie après avoir tout pillé ; heureusement, femmes, enfants, tout le monde en un mot avait pu se réfugier à temps chez les payens du voisinage. Après ce premier coup, la bande établit son quartier dans un forum voisin, avec l'intention de se jeter bientôt sur le district de Py-Chan. Nous n'étions pas sans inquiétudes, lorsque le 29 nous apprîmes que les brigands, après avoir rétabli leur quartier général sur les hauteurs, venaient de pénétrer de nouveau dans le district de Tà-Tsioù. Le 29 même, ils détruisaient la station de Ong-Ky-Miao, où ils blessaient un chrétien. Comme ils revenaient de cette expédition pour en entreprendre de nouvelles, ils se trouvèrent nez à nez avec le mandarin de Tà-Tsioù qui marchait contre eux avec une centaine d'hommes. Le combat s'engagea: du côté des bandits il y eut trois tués, trois prisonniers et plusieurs blessés dont trois, dit-on, sont déjà morts. Mais ce ne sont là que des personnages secondaires. Les chefs restent toujours et comme ils savent qu'on ne leur fera point quartier, ils se défendent en désespérés. Je me tiens sur mes gardes pour prévenir un coup de main de notre côté.

Hier soir on m'a annoncé que dans un marché éloigné d'ici de 4 ou 5 lieues, les vauriens du pays préparent une expédition contre Py Chan. J'envoie à la découverte un payen fidèle qui, au cas échéant, pourra me prévenir à temps. Ce qui me préoccupe œ n'est pas ma sûreté personnelle à laquelle il est facile de pourvoir, mais celle de mes pauvres chrétiens, des femmes et des enfants surtout qui en cas de surprise auraient de la peine à s'échapper.

Priez pour moi et pour mon cher petit troupeau ; à la garde de Dieu.

LETTRE XV.

Ubi Crux, ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Simplement pour donner des nouvelles. — Difficulté des conversions ; espoir en Dieu.

Tchong Tsoûy, 4 septembre 1892.

Bien cher et vénéré Père,

Le Père Zeller appelé à Châ Fin Pà comme supérieur du petit collège et le Père Thomas qui apprenait la langue à Uin Tchouan, quittent ce soir Py Chàn où ils ont passé huit jours et descendent à Tchong Kin. J'en profite pour vous envoyer un petit mot à la hâte, uniquement pour vous dire que je me porte toujours bien. Les grandes chaleurs diminuent chaque jour d'intensité et tout semble nous promettre à bref délai des jours plus frais. Naturellement, on les verra arriver avec un sensible plaisir. Celà permettra de se remettre au travail avec plus d'ardeur car vraiment à l'époque des grandes chaleurs, on a beau faire, on se tient parfois impuissant à s'acquitter du moindre travail.

Encore un mois et demi environ et je re-

prendrai mon pèlerinage à travers mon distri.t m'arrêtant ici une semaine, là quinze jours. Je compte beaucoup sur vos bonnes prières pour faire un peu de bien. Les conversions sont bien difficiles vous le savez et impossibles sans la grâce du bon Dieu. Cette année j'espère toutefois avoir quelques catéchumènes : trois ou quatre se se sont déjà présentés ; je les fais instruir dans l'espoir qu'ils deviendront de fervents chrétiens.

Mille choses à ma bonne mère et à tous parents. Un bonjour aux amis et aux prêtres des environs qui veulent bien encore garder mon souvenir.

Prions bien les uns pour les autres.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XVI.

Ubi Crux, Ibi Patria!

LES AMES ! LE CIEL !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Le saint Rosaire. — Le brigand U man Tsé. — Histoire d'un messager pris à son piège. — Toujours des craintes et des perplexités. — A la garde de Dieu.

Tchong-Tsouy, fête du Très saint Rosaire, 2 octobre 1892.

Bien cher et vénéré Père,

Il y a deux ans, à pareil jour, je disais à vos paroissiens, réunis dans l'Eglise de La Monselie (1), les grâces innombrables obtenues par la récitation du Rosaire et les engageais de tout mon cœur à embrasser cette sainte pratique. Aujourd'hui j'ai traité le même sujet dans une langue qui est encore loin de m'être aussi familière que ma langue maternelle ; en quelques mots j'ai raconté à mon petit troupeau comment le Rosaire, institué par saint Dominique, avait, plus que tous les efforts humains, contribué efficacement à sauver la France des horreurs des Albigeois, comment aux diverses époques de l'histoire il avait protégé l'Eglise

(1) Paroisse natale du missionnaire.

contre les incursions des infidèles ; puis venant aux applications pratiques, je n'ai pas eu besoin d'aller chercher bien loin les rapprochements et les raisons pour mes chrétiens d'être plus que jamais fidèles au culte de la bonne mère du Ciel : « A quelques lieues d'ici, leur ai-je dit, des ennemis de notre sainte religion, moins nombreux, sans doute, mais aussi terribles que les Albigeois, ont tout mis à feu et à sang ; jusqu'à ce jour le bon Dieu n'a point permis qu'ils portent leurs coups de notre côté, tous, vous faites des vœux pour qu'il en soit encore de même à l'avenir ; eh bien ! soyez fidèles à réciter chaque jour pieusement la prière entre toutes agréable au cœur de Marie et j'ose pouvoir vous répondre que Jésus, la bonne Mère, les âmes du Purgatoire, les Anges gardiens de Py Chan mieux que tous les mandarins de Chine et les soldats du monde vous couvriront d'une protection efficace. »

Tel a été le fond de mon instruction : elle ne manquait certes point d'à propos dans les temps agités que nous traversons ; toutefois je dois vous dire que je prêchais un peu à des convertis : sans doute, si vous ne trouvez pas la perfection en France, je ne vous engagerai pas à venir la chercher en Chine ; ce serait perdre votre temps, puisqu'elle n'est pas de ce monde ; mais, si nos chrétiens ont leurs petites misères comme tous les autres, si, en les voyant de près, on comprend facilement et sans avoir besoin de commentaire les épitres de saint Paul, il faut du moins leur rendre cette

justice qu'ils sont, peut-être, plus qu'ailleurs, fidèles au culte de Marie et à la récitation du Rosaire en particulier. A peu près dans toutes les familles, on récite chaque jour, autant que possible en commun, au moins un chapelet.

C'est une bien grande consolation pour le missionnaire de voir ainsi la bonne Mère spécialement honorée et Marie ne peut manquer d'être touchée de tous ces hommages spontanés qui montent vers elle d'une terre où, hélas ! les bons sont si rares et comme perdus dans la foule des méchants. Puisse-t-elle être sensible à nos vœux, protéger pasteurs et troupeau et ramener la paix après laquelle les pauvres persécutés soupirent depuis si longtemps.

*
* *

Ces persécutés sont encore comme parle passé réfugiés un peu partout ; ceux d'entr'eux qui au commencement de cette année étaient revenus dans leurs foyers, ont dû gagner en toute hâte la ville de Tà-Tsiou pour échapper à une nouvelle incursion des bandits. Quant à ceux-ci, depuis quelques jours, ils semblent invisibles, je dirai même introuvables. La chose vous paraîtra peut-être extraordinaire ; c'est la pure vérité pourtant, du moins s'il faut en croire les bruits qui nous arrivent de Tà-Tsiou, et, ce qui paraît plus sûr, une lettre que j'ai reçue du P. Décomps, il y a peu de temps. Voici d'ailleurs la substance de cette lettre : Le 25 septembre, les notabtes de Lông-Choùy-Tchen, principal théâtre des tristes exploits des bandits, allaient en ville de Tà-Tsioù prévenir

le mandarin que U man Tsé (1) et ses hommes avaient disparu. N'ajoutant pas trop de créance à cette communication un peu intéressée, le mandarin envoya aussitôt des explorateurs dans les parages antérieurement occupés par les brigands et dans les montagnes voisines. Ce n'est qu'après le retour de ces hommes qu'on pourra être définitivement fixé. En tout cas, il ne serait pas étonnant que U man Tsé ait dispersé son monde et se soit momentanément éclipsé en attendant un moment plus propice. Les trente et quelques morts qu'il a laissés sur le terrain à Ché Ouàn Tchang, les nombreux blessés qu'il a amenés avec lui, ont sans doute sensiblement refroidi son ardeur belliqueuse. De plus, son propre frère, fait prisonnier dans le dernier combat, a été décapité le 20 septembre, en ville de Tà-Tsioù, par ordre du vice-roi du Su-Tchuen. Ce fait est d'autant plus digne de remarque qu'en Chine un criminel ne doit subir la peine de mort que dans la capitale même de la province ; on ne déroge à cet article du code que pour des cas extraordinaires et lorsqu'il s'agit d'une punition exemplaire. Cette fois l'exemple semble porter des fruits. Mais, si U man Tsé demeure invisible, assurément il n'est pas loin : la rage dans le cœur, il se cache, sans doute, dans les montagnes de Tà-Tsioù, avec quelques hommes, prêt à réunir au moment favorable des centaines de gens sans aveu qui l'aideront à se venger. En somme,

(1) Le chef des brigands.

tant qu'on n'aura pas mis la main sur lui, impossible de compter sur une sécurité parfaite et bientôt peut-être tout sera à recommencer.

*
* *

Et voyez encore une fois, je vous prie, la manière dont se conduisent les opérations militaires en Chine, manière qui, je vous l'ai dit, ne m'inspire pas une forte confiance. Alors que les bandits accomplissaient au grand jour leurs exactions, on s'est contenté de marcher contre eux avec quelques dizaines de soldats et une centaine de volontaires ; un premier succès néanmoins a été remporté, mais un succès incomplet : le principal chef et une partie des brigades ont pu s'échapper ; impossible de les poursuivre : soldats et gardes nationaux avaient épuisé poudre et munitions. Devant l'insuffisance patente des moyens dont il disposait, le mandarin de Tà-Tsiou a demandé à cor et à cri des renforts à Tchong-Kin et à la capitale de la province. Les renforts sont arrivés, accompagnés d'une cargaison de fusils à tir rapide et de 10.000 cartouches. Mais à quoi servira tout cela si U man Tsé reste introuvable ?

Malgré tout néanmoins, confiance en Dieu ! Lui, espérons-le, nous aidera plus efficacement.

A Py-Chan tout semble parfaitement calme ; on a tellement parlé de U man Tsé dans ces derniers temps que le sujet est devenu banal et presque fastidieux. Notre mandarin, craignant que les brigands pourchassés de Tà-Tsiou ne pénètrent sur le territoire de Py-Chan, a parcouru tous les forums de la sous-préfecture et

donné des instructions aux chefs de la garde nationale. C'est pour nous une garantie qui peut être sérieuse, à la condition qu'on y mette de la bonne volonté. Mais la bonne volonté en Chine est le *rara avis* sur l'arrivée opportune duquel il ne ne faut pas trop compter. Pour moi, ma principale confiance est ailleurs et j'ose espérer qu'elle ne sera point trompée.

*
* *

9 octobre. — Décidément il est écrit que, de cette année, nous ne dormirons pas tranquilles à Py-Chân. Après quinze jours d'une sérénité parfaite, voici que les alertes semblent vouloir recommencer et cette fois sous une forme qui se rapproche beaucoup de la *fumisterie*, et qui pour cela ne laisse pas de nous causer une certaine sollicitude. Voici ce dont il s'agit : hier, 8 octobre (18 de la 8e lune chinoise), c'était jour de marché à Tchén-Kiâ-Tchang ; personne ne semblait songer à U mân Tsé et consorts et n'en parlait pas davantage. Dans la soirée, un individu arrive au forum et demande mon catéchiste, pour lequel il se dit porteur d'une lettre de majeure importance. Celui-ci, appelé aussitôt, ouvre la lettre et la lit : deux notables de Tà-Tsioù l'informent que, le 24 de la lune (14 octobre), U mân Tsé et ses bandits se jetteront sur Py-Chân, pour piller les chrétiens et en particulier sa famille, l'une des plus considérables et des plus aisées du district. Qu'il déménage donc ce qu'il a de plus précieux et se teinne sur ses gardes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS.

Interrogé, le porteur de la lettre, qui semble d'ailleurs parfaitement au courant de ce qu'elle renferme, donne les détails les plus précis sur U-man-tsè et ses bandits. De plus il raconte que les deux notables de Tà-Tsiou l'avaient chargé lui et un autre de venir porter le billet en question et leur avaient remis pour frais de route 400 sapèques (environ deux francs) ainsi que quelques petits cadeaux destinés au catéchiste. En route son compagnon, un homme sans conscience, lui a tout volé et s'en est retourné emportant même une partie de ses habits. Pour lui, il est venu quand même remplir sa mission, avec l'espoir, bien entendu, de recevoir 800 sapèques, prix de sa course, ce qui d'ailleurs, suivant l'habitude chinoise, est indiqué sur l'enveloppe.

Malgré tout ces détails, ou plutôt à cause même de ces détails, le catéchiste ne peut se défendre d'une certaine défiance. De plus, en examinant attentivement la lettre, il y découvre un nombre considérable de fautes d'orthographe qui semble peu en rapport avec l'instruction commune de deux notables. Quant à ces notables eux-mêmes, il ne les connaît ni d'*Eve ni d'Adan* ; tout au plus a-t-il entendu vaguement parler de l'un d'eux, et puis, comme ils sont payens et éloignés de Py-Chân d'une quinzaine de lieues, il se demande quel motif peut bien les pousser à l'avertir ainsi charitablement du danger qui le menace. Réflexion faite, et après avoir pris conseil de quelques chrétiens présents, il se dit qu'il a af-

faire à un imposteur qui veut lui extorquer 800 sapèques et refuse de lui donner le prix de sa course, du moins jusqu'à vérification des renseignements qu'il apporte. Le porteur insiste, protestant de sa fidélité et disant que des affaires pressantes nécessitent son retour immédiat à Tà-Tsiou. Sur ces entrefaites, arrivent les notables du forum qui une fois au courant de la chose, sont absolument de l'avis des chrétiens : bien plus, ils font saisir l'individu, le mettent sous bonne garde et lui disent : « Jusqu'au 24 de la lune tu seras nourri et logé gratis ; si, le 14, U-man-tsè paraît réellement, tu recevras avec la liberté une récompense capable de te dédommager de tout retard ; si, au contraire, les nouvelles que tu apportes sont fausses, tu prendras le chemin de la ville de Py-Chan en très bonne compagnie et avec la recommandation du curé de Tchong Tsoùy et des notables de Tchén-Kià-Tchàng, recommandation qui ne peut manquer de faire s'ouvrir d'elles-mêmes devant toi les portes du prétoire, et qui t'assureront pour quelque temps le vivre et le couvert ainsi que quelques autres agréments non moins appréciables ».

Vous voyez par là que les notables du forum sont loin de nous être hostiles ; jusqu'ici ils ont été toujours dans les meilleures relations avec le missionnaire et les chrétiens et, comme ils désirent sincèrement la tranquillité du pays, on peut dire d'avance que, s'il nous arrive quelque chose de fâcheux, ce ne sera pas de leur faute

et qu'ils feront même tout leur possible pour écarter de nous tout malheur.

Mais revenons à notre sujet : hier soir le procureur, en rentrant du forum, m'a raconté les événements de la journée et remis la lettre en question. J'ai examiné attentivement cette lettre et, malgré mon peu d'expérience encore dans la langue chinoise écrite, il m'a été facile de me convaincre qu'elle n'était pas même l'œuvre d'un lettré ordinaire de campagne, comme sont les notables. Passant ensuite en revue les diverses circonstances et le récit du porteur, j'ai tout naturellement été amené à conclure que nous avions affaire à un *chantage*. Si on avait tout simplement renvoyé l'individu les mains vides, je n'aurais pas donné d'autre suite à la chose. Mais puisque les notables ont l'intention de le retenir jusqu'au 24 de la lune, je me suis dit que le mieux était d'éclaircir promptement la question. Ce matin, donc, j'ai envoyé un courrier au P. Décomps, curé de Tà-Tsioù, en le priant de voir si parmi ses chrétiens il n'y aurait pas quelqu'un qui connût les notables en cause et pût savoir d'eux si oui ou non ils ont écrit la fameuse lettre. Après demain soir au plus tard j'aurai la réponse qui, j'en suis à peu près convaincu d'avance, sera négative.

*
* *

12 octobre. — J'ai reçu hier à la tombée de la nuit la réponse du P. Décomps ; elle est bien telle que je l'avais prévu ; le porteur de la lettre est inconnu à Tà-Tsioù ; quant aux deux nota-

bles en question, il ne sont rien moins qu'amis des chrétiens ; inutile donc de leur faire demander s'ils ont écrit la lettre. Dès avant-hier au soir, d'ailleurs, j'étais absolument fixé sur ce point. Après un jour de détention, notre prisonnier, voyant que l'affaire tournait mal et effrayé surtout par la perspective du prétoire, s'est décidé à faire des aveux complets : « Je suis un homme simple et sans malice, a-t-il dit aux notables ; ces jours derniers je me trouvais sur la route de Py-Chàn à Tchong-Kin, lorsque je fis la rencontre d'un individu qui suivit la même direction. Nous eûmes bientôt lié connaissance et au premier forum, mon compagnon m'invita à boire le thé ; il me raconta alors qu'il avait des parents dans le voisinage, qu'il désirait aller les voir et qu'il me serait bien reconnaissant de lui prêter une partie de mes habits, afin de pouvoir se présenter convenablement chez eux. J'acquiesçai à sa demande et lui avançai même deux cents sapèques destinées à acheter quelques cadeaux pour ses parents. Le tout devait m'être rendu dans deux jours. Mais, dis-je à mon compagnon, pendant ces deux jours que tu passeras chez tes parents, que vais-je faire moi-même ?

— Oh ! répondit-il, la chose est bien simple ; puisque tu as été si obligeant pour moi, je vais te procurer une excellente occasion de gagner à peu de frais une *somme rondelette*. A peu de distance d'ici, demeure une grande famille chrétienne nommée *Ouàng* qui a quelques liens de parenté avec une famille *Licoù* de Ta-Tsioù. Je

te rédige une lettre soi-disant adressée par les *Lieoû* aux *Ouàng* et dans laquelle j'écris que le 24 de la lune, U-mân-tsè et ses bandits se jetteront sur Py-Chàn. Tu portes cette lettre ; les *Onâng*, vu l'importance de la nouvelle, s'empressent de payer le prix de ta course que pour la circonstance j'inscris assez fort ; tu empoches les sapèques, réviens avec et le tour est joué. Ce qui fut dit fut fait ; en deux traits de pinceau, mon compagnon de route eut rédigé la missive qu'il me confia. Mais lorsqu'il fut parti, il me vint un doute : si j'avais été moi-même victime d'une fumisterie. Je résolus donc d'attendre quelque temps avant d'aller porter la lettre : deux jours, trois jours se passèrent et mon homme ne reparut pas ; j'avais dépensé le peu d'argent qui me restait et je n'avais plus une seule sapèque pour descendre jusqu'à Tchong-Kin. Je me décidai alors à venir porter la lettre adressée aux Ouàng, espérant recevoir le prix de ma course. »

Après avoir entendu ce récit, les notables, croyant qu'ils avaient affaire à un homme plus simple que méchant, lui promirent d'intercéder auprès de moi pour que je ne donne pas suite à l'affaire. Dès le soir même, en effet, je recevais leur requête. Par déférence pour eux, je me serais empressé d'y faire droit, sans une petite circonstance. Dans la journée un chrétien avait trouvé appliqué à l'extrémité du forum un placard ainsi conçu : « le 24 de la lune on pillera les chrétiens ; le bruit des cymbales et un coup de canon donneront le signal. » Evidem-

ment ce placard, placé dans un endroit peu fréquenté, n'avait été mis là que pour effrayer quelques chrétiens qui devaient prendre cette direction le soir en retournant chez eux. Toutefois, comme il était une conséquence de l'histoire de la lettre, je me dis qu'il était bon de faire durer un peu plus la pénitence du porteur, afin de rabaisser l'audace de ceux qui seraient tentés de suivre son exemple. Je fis donc répondre aux notables que mon plus grand désir serait d'accéder à leur requête, mais que, vu la manière d'agir des méchants de Tchén-kia-Tchàng, mon intention était encore de faire conduire le porteur de fausses nouvelles au prétoire, pour servir d'exemple. Toutefois, par considération pour eux, je consentais à lui faire grâce et à le laisser mettre en liberté, aussitôt que j'aurais reçu la réponse du P. Décomps, à une condition néanmoins, c'est que les diverses dépenses faites à cette occasion ne retomberaient pas sur nous. Il faut vous dire, en effet, qu'en Chine les choses ne se passent pas tout à fait comme en France. Dans les forums ordinaires, il n'y a ni prison, ni même de *violon* et lorsqu'un individu doit y passer quelque temps au secret, on l'installe tout simplement dans une auberge; sous la surveillance de deux ou trois gardiens qui répondent de lui. Si le détenu n'a pas de quoi payer, ce qui est le cas ordinaire, les frais sont à la charge de celui qui l'a fait arrêter, jusqu'à sa translation au prétoire. Si donc, nous voulions donner suite à l'affaire, les premières dépenses nous incomberaient.

Mais puisque les notables demandent la grâce de l'individu en question, il est tout naturel que je me contenterai de faire droit à leur requête, en refusant de reconnaître les frais de détention. Les méchants de Tchén-kia-Tchàng ne manqueraient pas, en effet, de rire de bon cœur s'ils me voyaient solder les dépenses de notre *flibustier* après l'avoir fait mettre en liberté. Pour ne pas leur procurer de plaisir, j'ai donc répondu aux notables en faisant quelques restrictions. C'est là un excellent moyen de prolonger la pénitence. En Chine lés ficelles à enfiler les sapèques sont toujours nouées très fortement et ne se dénouent pas du premier coup. Avant qu'on ait réuni la somme nécessaire pour la libération du prisonnier, somme qui d'ailleurs augmente chaque jour, il se passera bien au moins 24 heures. L'effet moral sera ainsi produit et pour le compléter, demain mon procureur se rendra au forum avec ma carte et les autres pièces nécessaires à la translation de l'individu au prétoire. Cela suffira, j'en suis convaincu, pour faire sortir les sapèques qui manqueraisnt encore, et la chose finira ainsi.

*
* *

13 octobre. — Tout s'est passé comme je vous le disais hier : ce matin de bonne heure, le procureur s'est rendu au forum en chaise ce qui n'est pas son habitude, vu la faible distance à parcourir. Aussitôt les principaux du forum, persuadés qu'il arrivait pour faire transférer le prisonnier en ville, sont venus encore une fois demander son élargissement. Le procureur qui

avait mes ordres a répondu que, par égard pour eux, je voulais bien faire grâce, mais à la condition que je n'aurais à supporter aucune des dépenses. On a examiné ces dépenses : elles se montaient à plus de deux ligatures (une douzaine de francs environ) ; aussitôt on a organisé une cotisation ; quelques chrétiens y ont même contribué, mais secrètement et soi-disant à mon insu. En peu de temps la somme nécessaire a été réunie : le prisonnier qui déjà tremblait comme une feuille a fait mille et une protestations à ses bienfaiteurs et s'est esquivé au plus vite. Il est probable qu'il ne reviendra pas de sitôt à Py-Chàn recommencer ses plaisanteries de mauvais goût.

*
* *

17 octobre. — Inutile de vous dire que la journée du 24 de la lune (14 octobre) s'est passée sans le moindre incident : U-mân-tsè n'a pas donné signe de vie.

N'importe, encore une fois, ce n'est pas une solution et ces pauvres affaires de Tà-Tsioù menacent réellement de s'éterniser. A l'heure présente, 4 à 500 soldats ou prétoriens mangent tranquillement le riz du mandarin. Quant aux bandits, toujours introuvables, ce qui leur est facile d'ailleurs. Les chefs, sûrs de l'appui ou tout au moins du silence des gens du pays, n'ont qu'à se tenir bien tranquilles dans une des nombreuses mines de charbon des montagnes ; leurs adeptes pendant ce temps regagnent leurs quartiers respectifs, attendant l'heure favorable ; au premier signal tout ce monde se réunit et....

vous devinez le reste ; c'est de nouveau le pillage à main armée, le meurtre, l'incendie....

Que le bon Dieu nous soit en aide et daigne nous protéger tous. Continuez, cher et vénéré père, à bien prier pour nous.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XVII

Ubi Crux ! ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Visite des chrétiens. — Le P. Pierrès. — A la garde des saints anges.

Bien cher et vénéré Père,

Ce n'est qu'un billet fort court que je me propose de vous envoyer aujourd'hui remettant à un moment plus favorable la réponse que je dois bien à votre bonne et longue lettre du 9 septembre, arrivée au Su-Tchuen à la fin de novembre.

La raison de tout cela, c'est que, par suite d'un incident imprévu, ma visite des chrétiens se trouve en retard et m'apporte un surcroît de besogne qui ne finira guère que vers la mi-janvier, époque à laquelle je serai obligé de descendre à Tchong-Kin pour assister à la retraite annuelle. Le 10 novembre je partais pour Lây-fong-y où je passais trois ou quatre jours pour me diriger ensuite sur Sè-tsè-Tchàng. J'étais à peine arrivé dans cette dernière station, que m'arrivait une nouvelle lettre des chrétiens de Tong-Liâng : « Père, me disaient-ils, venez en toute hâte, M. Pierrès est à la dernière extrémité. » Je partis aussitôt, voyageai toute la nuit, et le lendemain matin j'étais auprès du P. Pierrès. Ce pauvre confrère était si mal qu'il ne me reconnut d'abord pas. Ma présence néan-

moins lui fit du bien et la journée se passa sans trop de fatigue pour lui ; mais malgré tous les soins que je lui prodiguai avec le concours d'un médecin chinois, la maladie entra le lendemain dans une période des plus inquiétantes ; les pieds et les mains étaient devenus froids comme glace ; impossible d'y ramener un peu de chaleur vitale. A 10 heures du soir, j'administrai au Père Pierrès les derniers sacrements. A peine l'huile sainte eut-elle touché ses pieds et ses mains qu'un mieux sensible se manifesta ; le sang se remit de nouveau à circuler et le lendemain matin notre cher malade parlait même de se lever. Ce n'était pas la guérison complète, mais enfin c'était un mieux sensible et tout danger immédiat semblait écarté. Ensemble nous remerciâmes le bon Dieu. Le même jour arrivait une lettre de Monseigneur qui, averti par les chrétiens de Tong-Liàng en même temps que moi, croyait le P. Pierrès déjà mort. Je lui annonçai la bonne nouvelle en lui disant que je conduirais notre cher malade à Tchong, aussitôt qu'il serait capable de faire le voyage. Le 23 novembre, nous nous mettions en route et le 26 au soir nous étions auprès de Sa Grandeur. Le 29, au point du jour, après avoir confié le P. Pierrès aux soins de Monseigneur et des autres missionnaires, je reprenais le chemin de mon district où la besogne m'attendait. Pendant mon absence, les anges gardiens de Py-Chân avaient fait bonne garde ; pas une brebis ne manquait au troupeau. J'ai repris ma visite là où je l'avais laissée, c'est-à-

dire presque au début : encore un mois et demi et tout sera fini.

Mille choses à tout le monde : je n'ai pas le temps d'écrire plus long ; mes pénitents attendent.

Tout à vous.

LETTRE XVIII

Ubi Crux, ibi Patria!

Les âmes! Le Ciel!

A. M. D. H.

SOMMAIRE :

Remercîments. — Le voyage du missionnaire (1). — *Neige et froid ; le climat au Su-Tchuen.* — *Misères à soulager ; foi en la Providence.*

Bien cher et vénéré Père,

J'ai à vous accuser réception d'une foule de choses, les unes attendues, les autres qui l'étaient moins..., mais toutes également les bienvenues. Et d'abord, commençons par les attendues : merci pour le beau et solide drap que vous avez bien voulu m'envoyer ; je parcourrais tout le Céleste Empire qu'il me serait difficile d'en rencontrer d'aussi bien choisi et surtout à un prix si abordable... Avec celà, j'ai trouvé moyen de me confectionner un habit, qui, mieux que tous les tissus chinois, me garantira longtemps contre les frimas du Su-Tchuen ; et de plus, j'ai pu m'acquitter par un petit cadeau envers quelques personnes auxquelles j'étais redevable. Votre aimable envoi a fait ainsi plusieurs heureux : pour eux et pour moi une fois encore merci.

Merci également pour les espèces si variées de graines que vous avez bien voulu me choisir; elles semblent n'avoir pas trop souffert du voyage;

---

(1) Lettres du P. Serre, durant son voyage de Paris au Su-Tchuen, éditées sous ce titre et à son insu. — CATTIER, libraire à Tours, 4e édition.

bientôt je les confierai à la terre et tout porte à croire que sous notre ciel clément du Su-Tchuen elles lèveront à merveilles.

Quant au café je ne tenterai même pas un essai qui probablement, comme le vôtre, ne serait pas couronné de succès. Ici d'ailleurs nous sommes, sous ce rapport, mieux favorisé qu'en France ; si nous désirons du café le procureur de la Mission se fait un plaisir de nous en faire venir de Chang-Hay aux meilleures conditions.

*
* *

Venons enfin aux objets ou plutôt à *l'objet inattendu*, je veux dire certain volume que vous savez et qui a paru sous mon nom (1). Je vous l'ai dit et vous me permettrez de vous le répéter avec tout l'affectueux respect que je professe pour vous, j'aurais mille fois mieux aimé voir mes lettres rester dans l'intimité pour laquelle elles étaient écrites. De celà je vous ai donné des motifs sérieux et non pas tous... Inutile d'en ajouter d'autres : la chose est maintenant sans remède ; le récit de notre voyage a pénétré paraît-il, au Séminaire de Paris et les nouveaux confrères l'ont apporté au Su-Tchuen Oriental où Monseigneur et quelques missionnaires présents ont bien voulu le parcourir depuis la première jusqu'à la dernière ligne. Sa Grandeur et ces Messieurs n'ont eu pour moi à ce sujet que de bonnes paroles...

Encore un mot sur ce sujet : mon compagnon de voyage, le Père Schultz, que j'ai vu à la re-

(1) Le *Voyage du Missionnaire*.

traite, m'a demandé de vouloir bien faire parvenir un exemplaire de notre voyage à sa tante. Je vous serais d'autant plus obligé de faire la commission, que cette personne s'est montrée pleine de bontés et de prévenances à mon égard, lorsque nous avons quitté la France. Voici son adresse : Mademoiselle Rosalie Bruel, rue Bonaparte, 86, Paris.

* * *

C'est de Tchong-Kin que j'écrivais à ma mère ma dernière lettre datée du 25 janvier. Le lendemain, je reprenais le chemin de Py Chan, distant, vous le savez, d'une quinzaine de lieues. Avec ma bonne mule, parcourir ce trajet, pourtant respectable, aurait été l'affaire d'une journée ; mais comme il faisait un froid glacial, j'avais jugé plus prudent de laisser ma bête à l'écurie et de voyager en chaise à porteurs ; il me fallut ainsi deux jours pour regagner mes pénates et Dieu sait avec quelle peine. A mi-chemin, par extraordinaire, la neige s'était mise à tomber en abondance et c'est à peine si mes porteurs pouvaient trouver leur chemin au milieu de l'épaisse couche qui recouvrait le sol. Inutile de dire que véhicule et hommes roulèrent maintes fois dans les fondrières ; mais, somme toute, pas d'accident notable et le 27 au soir j'arrivais à mon oratoire un peu moulu par deux journées de chaise et une nuit passée en compagnie des punaises d'une auberge chinoise, mais tout heureux de me retrouver chez moi.

Je vous ai parlé des frimas, du froid glacial, des neiges du Su-Tchuen ; tout celà a dû vous

étonner un peu, persuadé que vous étiez que nous vivions continuellement sous un ciel d'azur. Rien de plus vrai cependant. Bien que le thermomètre ici ne descende guère à zéro, le froid après la Toussaint, ne laisse pas de se faire sentir et on y est d'autant plus sensible que c'est un froid chargé d'humidité qui vous pénètre jusqu'aux os. Aussi, pour s'en préserver et s'éviter bien des maladies, est-on obligé de se revêtir d'habits doublés en peau ou tout au moins bien ouatés. Quant à la neige elle est rare, il est vrai, au Su-Tchuen, du moins dans notre région. Cette année, elle est tombée à deux repaises seulement et chaque fois pendant trois ou quatre jours. Et même les vieux disent que depuis fort longtemps on n'en avait vu une pareille quantité.

Depuis mon retour de Tchong Kin je n'ai eu que peu de courses à faire ; mes chrétiens sont on ne peu *plus raisonnables* et malgré le froid les malades sont rares. En revanche, du matin au soir ma porte est assiégée de visiteurs la plupart intéressés. C'est en ce moment l'une des époques les plus mauvaises de l'année : au dehors rien ne pousse et dans beaucoup de familles pauvres la provision de riz est depuis longtemps épuisée ; les patates, qui constituent une des ressources des malheureux, touchent aussi à leur fin et alors on vient trouver le Père pour solliciter quelques centaines de sapèques ou quelques mesures de riz.

Il n'est pas besoin de dire que je suis loin de pouvoir faire face à toutes les demandes : les

deux écoles que j'ai dû entretenir pendant toute l'année ont fait une large brèche à mes modiques ressources ; mais enfin quand le besoin est réel je donne le peu que je puis, comptant toujours sur la bonne Providence dont le précieux secours ne fait jamais défaut.

Priez toujours pour moi, cher et vénéré Père.

Mille chose à ma mère et à tous mes parents.

En union de cœur et de prières je me dis toujours

Votre fils dévoué en N. S.

Mars, 1893.

LETTRE XIX

Ubi Crux! Ibi Patria!

Les âmes! le Ciel!

A. M. D. G.

SOMMAIRE:

La poste chinoise. — Au Memento *des morts. — Visite du district. — La mort d'un chef de bandits: justice divine.*

Bien cher et vénéré Père,

Vous désirez savoir si vos lettres et celles de mes parents m'arrivent et dans quel espace de temps. Je croyais avoir répondu au fur et à mesure à cette question; mais, puisqu'il n'en est rien, me voici tout disposé à vous satisfaire à l'avenir; et, pour vous prouver ma bonne volonté, je commence par votre dernière missive. Partie de la Monselie le 28 décembre, elle est arrivée à Tchong-Tsouy le 9 mars; comme vous le voyez, deux mois et demi, telle est la moyenne de temps que mettent vos lettres à parvenir au Su-Tchuen; parfois deux mois leur suffisent, mais bien souvent aussi il faut les attendre 90 jours et plus. Somme toute, rien de bien fixe dans les communications; de France à Chang-Hày, pas la moindre difficulté: les paquebots font régulièrement le service et 36 jours au plus suffisent pour la traversée. A Chang-Hày, les vapeurs anglais veulent bien se charger de nos lettres et, arrivés à Han-Kéoù, les confient au Père Vaudaqua, procureur des Franciscains; celui-ci les remet à la poste chinoise. Inutile de vous dire que cette poste

n'est pas des plus rapides; tous les trois ou quatre jours, un courrier part à pied de Han-Kéou pour se rendre à Tchon-Kin avec un chargement de lettres ou journaux; c'est un voyage d'un petit mois. Sur la route, il arrive parfois que le courrier reçoit de nouveaux paquets plus urgents ou dont le port est plus élevé; son fardeau se trouvant alors trop pesant, il en dépose une partie, laissant à un de ceux qui le suivent, le soin de la prendre, ce qui naturellement amène des retards dans le service. Enfin, après être restées parfois plusieurs jours en souffrance, voilà nos lettres à Tchong-Kin. Là, elles doivent encore attendre qu'elles puissent former un paquet convenable pour être envoyées aux destinataires. Si ceux-ci sont à l'extrémité de la mission, c'est encore un retard de plusieurs jours. Pour le moment, ce n'est pas mon cas; éloigné d'une journée et demie de Tchong-Kin, j'ai l'avantage d'avoir une poste qui, deux fois par semaine, passe sur le territoire de Py-Chàn à Lày-fong-y, station distante de Tchong-Tsouy de 15 à 20 kilomètres seulement; là, se trouve une pharmacie où la poste dépose mes lettres et le baptiste me les fait parvenir par la première occasion.

Quant au service de Tchong-Kin à Chang-Hày, il se fait par eau et d'une manière un peu plus rapide. Deux ou trois fois par semaine, les compagnies postales équipent une petite barque montée par deux hommes qui rament à tour de rôle et naviguent nuit et jour. Arrivés à Y-Tchàng, ils vendent la barque, prennent

place sur un vapeur à Han-Kéoù et confient notre poste au P. Vaudagua pour revenir ensuite, par la voie de terre, à Tchong-Kin.

Vous voilà, je suppose, suffisamment édifié, cher et vénéré père, sur le mode de fonctionnement de la poste chinoise. Je passe donc à un autre sujet.

*
* *

La mort de l'abbé Baillit, qui fut vicaire de notre paroisse et se montra si dévoué, m'a douloureusement affecté. Depuis plusieurs années, son nom avait une place marquée au memento de mes amis vivants ; c'est au memento des morts que je l'ai placé maintenant. Puisse le bon Dieu avoir donné sa sainte paix à cette chère âme !

*
* *

Depuis quelques jours, j'ai commencé la première visite de l'année 1893 et je me trouve en ce moment à la station dont je vous parlais ci-dessus, Lây-fong-y. Mes journées en visite des chrétiens sont un peu plus remplies que d'ordinaire. Le matin, il faut se lever de très bonne heure, car les fidèles arrivent aux premières lueurs du jour. A la fin de la messe, instruction ; et ne croyez pas que je me mette en frais d'éloquence pour parler à mes auditeurs ; ce n'est pas précisément du Bossuet qu'il leur faut ; une explication familière de la doctrine chrétienne produit beaucoup plus de fruits. Chaque matin donc j'explique mot à mot un chapitre du catéchisme. Puis après mon action de grâces, pendant une ou deux heures, j'inter-

roge sur les points les plus importants de la doctrine ceux qui doivent venir se confesser ; jeunes et vieux, grands et petits, tous doivent répondre à tour de rôle. Puis pendant que chacun se prépare à la confession, j'ai le temps de réciter mes petites heures. Le reste de la matinée se passe au saint tribunal. Dans la soirée, aux heures laissées libres par le bréviaire et les exercices de piété, je prépare mon petit catéchisme du lendemain. Et c'est ainsi tous les jours jusqu'à ce que la dernière des confessions ait été entendue, pour aller reprendre le même travail dans la station suivante.

Une fois la visite de Sây-fong-y terminée, je me propose de rentrer à Tchong-Tsoùy pour la semaine sainte. Après la fête de Pâques je visiterai l'autre partie du district qui compte quatre stations.

*
* *

Py-Chan et les districts environnants, même Ta-Tsioù, sont pour le moment assez tranquilles. U-mân-tsè, le grand chef des bandits continue à rester introuvable ; reste à savoir si on le cherche sérieusement. En attendant, un autre de ses collègues en *banditisme* a payé de sa vie ses tristes exploits. Celui-là avait nom Ly-Chan-Yoù. Il y a trois ans, à Ta-Tsioù, il fut un des principaux fauteurs des désordres; dans la suite, voyant que les affaires tournaient mal, il s'était mis du côté du mandarin et l'avait accompagné dans sa campagne contre U-man-tsè. Cette campagne finie, il était rentré dans ses foyers. A la fin de l'année dernière, il s'é-

tait pris de querelle avec d'autres vauriens de Long-Choùy-Tchen qui, pour lui faire payer sa prétendue conversion et satisfaire leurs rancunes personnelles, le lardèrent de coups de couteaux et lui brisèrent bras et jambes ; quelques instants après, il expirait. Ce qui prouve, quoi qu'en dise le proverbe, que parfois les loups se mangent entre eux. La justice du bon Dieu a mille manières de s'exercer.

Et maintenant, cher et vénéré Père, j'espère que vous êtes content de moi. Je vous ai accusé de mon mieux réception de votre bonne lettre, à vos huit pages j'ai répondu par un nombre égal de pages. Je vous quitte pour préparer mon catéchisme de demain. Adieu, au revoir après Pâques. Mille choses à ma mère et à tous mes parents et amis.

Votre fils en N.-S.

22 mars, 1893.

LETTRE XX

Ubi Crux ! ibi patria!

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Retour à Cha-pin-pa. — Le collège. — Aspirations à reprendre la vraie vie du missionnaire.

Bien cher et vénéré Père,

En me voyant prendre le chemin du collège vous comptiez probablement sur une promple missive et voilà que je vous l'ai fait attendre un grand mois. Cela vous prouve mieux que toutes les affirmations qu'ici aussi bien qu'en district on trouve l'emploi de chacun des instants de ses journées ; vous pouvez en conclure également que l'ennui n'a pas droit de cité en ce séjour et que les heures y passent bien vite.

Autrefois, il y a de cela deux ans, je vous ai présenté Cha-pin-pa. Depuis cette éqoque, il n'a guère changé : c'est toujours la vieille et vaste maison chinoise qui, il y a six ans, s'est trouvée là fort à-propos pour suppléer aux deux collèges de Pèe-ko-choù et de Chèn-kèn-tsè, détruits par les persécuteurs. A l'heure actuelle, soixante et quelques élèves s'y trouvent réunis; et pour diriger et enseigner tout ce *petit* et *grand* monde, nous sommes quatre confrères européens. Au grand collège, le Père Gourdon, supérieur, qui dirige en outre l'imprimerie, le Père Lacaze professeur de seconde, et enfin votre serviteur qui enseigne par intérim la théo-

logie et la rhétorique, en attendant le rétablissement du Père Rogie, professeur titulaire, qui en ce moment se repose dans mon agréable résidence de Tchong-Tsoùy. Au petit collège, le Père Zeller, mon prédécesseur à Py-Chan, apprend le B A Ba de la latinité à une trentaine d'enfants ; il est secondé dans sa tâche par trois élèves qui ont fini leur cours et se préparent aux ordinations. Il en est de même au grand collège où les classes inférieures sont professées par des théologiens dont les études sont terminées.

*
* *

Voilà en résumé l'état actuel du collège ; en somme la vie qu'on y mène est moins agitée que celle du missionnaire en district, mais tout aussi remplie. Pour ma part, matin et soir, lorsque j'en ai fini avec les théologiens, il faut recommencer avec les rhétoriciens et ainsi tous les jours que le bon Dieu a faits. Je ne parle pas de la philosophie ; comme cette année il n'y a pas d'élèves pour ce cours, j'en suis dispensé et me contente de la philosophie pratique en acceptant une situation que je n'avais ni rêvée ni désirée. Car enfin, il faut bien vous le dire, c'est sans enthousiasme que je suis venu ici ; le collège n'est pas précisément le lieu où un jeune missionnaire peut se perfectionner dans l'étude de la langue et des mœurs chinoises. Aussi Monseigneur a-t-il refusé jusqu'au dernier moment de se rendre au désir de ces Messieurs qui me demandaient comme aide ; ce n'est que lorsqu'il a vu le Père Rogie absolument incapa-

ble de continuer son cours qu'il m'a demandé enfin d'aller le remplacer. Mon intérim se prolongera probablement jusque vers le mois de septembre.

J'ai reçu la lettre de ma mère datée du 28 février, ainsi que le petit mot ajouté pour vous.

Mille choses à tous mes parents et amis. Agréez, cher et vénéré père l'assurance de mon profond respect.

Votre tout dévoué fils en N.-S.

Juin, 1893.

LETTRE XXI

Ubi Crux ! ibi Patria.

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Les vacances du collège. — Occupations variées. Encore le désir de l'apostolat. — Vie intérieure. — Aperçu sur les missions de Chine. Tempérament chinois. — Labeur des missionnaires. — Les brigands. — Aux amis du pays.

Bien cher et vénéré Père,

Après un jeûne forcé de deux mois environ, j'ai reçu enfin, le 16 courant, votre bonne lettre du 6 mai et celles de maman, grand'maman, Noémi (1). Elles sont venues en chœur me faire oublier les longues heures d'attente et me causer une joie d'autant plus profonde que je la goûte moins souvent.

Depuis mon entrée au collège, plus ou moins occupé et préoccupé par les soucis de l'enseignement, je n'ai pu écrire qu'une ou deux fois et encore d'une manière assez brève ; aujourd'hui me voilà plus libre ; nos vacances ont commencé le 13 courant et je compte bien en profiter pour satisfaire tout le monde, vous en premier lieu, cher et vénéré père, et puis mes parents.

Mais je dois vous dire tout d'abord que les vacances de Châ-pin-pa ne ressemblent pas précisément à celles de France ; nos élèves, sauf

---

(1) Sa sœur.

des cas exceptionnels, ne retournent point dans leurs familles et, à l'enseignement près, il faut leur continuer les mêmes soins que pendant le reste de l'année. C'est vous dire que les professeurs ne peuvent guère déserter leur poste ; tout au plus leur est-il possible d'aller à tour de rôle respirer pendant quelques jours l'air des champs. N'allez pas croire d'après ces derniers mots que le collège se trouve en ville ; non, Châ-pin-pa est en pleine campagne, mais, vu la position peu agréable et peu saine de la maison, on n'y trouve guère les agréments de la vie champêtre ; ce qui manque surtout ce sont les lieux favorables aux longues promenades ; aussi saisit-on avec plaisir l'occasion d'en sortir ; mais je vous l'ai dit, cette faveur n'est guère que de quelques jours pour chacun des professeurs.

Comme je ne suis ici que par intérim et que dans peu de temps j'irai reprendre ma vie d'autrefois, j'aurais mauvaise grâce à exiger ma part des vacances ; je la cède donc bien volontiers à mes chers collègues depuis plus longtemps enfermés entre quatre murs ; ils sont au nombre de trois, vous le savez : le P. Gourdon, supérieur du grand collège, le P. Lacaze, professeur de seconde, le P. Zeller, supérieur du petit collège. Ce dernier n'est autre que mon prédécesseur à Py-Chan, ou pour mieux dire *ma bonne et chère nourrice*, comme je l'appelle à juste titre, car il m'a traité en enfant bien-aimé durant les quelques mois que j'ai eu le bonheur de passer auprès de lui à mon arrivée en Chine. Depuis un an environ, il dirige le petit collège

et je n'ai pas besoin de vous dire combien il m'a été agréable de le retrouver ici. Plus que tout autre, ce bon Père dont la santé est faible avait besoin de vacances ; je lui ai donc offert de tenir sa place pendant qu'il irait revoir son ancien troupeau de Py-Chan qui est aujourd'hui le mien. Il a accepté, vous n'en doutez pas, avec plaisir et, en attendant son retour qui aura lieu vers l'Assomption, je suis passé du grand au petit collège et ai changé mes galons de professeur de théologie et rhétorique *par intérim* contre ceux de supérieur, toujours *par intérim*. Mes nouvelles fonctions ne m'imposent pas une charge très lourde ; les *moutards*, comme dirait le bon M. Delmont (1), bien qu'un peu tapageurs sont assez raisonables : il suffit d'être là pour les surveiller.

A cette surveillance j'ajoute quelques autres occupations telle que l'étude de la langue et de l'histoire chinoises. Entre temps je corrige des épreuves d'imprimerie et enseigne les rubriques de la messe et celles du bréviaire à quatre jeunes gens dont deux seront ordonnés prêtres et deux diacre et sous-diacre au mois de septembre.

Voilà mes petites occupations ; elles ne sont pas écrasantes, mais suffisent pour remplir à peu près mes journées et bannir l'ennui.

Vous dirai-je maintenant que je brûle d'être rendu à la vie active et de me retrouver au milieu du troupeau confié à mes soins ? Eh

(1) Aujourd'hui à l'Institut catholique de Lyon.

bien ! sans employer des expressions si fortes, je vous assure que mon désir intime est d'être remis au plus tôt en district. Et ce n'est pas là, croyez-moi, un désir d'impression, de sentiment ; c'est un désir raisonné. Sans doute la vie de professeur est une vie féconde et d'autant plus méritoire qu'elle est plus obscure. Mais je le vois par ma propre expérience et c'est aussi l'opinion de tous les confrères : pour être vraiment à la hauteur de sa tâche dans un collège des missions, il est absolument nécessaire d'avoir puisé dans l'exercice du ministère apostolique une expérience à laquelle la science et les meilleures qualités naturelles ne sauraient suppléer. Cela est surtout vrai en Chine où de plus, dans n'importe quelle fonction, une connaissance approfondie de la langue est absolument requise. Or, ce n'est pas au collège mais en district et en district seulement que cette connaissance peut vraiment s'acquérir. Et si on veut la posséder d'une manière aussi parfaite qu'il est possible à un étranger de l'avoir, il est bon de ne pas attendre que les années soient venues affaiblir les facultés de l'esprit.

*
* *

Voilà, cher et vénéré Père, les raisons qui me font désirer d'être rendu au plus tôt à la vie active et de reprendre le chemin soit de Py Chân, soit de tout autre district. Selon toutes probabilités, je serai exaucé vers la fin du mois d'août ; le P. Roger que je remplace se rétablit promptement, grâce au bon air et aux agréables promenades de Py Chân et Monseigneur, qui

est venu assister à nos examens, m'a assuré que son plus grand désir était de me rendre au plus tôt à la vie de district.

En attendant, je continue à jouir des avantages du séjour au collège ; je ne parle pas des avantages corporels ; ils sont peu appréciables. Ce que j'estime surtout, ce sont les avantages spirituels ; ici on a la vie de règle, le silence, la paix, la confession fréquente, toutes choses dont l'absence ne laisse pas que d'être un peu pénible en district. Ici on est moins au milieu du monde et par suite à l'abri de bien des dangers et des tentations, Vous comprenez facilement tout cela, cher et vénéré Père. Pour moi, je m'efforce de profiter de mon court passage au collège pour retremper un peu ma pauvre âme et lui donner une force nouvelle. Priez bien le bon Dieu et la bonne Mère, s'il vous plaît, de m'accorder une assistance continuelle, afin que dans l'exercice du saint ministère qui m'est confié, je conserve toujours sans tâche la blanche robe de mon sacerdoce et devienne un saint et zélé missionnaire. C'est là la seule grâce que je souhaite !

*
* *

Vous me demandez, cher et vénéré Père des détails sur l'état des diverses missions de Chine ; c'est là une question bien complexe et j'aime mieux vous avouer de suite que je ne me sens pas capable même de l'effleurer ; il me manque pour cela, en effet, les données suffisantes et tout au plus pourrais-je vous parler un peu du Su-Tchuen Oriental. Je crois l'avoir déjà fait

plus ou moins, à l'occasion, dans mes lettres précédentes ; mais *bis repetita placent*, dit-on. Au risque donc de redire les mêmes choses, je vais essayer de vous satisfaire et d'esquisser à grands traits notre situation présente.

Pour le nombre des missionnaires et des chrétiens, le Su-Tchuen Oriental est à peu près ce que vous l'avez vu dans les notices jointes aux cartes que je vous ai laissées. Les derniers et terribles orages qu'il a essuyés presque coup sur coup dans l'espace de quelques années n'ont pas sensiblement diminué le nombre de nos néophytes, mais aussi sont loin d'avoir accéléré le mouvement des conversions. Plus que jamais, il est difficile de faire des nouveaux chrétiens, surtout dans les lieux éprouvés par la persécution et les districts voisins. Avanttout les chinois sont gens pratiques et lorsqu'aux nombreux obstacles qui les éloignent de la religion chrétienne vient se joindre la perspective de perdre ce qui les fait vivre et de voir leur tranquillité sérieusement compromise, vous concevez qu'ils y regardent à deux fois avant de faire le pas décisif. Aussi quelle différence entre notre Mission et les pays d'Annam où, dit-on, les villages en entier se convertissent et les payens viennent par centaines au christianisme. Ici la terre que nous cultivons n'est sans doute pas complètement stérile, mais rares et et bien rares sont les fruits annuels qu'il nous est donné de recueillir.

Pour parler de Py Chan en particulier, durant le temps un peu court, il est vrai, de mon admi-

nistration, je n'ai eu guère à enregistrer que trois ou quatre baptêmes d'adultes et un nombre à peu près égal de nouveaux catéchumènes. Quelques jours avant mon départ pour le collège, il est vrai, on venait m'annoncer que dans une station éloignée où je ne compte que dix et quelques chrétiens, trois familles payennes songeaient sérieusement à embrasser le christianisme. Ce serait un total d'une quarantaine de personnes. Mon départ imprévu m'empêcha de m'occuper de cette affaire et l'état de santé du Père Roger ne lui aura sans doute pas permis de la mener à bonne fin. Mais si le bon Dieu permet que je retourne à Py Chan, j'espère bien la reprendre. Comme pour les œuvres de ce genre la grâce du bon Dieu est surtout nécessaire, je fais une appel tout spécial à vos bonnes prières et vous demande un souvenir particulier au Saint Sacrifice à cette intention.

L'année dernière, je vous ai raconté au fur et à mesure les faits et gestes des bandits de Tà-Tsiou. Depuis la triste fin de son digne frère, U-man-tsè, le grand chef, n'a pas jugé opportun de se produire au grand jour. Il a repris, dit-on, son ancien métier de charbonnier et se cache dans une des mines du pays. Mais deux autres principaux acteurs du drame qui avaient cru inutile de prendre cette précaution, tant ils se croyaient sûrs de l'impunité, ont été pour jamais délivrés du danger des migraines, l'un par des brigands de leur acabit, l'autre par un citoyen non moins honnête que lui, que le mandarin avait à cet effet tiré de prison ; ce qui,

nonobstant le proverbe, prouve que les loups se mangent parfois entre eux. Le district de Tà-Tsiou se trouve ainsi purgé de trois chefs de bandits et d'une quarantaine de leurs séides. C'est peut-être la première leçon sérieuse donnée aux persécuteurs en Chine. Espérons qu'elle leur sera profitable et à nous aussi !

*
* *

Je suis on ne peut plus sensible au souvenir affectueux que veulent bien me garder mes amis, et vous prie de vous faire l'interprète de mes sentiments les plus reconnaissants et les plus dévoués. A tous et à chacun dites que je leur garde une place tout spéciale dans mon cœur et que leur pensée m'accompagne chaque jour au saint sacrifice de la messe. Qu'ils veuillent bien en retour penser un peu à moi aux pieds du bon Dieu ; j'ai tant besoin de prières !

Dans quelques jours j'écrirai à Noémie et peu après à maman. Il est bon que je profite de mes vacances ; on ne sait pas ce qui peut arriver après. En attendant mille choses à tous mes bons parents.

Pour vous, cher et vénéré père, agréez une fois encore l'expression de ma profonde reconnaissance. En union de prières je suis toujours.

Votre missionnaire et fils dévoué en N.-S.

LETTRE XXII

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Travaux apostoliques, visites des chrétiens, leur importance. — Echo lointain des choses de France. — Nouveaux missionnaires. — Solide comme le Plomb du Cantal.

Bien cher et vénéré Père,

C'est à la fin du mois d'août que j'ai réintégré mon poste de Py-Chan ; depuis lors je n'ai guère quitté l'oratoire, si ce n'est dans les premiers jours de septembre, pour aller faire une visite à mon confrère et voisin de Tong-Liang, Monsieur Pierrès. Ce cher Père n'est vraiment pas favorisé sous le rapport de la santé ; chaque année des crises de plus en plus fortes le clouent sur le lit pour des mois entiers. Pour la seconde fois déjà je lui ai administré le sacrement de l'extrême-onction. Grâces à Dieu sa forte constitution a triomphé de la maladie ; une certaine amélioration s'est produite dans son état et lui a permis, à la mi-septembre, de descendre à Tchong-Kin où les médecins européens ne tarderont pas, je l'espère, à le remettre sur pied.

En attendant je reste chargé des deux districts, celui de Tong-Liang et le mien, du moins pour la visite des malades. Jusqu'ici les chré-

tiens de l'un et de l'autre ont été on ne peut plus raisonnables et je n'ai eu que quelques courses insignifiantes à faire.

En revanche les affaires d'administration intérieure ne manquent pas. Pendant les quelques mois que j'ai passés à Chà-pin-pa, tout avait plus ou moins chômé ; aussi à mon retour ç'a été un véritable assaut et pendant plusieurs jours, du matin jusqu'au soir, ma porte a été assiégée par les visiteurs : celui-ci venant demander conseil, celui-là protection contre les paysans qui l'opprimaient, un autre sollicitant un secours pécuniaire, et ainsi de suite.

Enfin je respire un peu plus librement, mais pour peu de temps ; la moisson du riz est terminée depuis longtemps déjà ; les autres travaux touchent aussi à peu près à leur fin. Encore quelques jours et je me mettrai en route pour faire une fois de plus ma tournée à travers mon district. Cette tournée ne manque pas de charmes ; sans doute elle est un peu pénible ; du matin jusqu'au soir ou à peu près il faut catéchiser, confesser, régler les affaires en litige. Mais aussi on est bien heureux de voir ces chrétiens de près, de s'occuper de leurs âmes qu'ils sont bien portés à négliger, de les élever vers les choses du Ciel auxquelles ils pensent, hélas ! trop peu souvent.

La situation générale de notre mission est toujours à peu près la même. Pour le moment, nulle part il n'y a de persécution ouverte, mais la haine du nom chrétien et français persévère avec d'autant plus de force qu'elle est compri-

mée. Par suite, les conversions sont bien faibles. N'importe, nous allons toujours glanant ça et là les quelques épis que le diable laisse échapper par inadvertance et jetant les semences de la moisson que nos frères plus jeunes recueilleront un jour, il faut l'espérer.

*
* *

Et vous, cher et vénéré père, que faites-vous? Votre dernière lettre m'est parvenue, il y a déjà trois mois ; il me tarde bien d'en recevoir une autre.

S'il faut en croire les échos lointains qui nous arrivent de France, notre pauvre pays est loin de marcher dans la voie de la régénération et du progrès. On espérait que les scandales du Panama ouvriraient enfin les yeux de tant de pauvres aveugles. A en juger par les élections législatives dont j'ai entendu dire un mot, c'est juste l'effet contraire qui a été produit. Pauvre France ! Pauvre France !

Si elle continue de marcher de ce pas, il faudra bientôt envoyer des prêtres de Chine pour l'évangéliser à neuf. Mais nous espérons que le Sacré-Cœur et la bonne Vierge de Lourdes produiront le grand miracle de sa conversion.

*
* *

Cette année nous arrive un renfort de trois nouveaux confrères. J'espérais que le Père Pouget (1) serait du nombre, le bon Dieu en

(1) Du diocèse de Saint-Flour.

dispose autrement et envoie ce cher ami au Japon où certes il trouvera un vaste champ pour déployer son zèle.

A ces trois missionnaires se joignent deux prêtres chinois qui viennent d'être ordonnés. Cela permettra à Monseigneur de faire face aux besoins les plus urgents et de soulager plusieurs confrères dont la santé est bien délabrée.

Pour moi, je suis toujours solide comme le *Plomb du Cantal*. Le régime chinois m'est devenu aussi familier que le régime Européen et bien qu'il me soit facile de me procurer du pain, je le laisse volontiers pour le bon riz du Su-Tchuen. Quant aux vins chinois, ce sont tous des poisons à dose plus ou moins forte, mieux vaut une bonne tasse de thé.

Un bonjour aux prêtres de ma connaissance.

Agréez, cher et vénéré Père, l'assurance de mon entier dévouement.

Votre fils en N. S.

LETTRE XXIII

Ubi Crux! Ibi Patria!

Les âmes! le Ciel!

A. M. D. G.

Sommaire

Spirituelle dissertation sur la vie de professeur. — Les âmes! Les âmes! — Littérature chinoise; grande tournée.

Tchong-Tsouy, 5 novembrs 1893.

Cher et vénéré Père.

Je n'étais à Châ pin pà, que par *intérim*. Quoi que vous disiez, j'ai beau me *tâter*, je ne me trouve pas l'étoffe d'un professeur; depuis longtemps Virgile et Horace m'ont cessé d'être familiers et d'ailleurs ils me serviraient peu, vu qu'ils sont impitoyablement exclus du collège de Châ pìn pà où l'on n'admet pas les profanes: les Pères de l'Eglise seuls y ont droit de cité et, malheureusement pour moi, je n'ai pas été dès l'enfance nourri de leur moelle. A vous la première faute, cher et vénéré père. Pourquoi ne pas me mener à ces sources au lieu de me conduire par le *Tityre tu patulæ* au *sub tegmine fagi* et au *sylvestrem tenui musam meditaris avena?* Sans doute on n'est pas mal à l'ombre des grands hêtres et au milieu de la *fine avoine*, comme traduisait quelqu'un de ma connaissance; et

puis tout cela bien agencé mène à la conquête d'une splendide *peau d'âne*. Mais le malheur c'est que cette pauvre *peau d'âne* est sans valeur en Chine et que le recteur de l'Académie de Châ pîn pà refuse de faire honneur à la signature de Son Excellence M. René Goblet, jadis ministre de l'Instruction publique (1). Et voilà pourquoi, après quatre mois d'intérim, j'ai rendu au Père Rogie, professeur agrégé, lui, ses chers théologiens et ses non moins chers rhétoriciens et suis revenu à *mes moutons*. C'était entendu ainsi d'ailleurs et Monseigneur ne m'avait demandé que de tenir un instant la place du Père Rogie malade d'*une exubérance de santé* et d'un *excès d'embonpoint*. Le temps fixé résolu, voyant que la santé se maintenait et que l'embonpoint ne diminuait point, chacun de nous a repris sa vraie place et les choses n'en vont pas plus mal pour cela.

Vous semblez, cher et vénéré Père, désirer pour moi un poste de professeur et croyez que ce serait plus en rapport avec mes aptitudes. Vous pouvez avoir raison et personnellement j'avoue que cette fonction, en Chine, comme ailleurs, a du bon, de l'excellent, de l'attrayant même, à bien des points de vue. Pour moi je ne désire rien et suis prêt à tout accepter : mais, soyez-en bien persuadé, ce n'est pas encore de sitôt que vous me verrez installé définitivement au collège. Grâces à Dieu, je jouis d'une forte santé et n'ai pas trop de difficultés

(1) Au moment où notre missionnaire subissait ses examens.

pour la langue chinoise, deux choses qui. à moins de circonstances imprévues, me retiendront longtemps encore dans la vie de district, dans le *métier de cantonnier*, comme on dit vulgairement au Su-Tchuen oriental. Donc en attendant mieux, pire ou tout aussi bien, je continue à administrer mon district de Py-Chân. Les chrétiens qui le composent ne sont certes pas tous des saints, sans quoi ils ne seraient ni chinois, ni hommes. Leur curé lui aussi est loin d'être parfait et consommé. Enfin s'il y a par-ci par-là quelques misères, quelques ennuis, tout s'arrange le mieux possible et les choses vont leur petit train à la grâce de Dieu.

*
* *

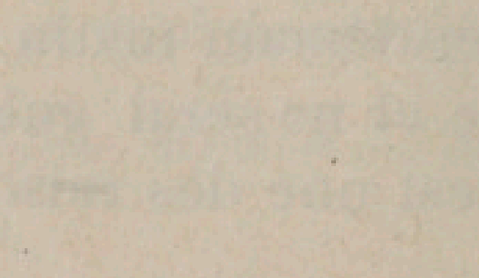
Depuis mon retour, je n'ai guère quitté l'oratoire et ai profité d'une inaction forcée pour continuer l'étude des caractères chinois. A présent je puis lire à peu près couramment nos principaux livres de doctrine. Comme distraction je parcours des romans historiques chinois qui ressemblent passablement aux épopées, chansons de gestes et le reste. Cela ne manque pas d'intérêt et si le fond est peu sérieux, du moins, c'est un moyen facile et agréable d'apprendre quelques caractères de plus et de se former aux locutions un peu plus soignées.

Ces jours derniers j'ai fait la visite de la station de l'Oratoire; demain matin, je pars pour la grande tournée et ne serai guère de retour avant la Noël. C'est une des raisons pour les-

quelles j'ai tenu à répondre immédiatement à votre bonne lettre: en visite des chrétiens, le catéchisme, les confessions et les affaires à régler prennent à peu près tout le temps et on a généralement peu de loisir pour écrire.

Agréez, cher et vénéré Père, l'assurance de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Votre fils en N. S.



LETTRE XXIV

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Vœux de bonne année. — Dans un nouveau district, Hô paô Tchang, description. — La retraite annuelle. — Voisinage des brigands. — Prions !

Hô paô Tchang, 1er janvier 1894.

Bien cher et vénéré Père,

C'est de mon nouveau poste et au premier jour d'une année nouvelle que je vous écris ces lignes ; quand elles vous parviendront, l'époque consacrée aux souhaits de bonheur sera passée depuis bien longtemps ; mais, vous le savez, cher et vénéré Père, les vœux de celui qui vous doit d'être prêtre et missionnaire du bon Dieu ont devancé cette lettre ; déposés au pied de la crèche, ils sont et seront renouvelés devant Jésus-Hostie qui seul peut les exaucer pleinement. Ici donc, je ne veux que vous dire une fois de plus *Merci* et dans ce *Merci* je veux faire passer tous les sentiments d'une âme éternellement reconnaissante.

*
* *

Puisque me voilà dans un un nouveau poste, il est tout naturel que je vous en dise un mot,

en attendant des renseignements plus complets. Je suppose que vous avez déjà trouvé la ville de Yûn-Tchang sur la carte du Su Tchuen Oriental. Pour être à sa vraie place, elle a besoin d'être rapprochée sensiblement de la grand' route qui mène à Tcheû toù, puisque cette route la traverse. Le district de Yûn-Tchang compte, dit-on, cinq à six cents chrétiens. La station principale et de beaucoup la plus ancienne est Hô paô tchang. Ce nom est sur la carte, mais encore ici une erreur géographique à relever, Hô paô Tchang, je puis vous le dire en toute certitude, puisque je m'y trouve actuellement, est situé non pas à gauche de la grand'route, mais bien à droite, à 30 kilomètres environ de la ville de Yûn-Tchang. Cette station renferme à elle seule plus de trois cents chrétiens assez groupés; vous voyez que cela vaut déjà une petite paroisse de France; le reste de mes néophytes est dispersé un peu partout dans la sous-préfecture. Comme je n'ai pas encore eu le loisir d'entreprendre une visite générale, je ne puis vous donner aujourd'hui de plus amples détails.

Malgré son ancienneté, le district de Yûn-Tchang, inférieur en cela à celui de Py-Chàn, ne possède pas encore d'oratoire. En ville, il y a une pharmacie, mais elle est malsaine et éloignée du centre des chrétiens ; aussi, jusqu'à ce jour, elle n'a guère servi de résidence ; mes prédécesseurs habitaient, la majeure partie du temps, à Hô-paô-Tchang et, comme eux, j'ai élu domicile chez les chrétiens de cette station qui d'ail-

leurs sont aux petits soins pour le missionnaire. Je passe donc quelques jours chez celui-ci pour aller m'établir ensuite chez celui-là, car chacun tient à honneur de recevoir le Père à tour de rôle.

*
* *

Arrivé ici depuis un mois à peine, je me dispose à descendre à Tchong-Kin pour la retraite annuelle qui doit commencer le 13 janvier. C'est un petit voyage de trois ou quatre jours pour aller et autant pour revenir, sans compter que Py-Chàn est sur le passage et qu'il faudra bien au moins dire un petit bonjour à mes premiers chrétiens, sous peine de passer pour un *sans cœur*. Ce soir même m'est arrivée de là-bas une lettre de quatre pages et trois solides porteurs de chaise qui ont ordre de m'emmener, sans accepter aucune excuse. Impossible de faire le récalcitrant. Je laisse donc mon district sous la garde d'un jeune confrère qui apprend la langue ici et vais passer à Py-Chàn la fête de l'Epiphanie. Aussitôt après, je me dirigerai sur Tchong-Kin et la retraite finie, reviendrai au plus tôt pour commencer la visite annuelle de mon district.

*
* *

La sous-préfecture de Yùn-Tchàng est limitrophe de celle de Tà-Tsiou à tel point que plusieurs familles chrétiennes de Hô-paô-Tchàng relèvent pour le civil de la seconde de ces sous-préfectures. C'est vous dire que durant ces années de troubles, Hô-paô-Tchàng a eu ses heures d'an-

xiétés, bien plus encore que Py-Chàn. La place forte où tenaient les bandits est à quarante kilomètres à peine d'ici. A deux ou trois reprises, ils se sont mis en route pour venir tout mettre à feu et à sang ; le bon Dieu n'a pas permis qu'ils missent leurs projets à exécution et à l'heure présente la tranquillité semble à peu près revenue. Espérons que la bonne Providence nous préservera à l'avenir de tout malheur.

Seul dans un district nouveau, assez étendu, et qui compte un grand nombre de néophytes, peu instruits, j'ai bien besoin, cher et vénéré Père, de vos pieuses intercessions pour faire quelque bien. Priez donc pour moi et faites prier ceux qui ne m'ont pas encore oublié.

Agréez l'expression de ma profonde reconnaissance et inaltérable affection.

Votre fils dévoué en N.-S.

LETTRE XXV

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Préambule. — *Les divers avantages de la retraite annuelle.* — *Le chemin des écoliers :* dix mille ans de vie. — *Retour ; travaux apostoliques ; détails de grand intérêt.* — *Remerciements.*

Bien cher et vénéré Père,

C'est de ma *bonne ville de Yùn-Achàng*, où je me trouve depuis une vingtaine de jours déjà, que je vous écris ces lignes, vous me direz peut-être qu'elles se sont fait attendre bien longtemps ; mais ne m'en veuillez pas trop ; écoutez plutôt le récit de mes pérégrinations et soucis divers depuis le commencement de cette année, et vous concevrez facilement, je pense, que j'ai, sans presque m'en douter, attendu si longtemps à vous écrire :

*
* *

Si mes souvenirs sont fidèles, c'est bien de la fin de décembre qu'est datée ma dernière lettre ; elle vous annonçait mon prochain départ pour la retraite. Quelques jours après, en effet, je prenais le chemin de Tchong-Kin, où j'arrivais le 10 janvier, après une courte station à Py-Chan,

mon ancien district. A Tchong-Kin, je retrouvais dix et quelques confrères, mes condisciples du Séminaire, pour la plupart. Quant aux anciens, beaucoup avaient reculé devant la longueur du chemin et les intempéries de la saison. Vous dire qu'une retraite en mission est seulement faite pour procurer aux missionnoires la grâce de se recueillir dans le silence et la prière, ne serait pas tout à fait juste. Quand on se trouve dispersés comme nous le sommes sur un espace si vaste et qu'on est parfois obligé de passer de longs jours sans voir aucun de nos confrères, on éprouve un grand besoin de se réunir pour se réconforter mutuellement, délibérer sur les points douteux et prendre une décision uniforme. Cela posé, vous comprendrez facilement que, bien que j'aie passé à Tchong-Kin une dizaine de jours, j'ai eu peu de moments libres et n'ai pu vous adresser les quelques lignes annoncées.

*
* *

La retraite une fois terminée, j'ai fait comme les écoliers en vacances et pris, pour regagner mon poste, le chemin le plus long. Ceci n'est pas précisément à mon honneur, mais il faut bien l'avouer puisque c'est vrai. Ma conscience d'ailleurs était assez en paix, vu que j'avais laissé mon district sous la garde d'un de nos nouveaux confrères, le Père François. Après cela, comment résister aux invitations réitérées de mes ex-collègues de Chàpin-Pà et en particulier du Père Zeller, *ma bonne nourrice!* J'ai donc passé

quelques jours au Collège, puis le Père Pierrès m'a entraîné jusqu'à Tong-Liang. De là, nous sommes allés prendre à Py-Chàn le Père Leroy et tous ensemble nous avons poussé jusqu'à Uin-Achouà où les PP. Ménier et Marrot nous attendaient pour célébrer ensemble la *solennité* du nouvel an chinois. C'est là certainement la fête civile du Céleste Empire pour laquelle on déploie le plus de pompe; agriculture, commerce, métiers, tout reste interrompu; les maisons sont fraîchement décorées de papier rouge et d'images superstitieuses nouvelles; partout ce n'est que bruit de pétards et de canons, et va et vient continuel de visiteurs qui vont offrir à leurs parents et amis les vœux on ne peut plus sincères de *dix mille* années de vie et de bonheur! et cela pendant quinze jours au moins. Inutile de vous dire que je n'ai pas attendu ce terme pour regagner mon district: *tempus ludendi, tempus laborandi*, dit le proverbe; j'avais consciencieusement dépensé le premier; il n'était que juste de rentrer au plus tôt pour employer non moins consciencieusement le second.

*
* *

Le 14 février j'étais donc de nouveau à mon poste : les anges gardiens de Yûn-Achàng avaient fidèlement veillé sur le troupeau que je leur avais confié pendant mon absence il n'y avait guère eu d'indisposition sérieuse ; mais par contre, à peine rentré, ce n'a été pendant quelques jours qu'un feu roulant d'appels aux mala-

des. Après quelques courses successives, jugeant que mes braves Chinois avaient suffisamment fêté leur cher nouvel an, j'ai entrepris la visite de mon nouveau district et, comme de juste, commencé par ma bonne ville de Yùn-Achàng.

Elle est située, je vous l'ai dit, sur la grand' route de la capitale et par là même ne manque pas de vie et d'animation. Au point de vue industriel et commercial, sa spécialité est l'éventail et la toile de chanvre. C'est vous dire que si j'ai trop chaud en été, ce ne sera pas faute de pouvoir me procurer ces deux articles.

Mais laissons le commerce et l'industrie et parlons plutôt de l'état du christianisme à Yùn-Achàng. A proprement parler, il n'y a en ville qu'une centaine de chrétiens ; mais actuellement ce nombre est triplé par la présence des persécutés de Lang-Choûy-Achén dont une bonne partie habite ici depuis trois ans déjà. Cela fait pour le missionnaire du travail de surérogation ; mais ce travail on l'accepte toujours avec plaisir, puisqu'il est pour la gloire de Dieu et le bien des âmes.

Arrivé ici le 27 février, je me suis, dès le lendemain, mis à l'œuvre. Plusieurs fois peut-être déjà je vous ai fait connaître la manière dont on procède dans ces visite. Mais *si bis repetita placent*, que doit-ce être quand c'est *ter quater* et plus ? Bref, voici la chose en deux mots : le matin les chrétiens viennent entendre la messe et l'instruction, puis une dizaine d'entre eux donnent leurs noms ; ce sont ceux qui doivent se confesser ce jour-là. Entendre une di-

zaine de confessions par jour, me direz-vous peut-être, c'est peu de chose.

Je l'avoue, seulement ce n'est pas tout : une fois leurs noms donnés ces braves gens rentrent, promptement chez eux, avalent un bol de riz et reviennent non moins promptement retrouver le curé qui pendant l'espace de deux heures fait subir à chacun un examen en règle et leur inculque ainsi peu à peu les notions qui pourraient leur manquer. Telle a été mon occupation pendant ces vingt jours où j'ai entendu plus de deux cents confessions. La besogne ne s'est pas faite toute seule, mais il faut dire qu'elle a été facilitée par la bonne volonté de mes chrétiens ; ce ne sont pas des docteurs en théologie, loin de là, mais ils ont, ce qui manque parfois à certains, la *science* de leur peu de *science* et ne rougissent pas de venir s'instruire comme les petits enfants. Chaque jour, en dehors de ceux qui avaient donné leur nom pour la confession, j'ai eu quelques dizaines d'auditeurs ; cela est d'autant plus notable et plus consolant que depuis vingt et quelques années, il n'y avait pas eu à Yûn-Tchàng de missionnaire européen et que pour des raisons que je n'examine pas, l'interrogation de la doctrine avait été sensiblement négligée. Puisse le bon Dieu bénir et faire fructifier au centuple les semences qu'il a bien voulu jeter sur ce coin de terre par la main de son indigne serviteur !

Yûn tchang est avec Hô paô tchang le centre le plus considérable de chrétiens. Demain je vais à 7 ou 8 kilomètres d'ici visiter une famil-

le chrétienne de dix et quelques personnes. De là je rentrerai à Hò paò tchang et, une fois la fête de Pâques passée, viendra le tour des autres stations moins considérables sans doute, mais par contre assez éloignées et disséminées.

*
* *

A Tchong-Kin, j'ai reçu votre bonne lettre du 23 octobre et celle du 31 décembre m'est arrivée aujourd'hui même. J'ai parcouru l'une et l'autre avec le plus vif intérêt. Merci des vœux si saints et si complets que vous voulez bien former pour moi; ils correspondent parfaitement à ceux de mon cœur; ce que je désire par dessus tout c'est d'être un missionnaire vraiment digne de ce nom. Mais hélas ! chaque jour je m'aperçois davantage qu'il ne suffit pas d'avoir quitté sa patrie et renoncé aux affections les plus chères pour être un saint. Je compte sur vos bonnes prières, cher et vénéré Père, pour devenir *l'operarium inconfusibilem*, le vrai missionnaire selon le cœur de Dieu.

Puisqu'il y a chez vous de bonnes âmes qui savent prier le bon Dieu, demandez-leur un souvenir pour mes chrétiens et moi.

Agréez, cher et vénéré père, l'assurance de ma plus sincère affection et de ma plus vive reconnaissance.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XXVI

Ubi Crux! Ibi Patria!

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Forum chinois. — Description du nouveau district. — Intéressants détails. — Vie apostolique.

Hô paô Tchang, 10 juin 1894.

Cher et vénéré Père,

Je vous ai promis de vous conduire à travers mon district; aujourd'hui je veux tenir ma parole; et pour que vous ne soyez pas complètement dépaysé, j'ai ébauché une carte que je vous envoie. Cette carte n'est pas complète, puisque le territoire de Yûn-Tchang comprend 18 grands marchés ordinairement distants l'un de l'autre d'une trentaine de *ly* (environ 15 kilomètres), mais j'ai cru, pour le moment, inutile de les marquer tous, puisque plusieurs ne renferment pas de chrétientés. Un marché ou forum en Chine, je crois vous l'avoir dit, est une vaste agglomération de plusieurs centaines et souvent d'un ou deux milliers d'habitants. C'est la commune de France ou mieux le chef-lieu de canton ; le territoire qui l'entoure, à 8 où 10 kilomètres à la ronde, relève de ce centre pour toutes les affaires qui peuvent surgir. Il y a là un ou plusieurs sortes de juges de paix, maires et conseillers municipaux, nom-

més non par le mandarin, mais par les habitants et qui tranchent les questions en litige, moyennant finances bien entendu. Cela dit pour la clarté du sujet, je reviens à la vraie question.

Hô paô tchang est à la fois un des marchés les plus importants de la sous-préfecture et la première station du district. Les chrétiens qui la composent ont pour la plupart embrassé la foi depuis plus de cent ans ; grands et petits doivent très probablement former un total de quatre cents personnes et le chiffre des confessions annuelles s'élève à trois cents environ. C'est au milieu de ces chrétiens que le missionnaire réside la majeure partie de l'année ; jusqu'ici il n'avait pas eu de domicile propre. Grâce à la libéralité de Monseigneur Chouvelon, j'ai pu enfin m'en créer une et depuis quelques jours je puis dire avec la chanson : Me v'la propriétaire ! La maison achetée est située au centre de la chrétienté, dans un vallon planté d'arbres qui la dérobent aux regards indiscrets ; telle quelle est, elle suffit largement comme habitation et avec peu de dépenses, on pourra facilement y aménager un oratoire convenable. Autour il y a quelques champs et une belle orangerie qui assurent un revenu annuel de 120 ligatures (7 à 800 francs). Le tout m'a coûté deux mille deux cents ligatures (11.000 francs). Vous voyez qu'en Chine les propriétés coûtent un peu moins cher qu'en France et surtout rapportent davantage; et encore je dois vous dire que j'ai acheté un peu plus cher parce que le

vendeur, un chrétien, s'était mis dans de mauvaises affaires dont j'ai fait mon possible pour le tirer. Lorsque vous recevrez cette lettre je serai probablement entré en possession de ma nouvelle demeure.

Cette acquisition s'imposait pour la complète indépendance du missionnaire et la bonne administration du district. Elle s'est faite plus vite que je n'aurais pu l'espérer. Que le bon Dieu en soit béni.

Continuons notre promenade : de *Hô-pao-tchang* en se dirigeant vers le sud, à 15 kilomètres se trouve *Liang-kia-tchâng* ; il n'y a là qu'une famille chrétienne d'une dizaine de personnes ; je les visite au passage et arrive en ville de *Yun-Tchang* qui compte habituellement une centaine de chrétiens ; mais la présence d'une partie des persécutés de Ta-Tsiou porte actuellement ce nombre à plus du double. En outre, deux familles isolées habitant l'une *Fong-kao-pou*, l'autre *Yun-kin-tchang*, viennent en ville remplir leurs devoirs.

A 15 kilomètres de *Yun-Tchang* dans la direction du sud-ouest se trouve *Chouang-hô-tchang*, station de près de cent chrétiens dont une soixantaine seulement peuvent se confesser. De là je continue ma route par *Chao-tsiou-fang*, *Yùn-long-tchàng*, *Tchéou-kin-tchâng*, *Pàn-long-tchàng*, *Jouàn-kiao-sé*, *Où-kià-péou* et rentre à *Hô-pào-tchàng* après avoir fait un circuit de près de deux cents kilomètres. Ces dernières stations n'ont guère chacune que 10, 20, 30 chrétiens, néophytes pour la plupart et peu ins-

truits. Durant la visite, j'ai fait de mon mieux pour leur donner les connaissances qui leur manquent. Mais ce n'est pas en quelques jours qu'on peut arriver à un résultat satisfaisant. Un moyen plus efficace c'est celui des écoles ; actuellement il y en a déjà cinq d'installées qui forment un total de près de 80 élèves. Au mois de septembre lorsque les travaux des champs seront un peu moins pressants, je pourrai en installer encore deux ou trois petites dans les endroits qui en ont le plus de besoin.

*
* *

Vous voyez, cher père, que j'ai de quoi utiliser mes loisirs ; un total de près de mille chrétiens disséminés sur un espace si vaste voilà mon partage. Pour le moment, je vise surtout à compléter l'instruction de ceux qui ont été le plus délaissés, et ce n'est pas une petite besogne. A mon avis, c'est la plus pressée, car les chrétiens ignorants ne sont guère jamais de fervents chrétiens. De plus, si on veut disperser la bonne semence parmi les payens, le moyen le plus pratique est encore de la leur faire parvenir par ceux avec qui ils sont journellement en contact.

Mais si le missionnaire sème et arrose, c'est le bon Dieu et le bon Dieu seul qui peut donner la croissance. Demandez-lui pour moi et mes œuvres une bénédiction spéciale. Je n'aspire pas à recueillir des gerbes pleines : *alius est qui seminat, alius qui metit* ; puissé-je seulement, durant mon passage, sans doute relati-

vement court, ramasser quelques épis et préparer pour l'avenir une moisson plus abondante. C'est la grâce que je demande au Sacré-Cœur de Jésus en ce mois qui lui est consacré.

Merci des nouvelles que vous voulez bien me donner, sur ma famille ; veuillez leur offrir à tous mes meilleurs sentiments.

Agréez, cher et vénéré père, l'assurance de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Votre fils reconnaissant en N.-S.

LETTRE XXVII

Ubi Crux ! Ibi Patria!

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Longue tournée. — Comment faire apprendre le catéchisme. — Joie du missionnaire. — Echo de la guerre entre le Japon et la Chine. — Vœux de nouvel an.

Hô paô Tchang. 13 décembre 1894.

Cher et vénéré père,

Je rentre de ma longue tournée à travers mon district ; elle a duré près de deux mois ; c'est raisonnable n'est-ce pas ? Une fois de plus j'ai parcouru, mais en sens inverse la route suivie déjà au commencement de l'année : environ quatre cents confessions (sans compter Hô-paotchàng), une vingtaine de premières communions, quatre ou cinq conversions de payens, quelques retours de chrétiens tièdes et négligeants, tel est le bilan de cette seconde visite. C'est peu de chose sans doute, mais outre que la Chine ne semble pas encore prête pour les conversions en masse, mieux vaut aller lentement et sûrement que trop vite. Les écoles que j'avais instituées au début de l'année ont produit quelques fruits déjà ; la prédication et l'interrogation quotidienne de la doctrine durant la visite semblent avoir secoué un peu la torpeur de mes bons Chinois qui depuis bien long-

temps, je crois, n'avaient guère feuilleté leur catéchisme. Grands et petits s'y remettent maintenant et pour cause, car ils savent que le Père, assez conciliant pour bien d'autres points, devient impitoyable quand il s'agit de la doctrine et que l'ignorance n'a d'autre excuse que la paresse. C'est ce qui fait que, dans la seule station de la ville, cinq ou six grands garçons d'une vingtaine d'années qui jusqu'ici, paraît-il, n'avaient jamais eu le loisir d'ouvrir un catéchisme, ont trouvé moyen cette fois de l'apprendre en quelques mois et cela sans interrompre nullement leurs travaux quotidiens. Comment cela s'est-il fait ? Par un procédé bien simple mais auquel ils n'avaient jamais songé, en vrais Chinois qu'ils sont : Quant on leur présentait un catéchisme, leur première parole était celle-ci : « Tant de pages que cela ! Mais c'est impossible d'en étudier si long ! » « Mes *gas*, leur-dis-je, est-ce que vous finissez en un seul jour l'ouvrage que vous fixent vos parents ? Non n'est-ce pas ?

Eh ! bien, il en est de même pour ce catéchisme que je vous donne à apprendre ; il a cent quatre pages, ni plus ni moins ; l'année compte 52 dimanches, sans parler des fêtes ; deux pages à étudier par dimanche et dans un an tout sera dit; en doublant la dose, six mois suffiront pour avaler le morceau ! A l'œuvre donc et gare aux paresseux ! » Le procédé a réussi et il faut espérer qu'il réussira encore. Pour le moment, ce qu'il nous faut ce sont des chrétiens le plus instruits possible, sans quoi

il est difficile de les maintenir dans le devoir et encore plus difficile de convertir des payens; ces derniers, en effet, recevront plus volontiers la bonne nouvelle d'un ami, d'un voisin, que de nous, étrangers, pour qui ils ont une sorte d'aversion naturelle.

De ma visite, je suis revenu légèrement fatigué, sans doute, mais le cœur content et votre bonne lettre du 20 septembre, chaud rayon du beau soleil de France, a mis le comble à ma joie.

*
* *

Les journaux doivent vous tenir au courant des incidents de la guerre sinico-japonaise (1) et très probablement vous êtes beaucoup mieux renseigné que moi, car ici il est assez difficile d'avoir des détails précis et surtout exacts. Il semble certain toutefois que les Chinois reçoivent une rossée en règle, mais plutôt que de l'avouer franchement ils cherchent des prétextes pour pallier leur défaite trop patente et disent que la Russie et l'Amérique prêtent maintenant au Japon. Cela se comprend, il en coûte de reconnaître qu'un grand royaume de 4 ou 500 millions d'habitants ne peut pas tenir tête à un pays à peine aussi grand que la province du Su-Tchuen. Pour moi, je n'aime pas plus les Japonais que les Chinois, car, au fond, ils ne sont pas plus aimables les uns que les autres (au point de vue naturel, bien entendu), mais que les *Célestes* reçoivent un bon coup *d'étrille*,

(1) Guerre qui se termina par la victoire du Japon.

ils ne l'ont pas volé et ce n'est que le juste châtiment de leur sot orgueil et de leur dédain pour tout ce qui n'est pas chinois. Dans le public on jase beaucoup, à tort et à travers, celà va sans dire; un vieux livre de prophéties, claires seulement *post eventum*, est revenu sur le tapis et chacun de le commenter à sa guise et fantaisie. L'avis général est que c'en est fait de la dynastie actuelle qui, vous le savez, n'est pas chinoise mais Tartare et a duré déjà plus de deux cents ans. Il est probable qu'avant d'arriver à un dénouement si tragique, l'Europe aura imposé sa médiation et ramené la paix, ce qui n'empêchera pas les Chinois de jeter la pierre à ces *diables d'Occident*. On parle déjà d'intervention prochaine proposée par l'Angleterre aux autres puissances. Bref, quoi qu'il en soit de la conclusion, notre situation n'en sera pas probablement beaucoup modifiée. Les Japonais ne peuvent guère songer à mettre la main sur la Chine, et le feraient-ils, gagnerions-nous beaucoup à changer de maîtres? Il est permis d'en douter. Mais n'augurons pas trop de l'avenir. Qui vivra verra.

*
* *

Quelques jours à peine nous séparent de la fête de Noël. Je déposerai aux pieds du petit Jésus mes vœux de bonne année pour vous et tous ceux qui me sont chers, et je suis persuadé qu'ils vous arriveront plus tôt que cette lettre

Peu après la Noël je descendrai probablement à Tchong-Kin pour la retraite annuelle

mais je ne suis pas encore complètement décidé. Sans doute la perspective de revoir mes confrères et de me retremper à leur contact m'attire, mais quatre jours de route en plein mois de janvier ne sont pas sans me donner quelques hésitations. Et puis maintenant que le P. Faucon m'a quitté, moi-même une fois parti, mon district est bien seul. Enfin on verra peu à peu.

Veuillez offrir mes sentiments les plus affectueux à mes parents. Je leur écrirai de la retraite si j'y vais et d'ici, si je reste, en tout cas sous peu.

Agréez, cher et vénéré Père, l'assurance de mon profond respect et de mon entière reconnaissance.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XXVIII

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Lee âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Causes de retard. — Encore la guerre : Intéressantes considérations. — Un livre de prophéties. — De nouveau les brigands. — Surcroît de travaux,

Yûn-Tchang, 9 mars 1895.

Bien cher et vénéré Père,

A cette heure, vous devez vous dire, sans doute, que les Japonais ont mis l'embargo sur ma correspondance; il n'en est rien pourtant et n'en sera rien, je l'espère, car Chang-Hay n'est pas encore bloqué, du moins que je sache; seulement, avec les années, je deviens de plus en plus *Chinois*, c'est-à-dire de moins en moins pressé. C'est ce qui vous explique pourquoi votre bonne lettre du 15 novembre est restée jusqu'à ce jour sans réponse. Elle m'est arrivée au mois de janvier à Tchong-Kin où je me trouvais pour la retraite. Rentré à Hô paô tchang le 1er février, je me proposais d'y répondre sans retard, mais en compagnie d'un jeune confrère, le P. Fleury, venu à Hô paô tchang pour apprendre la langue, j'ai vite oublié mes bonnes résolutions.

Bien que je sois un peu coutumier du fait, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas trop rigueur. Cela dit, *paulo majora canamus*, et puisque nous sommes en temps de guerre, commençons par la guerre.

* * *

Les feuilles publiques ont dû vous édifier suffisamment au sujet de la vaillance des Chinois. C'est un fait incontestable et incontesté: le Chinois est brave, très brave, toutes les fois qu'il a affaire à des gens inoffensifs et désarmés ; mettez-le en face d'un adversaire sérieux, oh ! alors, son premier mouvement est de songer à sa sûreté personnelle : si tu avances, je recule; si tu recules, j'avance, voilà une devise qu'on pourrait écrire à bon droit sur les drapeaux de l'armée chinoise. Les Japonnais ont avancé, lentement sans doute, mais comme des gens qui songent à garder le pays qu'ils conquièrent et naturellement les Chinois ont reculé, quelques fois même un peu vite toutefois pour éviter les projectiles des armes à longue portée ; ils ont reculé de Corée en Mandchourie, de Manchourie derrière la grande muraille. C'est là qu'ils se sont retranchés, dit-on, pour tenter un dernier et suprême effort. Seront-ils plus heureux cette fois ? Il est permis d'en douter. La grande muraille est bien peu de chose avec les armes modernes, et puis les Japonnais arrivent de tous les côtés à la fois. Les dernières dépêches annoncent la prise simultanée d'un port de Chan-tong et de Chén-kin ou

Moukden capitale du Liâo-tong, berceau des empereurs de la dynastie actuelle. Les Chinois ont bien envoyé des plénipotentiaires au Japon, mais les pouvoirs de ces plénipotentiaires se sont trouvés annulés par une clause réservant contrôle et ratification à la cour de Pékin. Quant aux Japonnais, ils répètent à qui veut les entendre ne vouloir faire la paix qu'après la prise de la capitale du Céleste Empire.

Comment se terminera ce conflit ? Si les puissances européennes n'interviennent pas d'une manière plus active que par le passé, les Japonnais tiendront parole et iront à Pékin ; une fois là il est difficile de dire où s'arrêteront leurs prétentions ; sans nul doute, la Corée, la Mandchourie ne leur suffiront plus ; il leur faudra peut-être quelque chose de mieux et on traitera avec eux plus difficilement qu'on n'a traité jadis avec les Français et les Anglais (1). Il pourrait bien se faire que la dynastie actuelle y perde son trône. Au fond personne n'aurait le droit de le trouver mauvais, pas plus les *Célestes* que les autres. L'empereur de Chine n'est pas plus Chinois en effet que vous et moi; le droit de conquête a placé jadis ses ancêtres sur le trône, il y a de cela un peu plus de deux cents ans ; depuis lors tous les empereurs ont été des Mandchoux *pur sang*, car l'impératrice ne peut jamais être une chinoise ; le même droit de conquête lui enlèverait sa couronne. Qu'aurait-on à dire à cela.

(1) Après l'expédition de 1860.

*
* *

Je vous ai déjà parlé sans doute d'un livre de prophéties chinoises qui semble annoncer la fin de la dynastie avec l'empereur actuel. Ce livre est fort commenté dans le public et au fond il semble que si les Japonnais songeaient à devenir les maîtres de la Chine, ils trouveraient moins de résistance et de répugnances que jadis n'en ont trouvé les Mandchoux. Pour nous il est très certain que nous ne pourrions que gagner.

Mais ne faisons pas trop de suppositions : le bon Dieu fait payer cher à la Chine son orgueil et son intolérance pour tout ce qui n'est pas Chinois. Il saura, l'heure venue, faire tourner toutes choses à sa gloire et au bien de son Eglise.

Grâce à l'éloignement, les péripéties de la guerre sinico-japonnaise n'ont amené aucune complication dans la mission du Su-Tchuen ; les choses ont marché leur train ordinaire et tout fait espérer qu'il en sera encore ainsi à l'avenir.

*
* *

Mais si nous sommes tranquilles de ce côté, les brigands de Ta-Tsiou ne sont pas encore rentrés dans l'ordre ; leur bande, à l'époque du nouvel an, s'est grossie de nouveaux adhérents ; au mois de janvier ils ont failli mettre la main sur un prêtre Chinois, qui visite le district ; peu de jours après, un chrétien tombé en leur pouvoir n'a recouvré sa liberté qu'en payant une forte rançon. Ils ont aussi poussé plusieurs visites domiciliaires à des familles

chrétiennes situées dans leurs parages. Comme les chrétiens ont presque tous émigré, c'est surtout sur les payens que s'exercent leurs exactions. Il ne se passe guère de mois sans qu'on entende parler de pillages ou concussions. Certains se laissent faire sans opposer de résistance; d'autres moins patients ont réuni des hommes et répondent à la violence par la violence. Durant ces deux ou trois mois il s'est livré maintes batailles, mais sans grand résultat. Et dire qu'il ne faudrait qu'un bon bataillon de soldats pour purger le pays de ces bandits qui le ruinent. Mais non, les mandarins chinois sont au fond trop heureux de voir les chrétiens bannis de leurs foyers, pour se hâter de mettre fin à cet état de choses. Ils temporiseront le plus possible et n'agiront que quand il n'y aura plus moyen de faire autrement.

Mon district, malgré cet incommode voisinage, a pu conserver sa tranquillité ; chrétiens et payens vivent en assez bonne harmonie et je puis vaquer sans le moindre encombre aux soins du ministère apostolique. J'ai assez à faire, car à mon troupeau proprement dit s'ajoute une partie de celui que la persécution de Ta-tsiou a dispersé ; grâces à Dieu, ma santé se maintient toujours excellente.

Priez toujours bien pour moi, cher et vénéré Père, et écrivez moi le plus souvent possible, vos lettres ne me font pas seulement plaisir, elles me font du bien.

En union de prières, je demeure toujours votre fils dévoué en N.-S.

LETTRE XXIX (1)

Ubi Crux, Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Lenteur de la poste chinoise. — Difficultés de l'apostolat. — Toujours la guerre de la Chine avec le Japon. — Craintes pour l'avenir : prévision de la révolte survenue quatre ans plus tard. — Joies et peines du missionnaire.

Yùn Tchàng Thien, 19 avril 1895.

Bien cher et vénéré Père,

Vos vœux de bonne année me sont arrivés tout juste pour Pâques et j'aurais mauvaise grâce à les trouver tardifs, car étant données la rapidité et la régularité des postes chinoises, ils auraient bien pu se faire attendre jusqu'à la Trinité. Bref, je les ai reçus et vous remercie du fond du cœur de tous les bons souhaits que vous formez pour moi. Puisse notre Seigneur les exaucer et me faire la grâce d'être toujours un missionnaire selon son cœur. C'est la seule grâce que je lui demande. Voilà quatre ans que je fais de mon mieux pour défricher les divers coins de terre successivement confiés à mes soins et si je ne regardais qu'aux fruits sensibles et apparents, il est certain que je me découragerais vite ; cette pauvre Chine, à l'heure actuelle est bien un des pays les plus rebelles à

(1) Nous n'avons que deux lettres de l'année 1895. Les autres — et nous le regrettons — n'ont pas été assez soigneusement conservées.

la voix de la grâce ; les conversions y sont certes plus rares que les épis dans un champ où les moissonneurs ont déjà passé ; nous ne sommes que de bien pauvres glaneurs ; mais à la grâce de Dieu, c'est pour faire sa sainte volonté et non la nôtre qu'il nous a appelés en Chine.

* * *

La guerre avec le Japon continue toujours et la sécurité publique est loin d'y gagner ; une foule de mauvais sujets profitent des embarras du gouvernement pour pêcher en eau trouble ; de tous côtés il n'est bruit que de pillages à main armée, accomplis par ces voleurs de grands et petits chemins. Suivant leur habitude, les mandarins locaux ne s'en préoccupent pas outre mesure, de telle sorte que tout cela pourrait bien aboutir avec le temps à une rébellion pure et simple (2). Cela s'est déjà vu et dans un temps où la Chine était moins travaillée qu'aujourd'hui par les sociétés secrètes.

Mon district, toutefois, est relativement tranquille et je prends pour lui garder cette paix, tous les moyens surnaturels et naturels. Mais pas plus que mes voisins je ne suis sûr du lendemain. A la grâce de Dieu !... Durant le carême j'ai pu faire la visite de la majeure partie des stations éloignées ; puis, après avoir passé le dimanche des Rameaux à *Hô-Pào Tchàng* et entendu la majeure partie des confessions pascales, je me suis rendu en ville pour la fête de

(2) C'est ce qui est arrivé quatre ans plus tard.

la Résurrection ; ce n'était que justice, car depuis plus de vingt ans, ma bonne cité de *Yûn Tchàng* n'avait pas eu les honneurs d'une fête solennelle. *Hô Pâo Tchàng*, d'ailleurs, n'a nullement été privé, grâce à la présence du père Fleury qui apprend la langue. Ici j'ai eu plus de cent trente confessions, bien que la visite n'eût été faite que depuis un mois à peine. La bonne volonté de mes chrétiens et leur régularité à s'approcher des sacrements me console un peu de l'indifférence de tant de païens, mais ne m'empêche pas de soupirer après une ère meilleure. Ah ! si nous avions seulement autant de liberté que nos confrères du Japon et leurs chrétiens, comme nous irions autrement vite ! J'ai parlé tout à l'heure de l'indifférence des païens ; le mot n'est pas tout à fait juste ; beaucoup ne se font pas chrétiens, uniquement parce qu'ils ont peur de perdre les biens terrestres auxquels ils tiennent presque autant qu'à leur vie. Que la Chine marche sur les traces du Japon et dans peu de temps le nombre des néophytes aura doublé. Mais verrons-nous seulement l'aurore de ce beau jour ? C'est tout au moins douteux.

Ly Hong Tchàng, l'un des hommes les plus en vue en Chine et qui, à cause de cela, compte autant d'envieux que d'admirateurs, a été d'abord privé de tous ses honneurs et fonctions ; cela se comprend : l'orgueil chinois mortifié réclamait un bouc émissaire ; puis la situation ne s'améliorant pas, on l'a de nouveau réintégré dans ces mêmes honneurs et fonctions en le

priant d'aller porter les propositions de paix. *Ly Hong Tchàng* s'est d'abord fait prier puis a accepté ; mais ses pouvoirs, dit-on, très clairs et très complets dans le texte anglais ne le sont guère dans le texte chinois ; encore une petite fourberie familière aux *Célestiaux* qui, lorsqu'ils sont forcés à s'engager dans une voie quelconque aiment toujours à garder une issue ; cette fois ils ont affaire à des orientaux qui les connaissent et les valent. Il est donc bien douteux que les Japonais se laissent prendre au panneau.

Priez le bon Dieu, cher et vénéré père, de nous ramener au plus tôt la paix sans laquelle notre œuvre est de plus en plus difficile, et croyez toujours à ma vive reconnaissance et entier dévouement.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XXX

Ubi Crux, Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

*La Procure de la mission. — Travaux divers. — Une commission d'explorateurs. — Patriotiques sentiments. — Fin de la guerre chino-japonaise, tranquillité relative. — Choses de France ; un mot sur la loi dite d'*abonnement, *au sujet des congrégations.*

Tchong-Kin, 25 janvier 1896. (1)

Bien cher et vénéré Père,

Jamais peut-être je n'avais été aussi en retard avec vous que cette fois et il faut avouer que, pour un homme de bureau, je ne me pique guère d'exactitude. Mais que voulez-vous, c'est précisément dans mes nouvelles fonctions que se trouve la principale cause de ce retard. Aux occupations ordinaires sont venues s'en joindre d'autres : ça été d'abord l'arrivée des nouveaux confrères au nombre de dix ; il a fallu s'occuper de tout ce monde, fournir à chacun des objets nécessaires pour continuer son voyage, puis diriger ceux-ci sur le Kouy-Tchéou, ceux-là sur les Su-Tchuen Occidental et Méridional, d'autres enfin sur le Thibet. Et ce n'est pas tout, ou plutôt ce n'est là que la partie la plus facile de la

(1) Le P. Serre venait d'être chargé de la procure de la mission.

besogne, car au moins les hommes parlent et se remuent. Mais avec eux arrivent une foule de caisses aux destinations les plus diverses dont il faut contrôler avec soin les numéros, sous peine d'envoyer au fond du Yun-Nan ce qui devrait aller à Tchen-Tou. Bref, c'est là un travail fort long et des moins intéressants par lui-même ; jugez ce qu'il devient lorsqu'il incombe à un procureur novice et qui n'a personne pour l'aider.

Les nouveaux confrères partis et les caisses expédiées, j'aurais volontiers respiré un instant. La retraite annuelle fixée à l'Epiphanie ne m'en a guère laissé le loisir et m'a valu un surcroît de fatigues et d'occupations l'espace de quinze jours.

*
* *

Enfin me voilà rendu à mon train de vie ordinaire, mais pour combien de temps ? A peine pour quelques jours peut-être. Une dépêche de M. Rocher, ex-consul de France au Yun-Nan, m'annonçait, à la mi-décembre, qu'une commission lyonnaise d'exploration et de commerce, composée d'une douzaine de membres, arriverait à Tchong-Kin dans le mois de février. Il est probable que le séjour de ces Messieurs ici sera assez long, vu qu'ils ont l'intention de prendre notre ville comme le centre d'où ils rayonneront dans les pays d'alentour. Naturellement, comme Français et missionnaires, nous serons heureux de pouvoir leur rendre tous les services qui seront en notre pouvoir.

*
* *

Vous voyez par là, cher et vénéré Père, que la France se remue enfin et fait de son mieux

pour n'être pas trop novice dans les pays sur lesquels elle jetterait volontiers son dévolu, au cas où le vaste corps du Céleste-Empire serait démembré.

La venue de la mission lyonnaise est déjà une bonne chose. Ce qui est mieux encore, du moins au même point de vue, car il y a différentes manières de juger la question, c'est la fondation définitive d'un consulat français à Tchong-Kin. M. Haas, naguère consul à Han-Keou, était déjà venu ici pour étudier la question. De retour en France, il a pressé le gouvernement qui a enfin accédé à ses instances. M. Haas a donc le titre de consul et est chargé en outre de diverses missions dans l'intérieur de la province ; il aura un chancelier pour gérer les affaires durant son absence et un chirurgien de 1re classe aux appointements de 10.000 fr. par an, à condition qu'on fondera un hôpital à Tchong-Kin. La fondation de cet hôpital répond à nos secrets désirs; elle est nécessaire pour contrebalancer l'action des protestants et ne sera différée que faute d'un médecin français. La décision que vient de prendre le gouvernement nous permettra, je l'espère, de réaliser ce plan à bref délai.

*
* *

A présent, les bruits de guerre et de persécution semblent calmés et la paix est revenue. Les Japonais, vainqueurs de la Chine, se répandent dans les divers ports ouverts à leur commerce par le dernier traité. Tchong-Kin est de ce nombre et naturellement a déjà été visité. Quatre ou cinq Japonais ont parcouru toute la ville en

costume européen et les Chinois qui avaient juré de les assommer se sont tenus coi. C'est d'ailleurs ce qu'ils avaient de mieux à faire. Leur consul est déjà arrivé à Y-Tchang et sera ici dans un mois. Vous voyez une fois de plus que la France n'a pas de temps à perdre si elle tient à ne pas arriver la dernière.

Dans les Su-Tchuen occidental et méridional, grâce à l'énergie de M. Gérard, les oratoires commencent à se relever de leurs ruines. Mais les Chinois, un instant mis à la raison, ne nous aiment pas davantage pour cela. Au contraire, ils nous détestent plus *cordialement* que jamais. Toutefois, il faut le dire, nous avons fait un grand pas et la diplomatie française a repris en Chine le premier rang. Puisse le bon Dieu continuer à nous protéger et surtout déverser dans le cœur des Chinois quelques gouttes de sa sainte grâce sans laquelle les efforts des hommes les plus habiles et les mieux intentionnés demeurent stériles.

*
* *

Mais revenons un peu à la France. Dans votre dernière lettre, vous me parliez de la loi d'abonnement et des congrégations qui ont cru devoir se soumettre. Au nombre de ces congrégations est dit-on, la Société des Missions étrangères, ou, pour parler plus exactement, le Séminaire de Paris qui, aux yeux de la loi, représente la Société. J'avais d'abord l'intention de passer sous silence ce point délicat. Mais, réflexion faite, puisqu'il s'agit de confidences intimes, je crois qu'il n'y a pas grand inconvénient d'en toucher

un mot. D'ailleurs, je ne donnerai pas mon opinion que personne ne me demande, mais je me contenterai de vous résumer en quelques mots ce que j'ai entendu ou lu. Tous les confrères qui ont assisté à la retraite ont été unanimes pour traiter de *capitulards* Messieurs les Directeurs de Paris. C'est aussi le mot que j'ai trouvé dans bon nombre de lettres venues soit de notre Mission, soit des Missions voisines. C'est vous dire que le sentiment de MM. les Directeurs n'est assurément pas celui de tous les membres de la Société. Il faut avouer cependant qu'ils sont mieux à même que les missionnaires de juger ce qui est opportun : et puis, avant de prendre une décision si grave, ils ont dû réfléchir, prier, consulter. C'est ce que je me suis dit bien des fois en moi-même, et si je ne vous donne pas mon opinion, c'est que je n'en ai pas de bien arrêtée et au fond je suis heureux de n'être pas à la place de ceux qui ont été appelés à se prononcer... D'ailleurs, la chose semble faite maintenant. Pour ce qui est de l'avenir, à la grâce de Dieu.

Je clos enfin cette lettre passablement longue en vous souhaitant, un peu tard, il est vrai, la meilleure des années. Un affectueux bonjour, s. v. p., à mes parents et aux amis.

Votre fils dévoué et reconnaissant en N.-S.

LETTRE XXXI

Ubi Crux, Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Travaux divers à la Procure. — Les messieurs de la mission d'explorateurs. — Pourquoi peu de succès. — Etat des esprits ; améliorations diverses.

Tchong-Kin, 26 mai 1896.

Bien cher et vénéré Père,

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais, je crois, que j'allais prendre mes vacances de Pâques ; il va sans dire qu'elles n'ont pas duré jusqu'à ce jour et que, depuis fort longtemps, je suis rentré à mon poste. Naturellement, j'y ai trouvé un gros paquet de lettres, attendant de multiples réponses. Cette première besogne une fois expédiée, nos prêtres indigènes sont arrivés pour leur retraite qui, chaque année, commence le second dimanche après Pâques. Ces messieurs n'étaient pas encore tous repartis que déjà le mois de mai venait, me répétant la phrase traditionnelle : *Redde rationem villicationis tuæ.* Car, il faut vous dire que, chaque année, à pareille époque, le procureur doit présenter à chacun son bilan. J'ai donc dû mettre en ordre les comptes généraux de la Mission, ceux de chaque confrère et des Missions voisines. A chaque intéressé il a fallu présenter une copie de ses recettes et dépenses. J'ai donc passé une quinzaine

de jours dans les chiffres, les additions et les soustractions et, quand je suis sorti de là, j'en avais la tête tellement cassée que, volontiers, j'aurais réédité mes vacances de Pâques. Mais, il n'est pas fête tous les jours, et j'attendrai longtemps, je crois, cette seconde édition. Monseigneur vient de partir pour sa tournée pastorale qui se prolongera, sans doute, jusqu'au mois de septembre ; seul ici jusque-là avec le bon P. Blettery qui compte soixante-douze ans bien sonnés, je ne puis même pas avoir la velléité de prendre la clef des champs.

*
* *

Mais, du moins, je puis respirer plus à mon aise et prendre de nouvelles forces pour les travaux à venir ; entre temps aussi m'arrivent d'agréables distractions, par exemple la visite de ces Messieurs de la Mission lyonnaise ; ces jeunes gens ont une tenue parfaite, sont animés de très bons sentiments et le dimanche ne manquent jamais de venir assister à la messe. Leur chef seulement s'est toujours dispensé de donner ce bon exemple à nos chrétiens, et pour cause, vu qu'il est protestant et même passablement *huguenot*. C'est un homme qu'on avait choisi à cause du long séjour qu'il avait fait en Chine comme consul de France ; en un mot, il semblait avoir tout ce qu'il faut pour remplir une mission de ce genre ; mais, s'il faut en croire ses compagnons de route, et aussi ce que nous avons pu voir et entendre, il est loin d'avoir réussi. D'abord, au lieu de rehausser ces messieurs et leur donner de la considération aux

yeux des Chinois, il a fait de son mieux pour qu'on les prenne pour des gens de sa suite et de basse qualité, les faisant voyager sur de mauvais chevaux ou dans des chaises pires encore. Ensuite, après avoir parcouru à la vapeur le Yun-Nan, le Kouy-Tcheou et le haut Se-Tchuen, ils sont venus s'immobiliser à Tchong-Kin. Une fois là, défense de sortir pour étudier les productions et le commerce du pays. La raison donnée était qu'il y avait du danger à circuler dans la province. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette raison, une chose bien certaine c'est que les membres de la Mission lyonnaise, enfermés à Tchong-Kin où ils manquent même d'interprètes, ne peuvent avoir que des renseignements de seconde main fort souvent incomplets et se trouvent par là même dans l'impossibilité de remplir consciencieusement leurs instructions. Sans doute, de vive voix et par lettres ils mettent largement à contribution la bonne volonté et l'expérience des missionnaires, mais n'importe, cela ne vaut pas une étude faite sur place.

A l'heure actuelle, leur chef, fatigué du voyage, a jugé prudent de reprendre le chemin de la France et son départ n'a pas peu satisfait ses compagnons de route ; mais la défense de sortir persiste toujours et le nouveau chef n'osera certainement pas prendre sur lui de l'enfreindre, de peur d'encourir le blâme des chambres de commerce.

En somme, la Mission lyonnaise, autour de laquelle on a fait beaucoup de bruit, n'aura que

des résultats fort pauvres pour ne pas dire davantage. Une branche d'études surtout, celle des mines de fer et de charbon, avait une importance capitale et pour avoir sur ce point des renseignements sérieux, on avait adjoint à la mission un ingénieur jeune encore, mais d'une valeur et d'une capacité peu ordinaires. Or, soit dans le Yun-Nan, soit au Se-Tchouan, cet ingénieur n'a même pas pu visiter une seule mine, toujours grâce au même mauvais vouloir.

Bref, nos bons amis les Anglais, qui, tout d'abord, avaient semblé se piquer d'émulation, en voyant la France envoyer une mission si nombreuse, doivent bien rire à présent de l'inhabileté avec laquelle les choses ont été menées et, ma foi, il y a de quoi.

*
* *

Mais, trêve de médisances ; les Japonais, eux aussi, sont à Tchong-Kin et en train de s'établir solidement ; leur consul général à Chang-Kay, venu ici quelque temps avant Pâques, avait déjà obtenu une concession sur la rive opposée du grand fleuve ; maintenant, le consul titulaire de Tchong-Kin vient d'arriver et, sans doute, industriels et négociants ne se feront pas longtemps attendre.

Ce concours extraordinaire d'étrangers semble avoir amélioré l'esprit des habitants de notre bonne ville ; si, au fond du cœur, ils ne nous aiment pas plus qu'autrefois, du moins leur tenue est meilleure ; à présent nous pouvons circuler dans les rues sans qu'on nous suive comme des bêtes curieuses. Espérons enfin que

cette pauvre Chine finira par entrer dans la voie du progrès.

Le chemin de fer de Pékin à Canton est décidé et l'empereur a chargé sir Robert Hart, directeur général des Douanes, de fonder une poste internationale, sur le modèle des postes européennes. Ce sera là une heureuse innovation dont nous bénéficierons tout les premiers.

Veuillez exprimer mes meilleurs sentiments à tous les parents et amis et me croire, cher et vénéré Père,

Votre fils dévoué en N.-S.

LETTRE XXXII

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Simple billet de renseignements donnés avec humour.

Tchong-Kin, 30 juillet 1896.

Bien cher et vénéré Père,

Voilà que la poste chinoise, généralement peu accélérée, s'avise de redoubler encore de lenteur et de mettre quarante et quelques jours pour venir de Chang-Hay à Tchong-Kin. C'est ce qui fait que votre bonne lettre du 12 mai m'arrive seulement. J'y réponds de suite pour ne pas accumuler retard sur retard. Mais vous m'excuserez d'être un peu plus bref que de coutume; nous sommes en pleine canicule et bien que l'horloge marque à peine 10 heures du matin, le thermomètre de mon bureau donne 32° centigrade. Que sera-ce dans l'après-midi ! Cette température, fatigante partout, l'est spécialement à Tchong-Kin où l'on respire un air lourd et chargé de miasmes. Aussi ce qu'on en sue de chemises ! Et encore il faut dire que notre costume d'été est fort léger et ne comprend tout juste que l'essentiel. S'il fallait porter avec ça une vraie soutane, ce serait à donner sa démission.

Bon, voilà deux pages remplies par la *chaleur ;* tâchons de profiter de ce qui me reste de papier

pour vous donner quelques nouvelles. Elles sont peu nombreuses d'ailleurs.

Pour ce qui est de notre Mission, rien de bien saillant ; Monseigneur, après sa visite pastorale, est allé passer l'été dans l'un des collèges de la Mission où, paraît-il, il y fait autrement frais qu'à Tchong-Kin. J'espère bien qu'à son retour il me renverra à mes moutons et certes il aurait mauvaise grâce à ne pas le faire vu que mon année d'intérim touche à sa fin.

Au dehors, les mandarins nous laissent tranquilles, mais en revanche ils font leur possible pour mettre des bâtons dans les roues aux négociants européens qui viennent dans ces parages. Deux de nos compatriotes s'étaient associés à des Chinois pour exploiter les pétroles de la province. Les Chinois ont été mis en prison et le vice-roi voudrait bien se débarrasser de nos Français ; mais ceux-ci, pièces en main, tiennent bon et il est probable que l'affaire ira à Pékin.

Allons, cher et vénéré Père, je vous souhaite une verte vieillesse et beaucoup de consolations. Vos chers morts ont une place à côté des miens. — Affectueux bonjour à tous les parents et amis.

Votre fils en N.-S.

LETTRE XXXIII

Ubi Crux ! Ibi Patria !

Les âmes ! le Ciel !

A. M. D. G.

Sommaire

Encore en procure ; au bon plaisir de Dieu ! — Mauvais vouloir et ingratitude des Chinois ; un trait à ce sujet.

Tchong-Kin, 27 novembre 1896.

Bien cher et vénéré Père,

Je viens de respirer pendant une vingtaine de jours l'air pur de la campagne ; les chers PP. Lorain et Leroy, qui visitent l'un Yùn-Tchouàn, l'autre Py-Chàn, m'ont donné à tour de rôle une gracieuse et large hospitalité ; en leur aimable compagnie, il m'a été donné de revivre de la vie de district, mais pour un instant seulement ; ces quelques jours ont passé vite, très vite. Selon toutes probabilités, ils ne reviendront pas de sitôt, car me voilà en procure, au moins pour un an encore. C'est vous dire que mes espérances de voir finir mon intérim ne se sont pas réalisées ; mon prédécesseur en procure, le P. Lorain est trop enchanté de son district où il a retrouvé la santé, pour songer à le quitter encore. Il a obtenu de Monseigneur une prolongation de congé et par le fait même le *procureur intérimaire* conserve ses fonctions pour un an

encore. Bien des fois, je vous l'ai dit, pour une foule de motifs, je préfèrerais la vie de district, mais comme dit un chant de la rue du Bac:

Et quand sur terre
On n'a pas ce qu'on veut,
Il faut savoir se faire
Au bon plaisir de Dieu.

Donc, n'en parlons plus et vive la procure puisque j'y suis...

*
* *

A mon retour, j'ai trouvé votre bonne lettre du 8 septembre. Le tableau que vous me faites de la situation actuelle en France n'est pas des plus riants. Mais il pourrait, je crois, trouver son pendant en Chine. Un moment on avait espéré que la guerre sino-japonaise amènerait de notables et heureux changements dans le Céleste-Empire. Beaucoup surtout aimaient à croire que les Chinois sauvés d'un désastre complet par l'intervention des puissances européennes ne pourraient pas décemment ne pas leur témoigner une vive reconnaissance. Les effets de cette reconnaissance se sont, en effet, manifestés d'une manière on ne peut plus sensible et cela sans retard. Le traité avec le Japon était à peine signé grâce à l'intervention de la France, que les Chinois du Sé-Tchouan se jetaient sur les missionnaires français. Depuis lors, bien que les meneurs aient été punis, la situation ne s'est pas sensiblement améliorée. La France en rendant service à la Chine a travaillé, non pas pour le roi de Prusse, comme dit le proverbe, mais,

ce qui est à peu près la même chose, pour l'empereur de Russie. Toujours généreux et chevaleresques, nous avons négligé nos intérêts pour ne songer qu'à ceux de nos bons amis les Russes. Et à présent, ce ne sont pas seulement les missionnaires qui souffrent de ces regrettables oublis, mais encore tous les Français qui, pour raison de commerce ou autres, ont affaire aux Chinois. Ils se heurtent à un mauvais vouloir absolu de la part des autorités et à une hostilité à peine déguisée de la part du peuple. « *La Chine aux Chinois* », telle est la devise du Céleste Empire et en particulier de la province du Sé-Tchouàn à l'heure actuelle. Les Européens doivent rester chez eux et ne pas se venir mêler d'entreprendre dans l'intérieur des terres un commerce ou industrie quelconque soit seuls, soit associés avec des Chinois. Lisez plutôt le trait suivant et, je n'en doute pas, vous serez suffisamment édifié à ce sujet.

*
* *

Il y a quelque temps, deux Chinois du Sé-Tchouàn obtenaient du vice-roi la permission d'exploiter les pétroles de la province; dans les diverses pièces qui avaient précédé et préparé cette permission, on avait noté qu'ils ne se serviraient pas d'Européens; l'autorisation officielle elle-même ne faisait nulle mention de cette clause. Munis de l'autorisation, nos deux hommes se mirent en relations avec la maison Vrard, représentée à Han-Keoù par un suisse, M. Laidrick. Celui-ci répondit de s'asso-

cier avec eux et de fournir machines et capitaux, mais à une condition, c'est qu'ils s'adresseraient à Tchàng-Tche-Tong, vice-roi de Nanking et super-intendant du commerce et de l'industrie pour la vallée du Yang-Tsé. Tchàng-Tchè-Tong fut donc prévenu dans les formes; on lui fit même connaître la clause notée dans les pièces du Sé-Tchouàn et stipulant qu'on ne se servirait pas d'étrangers; bien plus, les deux intéressés lui déclarèrent qu'ils s'associaient avec M. Laidrick, de la maison Vrard. Nonobstant tout cela, Tchàng-Thè-Tong approuva l'entreprise et donna une pièce officielle. Cette pièce et les précédentes furent remises à M. Laidrik qui alors s'adressa aux raffineurs de pétrole de France, leur demandant un ingénieur pour faire les études nécessaires. L'ingénieur fut envoyé et, cette année, à la fin de mars, il arrivait à Tchong-Kin en compagnie de M. Laidrick et des deux associés chinois. Les mandarins, prévenus du but de leur voyage, ne firent aucune difficulté et leur procurèrent même tous les moyens de visiter les centres de pétrole et de les étudier. Cette étude finie, nos voyageurs se disposaient à reprendre le chemin de Chàng-Hày, lorsque les mandarins commencèrent à leur opposer des objections; leurs associés chinois, disaient-ils, étaient des gens sans valeur qu'il fallait changer à tout prix. C'était le premier acte de la comédie; pendant qu'il se jouait à Tchong-Kin, le vice-roi donnait de Tchen-Kou l'ordre de mettre la main sur les deux Chinois. Sous prétexte qu'on avait besoin de les voir à la

capitale, on les décida à entreprendre le voyage. Ils se mirent en route, malgré les conseils qu'on leur donnait, mais à peine sortis de Tchong-Kin, ils étaient enchaînés et conduits sous escorte. L'un d'eux mourut en route, l'autre, à l'heure actuelle, est encore dans les prisons de la capitale.

Pendant ce temps, les mandarins mettaient tout en œuvre pour se saisir des autorisations restées entre les mains des deux Européens; mais ceux-ci moins naïfs que les Chinois et surtout mieux conseillés avaient eu la précaution de déposer leurs papiers en lieu sûr. Après quelques pourparlers inutiles, l'ingénieur, M. Baux, et M. Laidrick se décidèrent à aller porter plainte à Pékin. Le tsong-ly-yâ-men (bureau des affaires étrangères), sur la réclamation de M. Gérard, promit de donner des ordres pour que justice soit faite. Mais les vice-roi se moquent du *tsong-ly-yâ-men* qui n'est pas un vrai ministère et aussi la plupart du temps *tsong-ly-yâ-men* et vice-roi s'entendent comme larrons en foire pour berner les Européens. Toujours est-il que, ces derniers temps, M. Haas, consul de France à Tchong-Kin, s'étant, sur l'ordre de M. Gérard, abouché avec notre *tao-tày* (inspecteur d'une partie de la province) pour traiter cette affaire, le tao-tày a prétendu avoir reçu des ordres diamétralement opposés. Il a dit que l'exploitation ne serait jamais livrée à des étrangers et que tout ce qu'on ferait pour les deux en question serait de leur donner une indemnité. Cette indemnité est en discussion à l'heure

présente; M. Haas a demandé 125.000 taëls (environ 500.000 francs), et il est bien résolu à ne pas diminuer ce chiffre. Sans doute, cette affaire coûtera cher à nos *braves* mandarins. mais ils s'en moquent, vu que c'est le peuple qui paie. Et puis, ils atteignirent leur but et exclurent les Européens.

C'est vous dire que, malgré ses missions commerciales, la France aura bien de la peine à faire des affaires d'or au Sé-Tchouàn. Seul, le port de Tchong-Kin est ouvert et tout le reste de la province demeure fermé à l'industrie et au commerce européens.

Pour nous, nous conservons nos positions; notre situation n'est certes pas meilleure qu'autrefois. Mais pour le moment, on semble nous oublier un peu pour s'occuper des négociants et autres. Espérons que le bon Dieu nous aidera à développer nos œuvres.

Excusez cette longue digression sur un sujet qui ne touche guère à la propagation de l'Evangile. Je me suis étendu là-dessus pour vous donner une idée de l'état des esprits en Chine vis à vis de l'Europe.

Veuillez me rappeler au bon souvenir de tous les parents et amis.

Votre fils en N. S.

LETTRE XXXIV

Ubi Crux, ibi Patria !

LES AMES ! LE CIEL !

SOMMAIRE

Occupations à la procure. — Progrès de l'Evangile au Su-Tchuen. — Menaces de persécutions. — Mauvaise foi chinoise. — M. Gérard, représentant de la France à Pékin. — Expression de cette avant-dernière lettre.

Tchong Kin, 4 février 1897,

Bien cher et vénéré Père,

C'est dans la procure du Su-Tchuen Oriental, au milieu des caisses et des livres de comptes, que votre bonne lettre du 11 novembre est venue me rejoindre. Mon prédécesseur, le bon P. Lorain, semble reprendre goût à la vie de district — ce qui n'est pas étonnant — et ne se presse pas du tout de revenir à son poste ; par suite, mon intérim se prolonge, non pas précisément à mon entière satisfaction, il faut bien le dire ; mais puisque le bon Dieu le veut ainsi, fiat !

Je sors à peine d'une période bien occupée ; successivement, les bagages des diverses Missions, les nouveaux confrères et enfin la retraite annuelle sont venus occuper jusqu'au moindre de mes moments ; pendant près de deux mois, je n'ai guère eu de temps libre et, natu-

rellement, ma correspondance avec la France, correspondance pourtant bien restreinte s'en est ressentie.

Enfin, je respire plus à l'aise, grâce surtout au nouvel an chinois, qui cette année tombait le deux février et dont les solennités durent quinze jours pleins ; c'est pour tout le monde une période de repos ; magasins et ateliers sont hermétiquement clos et, dans les rues, au lieu des commerçants affairés et des ouvriers allant à leur besogne, on ne rencontre plus que des flaneurs ou des gens en habit de gala se rendant chez les parents et amis pour présenter leurs vœux de bonne année.

Par dessus tout, les pétards, sans lesquels il n'y a pas de fête complète en Chine, éclatent de tous côtés sans discontinuer, depuis minuit du 1er au 2 février. Il va sans dire aussi que la musique ne reste pas en arrière, mais quelle musique grand Dieu ! On croirait entendre un de ces *charivaris* par lesquels les joyeux *gars* de nos villages d'Auvergne célèbrent les secondes noces d'une veuve ou d'un veuf. Cymbales, tambours et tambourins rivalisent de discordance, mais pour des oreilles européennes seulement, bien entendu, car les Chinois, eux, trouvent cela on ne peut plus juste et harmonieux.

*
* *

Mais, *paulo majora canamus*. Vous me demandez si l'évangélisation fait des progrès en Chine ; pour ce qui concerne notre mission, il y a eu, ces deux dernières années, un mouve-

ment sensible de conversions dans plusieurs districts ; celui que j'ai quitté pour venir en procure est du nombre et compte actuellement une centaine de néophites de plus. Mais ces élus de la grâce persévèreront-ils et deviendront-ils de parfaits chrétiens ? Voilà une question qu'il est bien difficile de résoudre, surtout à l'époque que nous traversons. Le diable n'a pas dit son dernier mot, au contraire, et jamais il ne néglige l'occasion de nous jouer un mauvais tour : persécutions générales ou locales, tracasseries de la gent mandarinale, attentats individuels, tout lui est bon.

Au Sé-Tchouàn nous avons passé et passons encore par toutes ces misères et, à ce qu'il paraît, nous ne sommes pas les seuls. Une lettre arrivée aujourd'hui même de Yûn-Nân m'apprend que le procureur de cette mission le P. de Gorostarzu a failli être victime d'un odieux et lâche attentat.

Le 12 décembre 1896, un forcené, armé d'un gros bâton ferré et d'un poignard, forçait, à 8 h. du soir, la porte de la résidence, blessait le portier et se jetait sur le procureur accouru au bruit. Terrassé par ce dernier, il parvenait néanmoins à le frapper avec son bâton et son poignard et lui faisait six blessures dont l'une au côté droit, une autre à l'épaule, les quatre autres à la tête, au front et à la tempe droite. Le cher Père a dû garder le lit pendant quinze jours : grâce aux soins dévoués d'un habile chirurgien qui se trouvait là, il est aujourd'hui hors de

danger, mais ses blessures ne sont pas encore complètement cicatrisées.

Quant au meurtrier, il a été arrêté par les satellites et jeté en prison ; mais le punira-t-on en proportion de son crime ? Il est permis d'en douter. La justice chinoise est singulièrement indulgente et portée à trouver des excuses quand il s'agit d'un attentat contre les Européens. Décidément ces braves Chinois ont encore besoin d'une leçon et d'une bonne, car, en vérité, ils se moquent de tous les étrangers, qu'ils soient missionnaires ou laïques.

*
* *

Dans ma dernière lettre, je vous parlais des déboires éprouvés par deux Français, MM. Baux et Laidrich, qui, sur la foi d'autorisations émanant de l'autorité chinoise compétente, venaient ici pour exploiter les pétroles de la province. Il avait été convenu, en dernier lieu, que l'affaire serait arrangée à l'amiable entre le consul de France et l'inspecteur général de Tchong-Kin. Mais ce dernier a montré une mauvaise volonté telle que M. Haas s'est vu obligé d'en référer de nouveau au ministre de France à Pékin. Celui-ci lui a enjoint alors de se rendre à Tchentou, pour traiter directement avec le vice-roi de la province. M. Haas est donc parti pour la capitale et de là il se rendra à Ta-Tsien-Lou, poste frontière où résident nos confrères du Thibet. M. Gérard a répondu, en effet, de faire, coûte que coûte, réintégrer ceux-ci dans leurs anciens postes de l'intérieur ; et, devant la mauvaise

volonté chinoise, il ne trouve pas de meilleur moyen que d'envoyer un représentant de la France les reconduire en personne. Il faut espérer que la fermeté de notre ministre obtiendra enfin les résultats qu'on attend depuis de longues années. M. Gérard est certainement celui qui, jusqu'ici, a le mieux représenté la France à Pékin. Puisse-t-il longtemps rester à ce poste !

Veuillez, cher et vénéré Père, exprimer à ma famille mes meilleurs sentiments et me rappeler au bon souvenir de tous les parents et amis.

Votre fils dévoué et reconnaissant en N.-S.

LETTRE XXXV

Ubi Crux, Ibi Patria !

Les âmes ! Le Ciel !

A. M. D. G.

SOMMAIRE

Affectueux début. — Le typhus et la disette. — La Mission est tranquille, mais on perçoit de mauvais signes. — Bonnes nouvelles du Thibet. — Aveux de fatigue ; malaise général.

Tchong-Kin, 25 juin 1897.

Bien cher et vénéré Père,

Un peu de négligence est excusable à votre âge ; chez moi, ce serait chose moins pardonnable et, pour n'avoir pas à faire, une fois de plus, mon *mea culpa* sur ce sujet, je me hâte de répondre à votre bonne lettre du 12 avril.

Merci pour tous les détails que vous me donnez sur la France, sur l'Auvergne et sur ma famille ; tout ce qui touche de près à cette dernière surtout est pour moi du plus vif intérêt ; le bon Dieu, je l'espère, continuera à couvrir d'une protection spéciale ceux que je lui ai confiés et lui recommande tous les jours. Soyez, je vous en prie, cher et vénéré Père, leur ange tutélaire, comme vous avez été le mien et répétez-leur bien que je ne leur demande qu'une chose, vivre toujours en bons chrétiens.

*
* *

Ces bons chrétiens, je le vois par votre lettre, deviennent de plus en plus clairsemés au beau

pays de France et, malheureusement, ne se multiplient pas en Chine au gré de nos désirs. Et pourtant, ici, peut-être plus qu'ailleurs, la main de Dieu se manifeste écrivant pour l'instruction des hommes des leçons terribles que les esprits même bornés devraient comprendre et les yeux les moins clairvoyants devraient voir. Je vous ai déjà parlé de la famine qui, depuis près d'un an, règne dans la province et va chaque jour en s'aggravant. Mais un malheur n'arrive jamais seul : à la disette est venu se joindre le typhus (1) qui a causé partout une mortalité effrayante ; dans la seule ville de Tchong-Kin, le chiffre des décès, durant ces quelques mois, a dépassé, dit-on, trente mille ; c'est certainement plus du dixième de la population fixe de notre cité ; mais, il faut dire que, parmi les victimes de l'épidémie, un grand nombre, le tiers au moins, appartient à la population flottante, c'est-à-dire à cette classe de pauvres diables qui n'ont ni feu ni lieu et cherchent à gagner leur vie comme tireurs de barques ou porteurs d'eau, de fardeaux et de palanquins. A l'heure actuelle, la maladie semble avoir ralenti son cours ; mais la disette persiste et ne cessera que si la nouvelle récolte est bonne. Cette récolte paraît encore bien chanceuse : l'an dernier, juste au moment où le riz, en pleine maturité, faisait concevoir les plus belles espérances, une pluie continuelle est venue tout détruire ; cette année, c'est aussi une pluie semblable qui arrête le développement des jeu-

(1) Et c'est ce mal qui allait, dans moins de quinze jours, l'emporter lui aussi.

nes plants. Si le soleil ne vient pas bientôt remédier à cette triste situation, ce sera encore une récolte à peu près nulle qui portera à son comble la misère déjà si grande.

Avec la misère, il faut s'attendre à tout ! les Chinois, déjà si peu respectueux de la propriété d'autrui en temps ordinaire, le sont encore bien moins lorsque leur ventre crie famine ; déjà, en ces derniers temps, on a dû étouffer par la force quelques soulèvements partiels. Que serait-ce si le riz devenait encore plus rare ?

*
* *

Si l'on excepte cette double crise de famine et d'épidémie, notre Mission ne présente rien de bien saillant. Les malheurs publics semblent avoir fait oublier les étrangers. A Tchong, en particulier et dans les environs, nous jouissons d'une tranquillité à peu près complète. Il n'en est pas de même tout à fait, paraît-il, du côté de Tchen-Ton ; bien que deux années se soient écoulées depuis la dernière persécution, les esprits sont encore loin d'être calmes. Des manifestations hostiles se produisent un peu partout, des menaces se font entendre plus terribles même, semblerait-il, que jadis ; autrefois, on disait : Pillons et brûlons. — Actuellement, on va jusqu'à proférer le cri : « Mort aux Européens, mort à ceux qui les fréquentent et les soutiennent ! » Le procureur de Tchen-Ton, en me transmettant ces détails, me dit qu'il ne serait pas étonné de voir encore un orage au moins partiel éclater dans leurs parages.

*
* *

Pendant que la capitale est en ébullition, le Thibet semble se calmer, et s'ouvre de nouveau devant nos confrères ; trois d'entre eux, précédés par un mandarin chinois, ont quitté Ta-Asien-Lon le 29 avril ; le 16 mai, ils rentraient avec une escorte d'honneur dans leur poste de Bathane d'où ils avaient été chassés, il y a une dizaine d'années. Les lamas, devant les ordres sérieux venus de Chine, ont consenti à toutes les réparations, ce qui était à prévoir. C'est une victoire diplomatique de plus à l'honneur du Ministre de France, M. Gérard et de notre consul, M. Haas. Après Dieu, c'est à ces deux hommes que nos confrères du Thibet doivent leur réinstallation.

*
* *

Voilà un aperçu général de la province et des environs ; comme vous le voyez, rien de bien saillant. Que vous dirai-je maintenant de moi-même ? Que je suis toujours fort occupé ? Ce n'est point chose nouvelle, mais chaque jour je constate encore mieux que la procure n'est pas une sinécure. L'année qui vient de s'écouler surtout a été particulièrement rude, grâce au séjour de nos compatriotes à Tchong-Kin ; s'occuper de ces Messieurs, leur rendre les petits services qu'ils attendent des missionnaires, n'est certes pas peu de chose : c'est surtout chose fort délicate. Aussi, je vous avoue que tout cela, joint aux occupations ordinaires, n'a pas laissé de me faire soupirer après mon ancienne vie bien

plus calme et plus tranquille ; de plus, quoique ma santé soit excellente, je sens que j'ai besoin d'un peu d'air et de liberté, ne serait-ce que pendant quelque temps. Monseigneur, qui le comprend fort bien, m'a à peu près promis de faire son possible pour ne pas trop prolonger mon intérim. Il suffit d'une chose pour que cet intérim prenne fin, c'est que mon prédécesseur, le P. Lorain revienne à son poste. J'espère qu'il en sera ainsi au mois de septembre.

Bien des choses à mes parents et amis.

Votre fils dévoué en N.-S.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Cette lettre est la dernière que le P. Serre a adressée à celui qu'il appelait avec raison « cher et vénéré Père en Dieu ». Et il est bien probable que c'est la dernière que le jeune missionnaire a écrite.

Il y a, dans cette lettre, un grand calme et beaucoup de sérénité. On y remarque néanmoins un ton plus affectueux, un plus complet abandon à la divine Providence. C'étaient bien les *novissima verba*. On y trouve aussi l'expression d'un vrai besoin de repos, d'un malaise de mauvais augure.

En effet, avant l'arrivée à sa destination de cette lettre, parvenait au directeur des Missions étrangères, à Paris, la nouvelle de la mort du jeune missionnaire. Communiquée à qui de droit, cette funèbre nouvelle causa la plus profonde impression, non seulement à la famille du jeune apôtre et à son dévoué bienfaiteur, mais encore à tous ceux qui l'avaient connu.

Voici en quels termes s'exprima la presse religieuse de son pays d'origine : ces extraits diront, autrement que nous ne saurions le faire, l'affection qu'on lui avait vouée, l'estime que l'on ressentait pour son caractère, son talent et ses vertus.

Le *Moniteur du Cantal*, par la plume de M.

l'abbé Delmont, d'abord professeur de philosophie au Petit-Séminaire de Pleaux, et depuis professeur aux facultés catholiques de Lyon, disait, le 19 août 1897 :

« On écrit du Séminaire des Missions étrangères, de Paris :

Nous venons de recevoir la nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue de la mort de notre cher confrère, M. Jean-Marie-Toussaint Serre, missionnaire apostolique, au Su-Tchuen Oriental (Chine), pieusement décédé dans sa mission au commencement de juillet.

La voilà donc partie pour le ciel, cette âme généreuse de jeune missionnaire.

Je le vois encore brillant élève au Petit-Séminaire de Pleaux, où son âme se trempait dans la foi, la force et l'amour de toutes les grandes choses.

Je le vois jeune clerc, au Grand-Séminaire de Saint-Flour, d'où il me contait ses ardeurs, ses désirs, ses espérances d'apostolat, avec l'élan d'un cœur dont il était bien doux de suivre les nobles et superbes envolées.

Et puis, quand la grâce victorieuse eut marqué son élu, quand le sacrifice suprême fut accompli, quand il eut dit adieu pour toujours à sa mère, à sa sœur désolées, qui ne vivaient que de lui et pour lui ; quand le Séminaire des Missions étrangères eut rempli son âme de ce dévouement calme et inaltérable qui donne au jeune apôtre le courage de mettre l'Océan entre son cœur et tout ce qu'il aime, je le vois à la gare de Lyon-Perrache, où il m'avait donné ren-

dez-vous par dépêche à 4 heures du matin.

Etait-il gai, était-il heureux, avec ses quatre ou cinq camarades, de partir pour cette Chine qui vient de nous le ravir ! Il rêvait des conquêtes d'âmes, des souffrances d'apôtre, et, si Dieu l'en jugeait digne, des palmes du martyre.

Un trépas plus vulgaire est venu le briser dans sa jeunesse et sa fleur.

Mais sa mère, sa sœur, son excellent curé de la Monselie, nous tous qui l'avons aimé, nous pouvons dire de lui, pour nous consoler dans notre deuil : « Mort au champ d'honneur ! ».

Il s'en est allé plein de mérites plus que de jours : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.*

Les anciens auraient dit :

Mourir à son aurore est un bienfait des dieux.

Nous disons, nous, avec nos immortelles espérances : « Trente ans, c'est bien tôt pour mourir, quand on porte au cœur toutes les saintes ambitions du missionnaires et de l'apôtre ».

Mais son âme avait l'âge où le ciel les rappelle ».

*
* *

Le 26 septembre 1897, M. l'abbé Courchinoux, directeur de la *Croix Cantalienne,* écrivait dans ce journal :

PAUVRE MISSIONNAIRE

LE P. SERRE

Triste nouvelle

Nous avons eu la douleur d'annoncer ici la mort d'un de nos plus intrépides compatriotes,

le P. Serre, de la Monselie, canton de Saignes, et nous avons promis de consacrer au saint défunt un article nécrologique aussitôt que le courrier d'Orient nous apporterait quelques détails sur ses derniers jours. C'est l'heure de tenir parole.

Reproduisons d'abord la lettre qu'adressait à M. le curé de Monselie, le R. P. Hinard, secrétaire des Missions étrangères, 128, rue du Bac, à Paris.

Monsieur le curé,

Nous venons de recevoir la nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue de la mort de notre cher confrère, M. Jean-Marie Serre, missionnaire apostolique du Su-Tchuen oriental (Chine), pieusement décédé dans sa mission au commencement de juillet.

Le télégramme qui a apporté la triste nouvelle à Shang-Haï est daté du 10 juillet.

En attendant les détails que nous recevrons prochainement sur la maladie et les derniers moments du défunt, nous vous prions, Monsieur le curé, de vouloir bien faire part à la famille de M. Serre du deuil qui vient de la frapper et lui offrir l'expression de notre bien vive sympathie.

Daignez agréer, Monsieur le curé, avec notre reconnaissance, l'assurance de notre fraternel et religieux attachement en Notre-Seigneur.

Pour le Conseil du Séminaire,
L. HINARD, secrétaire.

Jeunesse et vocation

Jean-Marie-Toussaint Serre était né le 1er novembre 1867, au village de Fage, près la Monselie. Il se fit remarquer de bonne heure par un

sérieux qui devançait les années. Rarement ses maîtres eurent à lui faire une observation. Ils ne trouvèrent jamais occasion de lui adresser la moindre réprimande.

Un jour, il déclara à son pasteur, le vénérable M. Dumas, que son rêve serait d'être prêtre. Le bon curé se mit à sa disposition pour lui donner les premières leçons de latin. Il écrit aujourd'hui : « Nul enfant dans la paroisse ne frappait le public, comme ce jeune adolescent. Chacun le choyait et l'aimait. Travailleur, studieux, il faisait de rapides progrès. Son talent exceptionnel lui rendait tout travail extrêmement facile. Vingt mois d'études, souvent interrompues, lui permirent de suivre le cours de troisième au petit séminaire de Pleaux. Faible d'abord, à la fin de l'année scolaire il fut l'élève le plus marquant de sa classe, il remportait sept prix. Sa seconde et sa rhéthorique ne trompèrent pas des espérances si fondées. Supérieur à tous ses condisciples, il garde toujours le premier rang. En rhétorique, sur 18 prix, il remportait 17 premiers prix et obtenait le second seulement dans une partie, où grâce à une distraction bien permise à son âge, il semblait avoir faibli contre toute attente ».

Le baccalauréat aisément conquis, en Sorbonne, Jean Serre entra au grand sémaire de Saint-Flour. De l'avis du supérieur, le regretté M. Péreymond, il y fut l' « l'élève le plus remarquable de la maison ». Mais la grâce de Dieu le travaillait activement. Après deux ans de réflexions et d'épreuves, au mois d'octobre 1888,

il entra au séminaire des Missions étrangères.

Il était ordonné prêtre, le 28 septembre 1890, venait embrasser les parents et les amis d'Auvergne, et, le 2 novembre, s'embarquait pour le Su-Tchuen oriental où il arrivait en janvier 1891.

Le missionnaire

Le jeune prêtre a raconté lui-même sa traversée dans une série de communications faites à la *Semaine catholique* et publiées plus tard en volume par M. le chanoine Lesmarie(1) sous le titre *Voyage et récits d'un missionnaire*. Cet ouvrage a obtenu un réel et légitime succès. Nous savons de bonne source qu'il sera complété par un second volume sur le point d'être livré à l'impression.

Arrivé à Tchong-Kin, il restaure le matériel de l'imprimerie de la Mission, forme des typographes indigènes et étudie le chinois avec tant d'ardeur qu'au bout de six mois, le jour de l'Assomption, il peut prêcher 20 minutes en cette langue.

Envoyé en district sous la direction du P. Zeller, puis professeur de rhétorique et de philosophie au grand séminaire de Cha-Pin-Pa, il repart bientôt seul cette fois, pour une nouvelle mission, où, durant deux années, il réalisa des prodiges.

Ses supérieurs l'envoient alors dans les montagnes, au district de Ta-Tsiou-Hien, l'opposant en quelque manière aux frères Uman-Tsé, deux affreux brigands, qui envahissaient à main armée les marchés chinois, détruisaient les établisse-

(1) D'abord professeur au petit séminaire de Pleaux, directeur de la *Semaine* au moment où paraissait le *voyage*.

ments chrétiens et menaçaient de mort les Européens. Sa tête est misc à prix. Au lieu de se cacher, il tente sur la place publique une démonstration hardie, qui lui concilie les esprits. Un des frères Uman-Tsé est décapité et les bandits regagnent leurs montagnes.

Après dix-huit mois de labeurs apostoliques, c'est sur une chrétienté ancienne du Su-Tchuen, qu'on l'achemine. Tout est à refaire. Le boudhisme a regagné le terrain perdu. Le P. Serre se multiplie et laisse à Ho-Pao-Tchang de féconds souvenirs de son passage.

Rentré à Tchong-Kin, il y remplit les fonctions de procureur de la mission. C'est dans ce poste que la mort est venu le surprendre. Nous laissons la parole à son évêque, Mgr Chouvellon, qui, dans une lettre au directeur du Séminaire des Missions étrangères, raconte les derniers moments de notre vaillant compatriote.

Les derniers moments

Tchong-Kin, 16 juillet 1897.

Bien vénéré Directeur,

Il y a huit jours, en vous annonçant la maladie de notre cher Procureur le Père Serre, j'étais loin de m'attendre à un dénouement si triste et si subit. Le médecin américain qui le soignait avec beaucoup de dévouement se félicitait de voir la dyssenterie arrêtée ; la convalescence commençait, c'était une affaire de temps et de prudence.

Mais, dans la nuit du jeudi au vendredi, la fièvre se déclare ; le vendredi matin, le docteur

ordonne de transporter notre cher malade chez lui (son habitation n'est pas éloignée de l'Evêché); lui-même s'installe au chevet de notre confrère et ne le quitte pas de toute la journée ; il y a toujours espoir d'enrayer le mal. Tous les moyens sont employés, le mal résiste. A 9 heures du soir, le docteur est inquiet ; je lui dis de m'avertir dès qu'il y aura péril pour notre cher confrère. A 11 heures, le docteur m'annonce qu'il est à bout de ressources : impossible de couper la fièvre, le malade peut y passer d'un moment à l'autre... c'est sa dernière nuit. Je me rends aussitôt auprès du Père Serre, qui était en pleine connaissance et ne paraissait pas trop souffrir. Je lui signifie l'arrêt du médecin : notre confrère n'en est nullement ému, mais il aurait encore voulu *travailler pour Dieu, pour les Missions !...*

De tout cœur il offre à Dieu le sacrifice de sa vie pour le bien de la mission. Après la confession, je lui administre le viatique et l'extrême-onction et lui donne l'indulgence apostolique : il était près de minuit. Trois confrères, MM. Giraux, Muller, Lombard, ne le quittent pas un instant. Ils viennent à tour de rôle lui suggérer de bonnes pensées et lui lire les prières des agonisants qu'il suit avec grande piété.

A deux heures du matin, je dis la sainte messe pour notre cher malade. Dieu ne m'accorde pas la guérison que je demandais, mais il m'a accordé d'avoir été grandement édifié et touché des derniers instants et de la belle mort de ce cher ami. La même parole est sortie de la bouche de tous

les confrères présents : « Puissé-je avoir une pareille mort ! »

Ma messe finie, je me rends près du malade ; il me manifeste son désir de mourir à l'évêché près du bon Dieu. Le médecin qui ne conserve plus l'espoir d'une guérison, mais qui veut au moins mettre toutes les chances de son côté, a défendu tout mouvement et toute agitation. Je demande au Père Serre d'offrir à Dieu ce dernier sacrifice, ce qu'il fait en se soumettant entièrement au bon plaisir de Dieu.

Vers l'aurore, l'agonie commence par un grand accablement ; les remèdes avaient jusqu'alors surexcité les nerfs. Notre confrère ne parle plus, mais il entend et il comprend. Je lui dis qu'il est près du bon Dieu et qu'il mourra en face de Jésus-Hostie. Il me répond par un signe de tête et ses yeux se fixent longuement dans la direction de l'autel.

Les chrétiens de la ville, que cette nouvelle a terrifiés, accourent de tous les quartiers, ils récitent en chœur les prières des agonisants, et à 8 heures du matin, 10 juillet, l'âme du très regretté Père Jean-Marie-Toussaint Serre est auprès de son Juge : *Requiem æternam dona ei Domine*. Quelle douleur pour moi, quelle perte pour la Mission !...

Il réussissait en tout, était propre à tout, en district, au collège, à la procure. C'était le modèle du missionnaire pieux, travailleur, mais toujours de bonne humeur. Il savait se faire respecter, estimer, aimer. A la messe des obsèques, que j'ai célébrée en présence des confrères

et des prêtres indigènes de la région, outre le consul de France, MM. Morisse, et Coffiney, la colonie étrangère avait délégué quatre de ses membres.

Envoyez-nous beaucoup de confrères qui aient les vertus et les qualités du Père Serre.

† Chouvellon,
Evêque de Daurare,
Vicaire apostolique.

Pauvre cher missionnaire ! A un ami, qui lui souhaitait la palme du martyre, il disait : « A côté du martyre sanglant, il en est un autre moins apparent, le martyre de chaque jour ; c'est celui-là qui me convient, et daigne le bon Dieu me le donner un peu rude. » Il a été entendu. Sa vie de mission a été terriblement pénible, ses dernières heures douloureuses. Espérons qu'il est entré dans sa récompense.

Deuil au pays

La paroisse de la Monselie a voulu honorer dignement la mémoire de son missionnaire. Jeudi 23 septembre, elle lui a consacré un magnifique service funèbre.

M. le curé Dumas avait convoqué les fidèles à venir prier pour celui qu'à tant de titres il appelait « son cher enfant. » Les fidèles ont répondu à cet appel avec un religieux empressement. Vingt-trois messes ont été dites à l'intention du bien-aimé défunt. Vingt-cinq prêtres ou séminaristes étaient là, ses anciens maîtres du petit séminaire de Pleaux, ses condisciples, ses amis, accourus de près ou de loin.

L'église était couverte de tentures, sur lesquelles se découpaient de beaux cartouches portant de pieuses inscriptions appropriées à la circonstance. De huit heures à midi, la plus grande partie de la population y a prié, à commencer par les meilleures familles de la Monselie, en tête desquelles la famille Broquin au complet. Nombre de personnes, étrangères à la paroisse, assistaient à la cérémonie. Elles étaient venues de Vebret, comme M. de Vaublanc, maire de cette commune, ou d'Antignac ou de Menet.

M. Lesmarie, chanoine honoraire, curé d'Anglards de Salers, présidait. Il a retracé avec émotion et éloquence la vie si courte et si précieuse du cher missionnaire. Son discours saisissant a fait couler bien des larmes.

Et maintenant à lui encore de nous donner l'histoire de cet apôtre mort à la tâche. Les lettres du missionnaire sont entre ses mains. Qu'il les publie au plus vite. De nombreux amis les attendent impatiemment.

*
* *

A la même date, on écrivait de la Monselie à la *Semaine* de Saint-Flour :

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro de la *Semaine Catholique* nous faisait lire une touchante lettre de Mgr Chouvellon, vicaire apostolique du Su-Tchuen Oriental (Chine), nous apportant les détails impatiemment attendus, relatifs aux derniers moments du très regretté Père Serre.

A l'instant même où la plupart de vos abonnés

recevaient des mains du facteur la *Semaine Catholique* et lisaient le récit édifiant de la mort de notre cher Missionnaire, la paroisse de la Monselie — sa paroisse natale — honorait magnifiquement la mémoire du Père Serre, et priait pieusement pour le repos de son âme.

M. le curé Dumas n'a pas oublié celui qu'il a le droit d'appeler son *cher enfant* parce qu'il l'a aimé, parce qu'il l'a élevé comme un père aime et élève son propre enfant. Il avait donc convoqué sa paroisse à venir jeudi dernier prier pour celui qui est un peu la gloire de la Monselie après en avoir été le modèle, et la paroisse a répondu avec empressement à son appel. Il avait convoqué les prêtres des environs et les prêtres sont venus nombreux, non seulement des environs, mais de bien loin. Nous étions vingt-cinq ecclésiastiques. Il y avait là tous les prêtres originaires de la Monselie, d'anciens maîtres du Père Serre au petit séminaire de Pleaux, des condisciples, des amis, venus, je le répète, quelques-uns de bien loin et malgré le temps pluvieux vraiment décourageant. Il y a des cas où rien n'arrête un cœur pris d'un généreux élan.

Et c'est bien pour satisfaire aussi les élans de son cœur que M. le Curé avait tant travaillé à décorer son église. Les grandes églises de nos villes, au jour des funérailles de leurs principaux personnages, pourraient envier les tentures mortuaires, les cartouches aux inscriptions si bien choisies, si *parlantes* de l'église de la Monselie, en ce jeudi de septembre. Une inscription, entre toutes, a fixé mon attention, m'a paru vraie, à

moi, ancien condisciple de l'abbé Serre au grand séminaire de Saint-Flour : *Dieu l'avait comblé de ses dons*. Je me suis alors rappelé le passé, j'ai remis en mémoire ce passage de la lettre du procureur du Su-Tchuen à M. le Curé de la Monselie : « Je l'avais choisi pour cette mission, espérant qu'il en serait une colonne pour longtemps et Dieu l'a retiré... »

Pour tout dire, je ne peux que répéter ici la parole de M. le Prédicateur : « Monsieur le Curé, vous avez bien fait les choses ! »

M. le Prédicateur ! direz-vous. Oui, il s'est trouvé un prêtre qui n'a pas voulu laisser l'église se vider sans dire à la nombreuse assistance ce que son cœur ressentait en présence de ce catafalque. Les vingt messes basses sont dites. M. le Curé de Menet vient de chanter solennellement la seconde grand'messe, voici M. le chanoine Lesmarie, curé d'Anglards, en chaire. Lui, à qui nous devons le livre : *Voyage et récits du Missionnaire* était autorisé à prendre la parole, n'est-ce pas ?

Comme on a admiré quand il nous a montré comment la Providence préparait un futur missionnaire, dans sa famille, à l'école, au séminaire ! — Comme on a été touché, comme on a pleuré, quand il nous a montré le Missionnaire quittant son pays, ses parents et se livrant à ses travaux apostoliques ! — Comme on a été saisi quand, à la fin de son discours, il a fait parler le Père Serre lui-même du fond de son tombeau ! « Par sa vie de missionnaire, que nous dit-il à nous, prêtres ? — que vous dit-il à vous, jeunes

gens, jeunes personnes ? que vous dit-il à vous, pères et mères de famille ? » Et, par la bouche du prédicateur, le Père Serre a parlé à tous.

Oui, l'auditoire était saisi. Dans mon émotion, j'ai voulu tourner les yeux vers la chaire, et mon regard s'est arrêté tout à coup sur un cartouche fixé à cette chaire. J'y ai lu : « Mort, il nous parle encore ».

Je n'ai pu que répéter intérieurement : « M. le Curé, vous avez bien fait les choses ! »

Je crois qu'après cette allocution, c'est le cœur surtout qui a chanté les prières de l'absoute. X.

*
* *

Enfin, la *Semaine* insérait l'article biographique qui suit et que nous reproduisons tout entier ; nul n'était plus autorisé à l'écrire que celui qui l'a signé.

LE PÈRE SERRE

Monsieur le Chanoine,

Le cœur un peu gros, l'esprit bouleversé par ce coup inattendu, vous me demandez une petite biographie de mon cher enfant. Je ne puis rien refuser à ce qui touche à ce bien aimé, que je pleurerai le reste de mes jours, ou mieux jusqu'à ce que il plaira au bon Jésus de me le faire retrouver dans un monde meilleur.

Puisque vous le voulez, malgré l'état d'esprit où ce coup m'a plongé, je vais essayer de payer une dette de reconnaissance et d'amour à ce cher défunt. Vos lecteurs voudront bien me pardonner l'incohérence de ce qui tombera de ma plume mal taillée :

Jean-Marie-Toussaint Serre naquit le 1er novembre 1867, au village de Fage, paroisse de la Monselie, canton de Saignes. De bonne heure, il se fit remarquer par la portée de ses paroles et sa tenue peu ordinaire à son âge. Chacun autour de lui était frappé d'un sérieux qui devançait les années. On pouvait lui appliquer ces paroles de Tobie : *cum esset junior nihil tamen puerile gessit ;* jeune, il ne fit rien d'enfant. Rarement ses maîtres eurent à lui soumettre une observation, je ne dirai pas une réprimande.

Arrivé à l'âge de la première communion, il s'y prépare, non pas en enfant, mais en jeune homme sérieux, réfléchi, soucieux de son avenir. Je le rencontrai en janvier 1880 sur le chemin de ma vie sacerdotale, aux leçons du catéchisme de la seconde communion. Bientôt frappé de la précision de ses réponses qui sentait le petit Théologien, Dieu m'inspira la pensée de lui donner une attention particulière et, après quelques conversations intimes, je crus comprendre qu'il y avait en lui quelque chose qui dépassait l'ordinaire. Dans une confidence, je lui demandai ce qu'il désirait faire ; il me répondit : « Je désirerais bien être un jour prêtre. » Cette réponse m'est demeurée et me demeurera. Je lui répondis : « Il faut prier, mon enfant, et communier souvent à cette intention. » Il aurait fallu le voir à l'église, dans cette attitude correcte, presque immobile, et partant si édifiante, dans un enfant à peine âgé de douze ans. Les hommes ont beau agiter mille projets humains, la grâce sait travailler à leur insu.— Quelques mois s'écoulent,

et malgré des difficultés humainement insurmontables, je me décide à lui donner quelques leçons de latin. Quelque temps après, je me trouvais en face d'un élève qui n'aurait pas grand peine à dépasser le maître. Entre temps, je voyais grandir son grand esprit religieux. Nul à l'église ne se tenait comme lui, et si les enfants de son âge s'agitaient un peu autour de lui, il n'y prenait garde. Oh ! comme je garde le souvenir de cette attitude respectueuse devant le tabernacle ! Il n'y avait en lui rien de la lègèreté du jeune âge. Nul enfant dans la paroisse ne frappait le public, comme ce jeune adolescent. Chacun le choyait et l'aimait. Travailleur, studieux, il faisait de rapides progrès. Son talent exceptionnel lui rendait tout travail extrêmement facile. Vingt mois d'études, souvent interrompues, lui permirent d'essayer de suivre le cours de troisième au petit séminaire de Pleaux. Faible d'abord ; à la fin de l'année scolaire, il fut l'élève le plus marquant de sa classe, il remportait sept prix. Sa seconde et sa rhétorique ne trompèrent pas des espérances si fondées. Supérieur à tous ses condisciples, il garde toujours le premier rang. En rhétorique, sur 18 prix, il remportait 17 premiers prix et obtenait le second seulement dans une partie où grâce à une distraction bien permise à son âge, il semblait avoir faibli contre toute attente. Une telle intelligence ne devait échouer dans aucun examen. A la fin de sa rhétorique, il subissait avec avantage l'examen de la première partie du baccalauréat. En philosophie, son éminent professeur, M. l'abbé Delmont, n'hésitait

pas à l'envoyer à la Sorbonne pour y subir les examens de la deuxième partie de bachelier ès-lettres, des établissements religieux du diocèse, le premier il eut l'honneur de se présenter à Paris. Assez et même trop sur son petit séminaire et son séjour au modeste presbytère de la Monselie.

Un enfant prévenu de tant de grâce et doué de si haute intelligence avait déjà trouvé sa voie. Le grand séminaire l'appelait, il voulait être prêtre. Après un an passé dans cette maison, je demandais au vénéré M. Péreymond (1) des nouvelles de mon séminariste, « Mon ami, quel est celui-là ? Un tel, lui répondis-je. » Avec son air glacial, cachant un grand cœur, il répartit ; *Il est ici ce qu'il était ailleurs. C'est évidemment l'élève le plus remarquable de la maison*. Deux ans s'écoulent, et le séminariste ne laisse rien à désirer. Mais la grâce travaille activement. Le zèle de la maison de Dieu et le salut des âmes le dévorent. Il n'y tient plus, il se sent appelé, il brûle d'être à la rue du Bac pour s'y faire l'esprit et le pied pour les peuplades de l'Orient et de la Chine. Un moment, de concert avec le vénéré M. Nicolaux (2) (que sa grande humilité ne s'effarouche pas de voir son nom mêlé à ce petit croquis), nous contenons cet élan un peu précipité. Au mois d'octobre 1888, il part, trop tard à son grand regret, pour le séminaire des missions étrangères. Je ne dirai rien de son sé-

(1) Prêtre lazariste, homme de grande science et de parfait discernement, longtemps supérieur.

(2) Directeur et alors professeur de morale au grand séminaire.

jour à Meudon et à la rue du Bac. Plus tard, ses lettres, comme celles de ses années d'apostolat, diront ce que fut le séminariste et le missionnaire.

*
* *

Ordonné prêtre, le 28 septembre 1890, il vient dire adieu à sa famille, à ses amis, aux Séminaires de Pleaux et de Saint-Flour, rentre à Paris le 16 octobre et s'embarque à Marseille le 2 novembre pour sa nouvelle patrie, le Su-Tchuen oriental. Je ne parlerai pas de sa traversée. Les lecteurs de la *Semaine* ont peut-être gardé quelques souvenirs du récit de son voyage. Il est nombre de jeunes gens qui, à 23 ans, ont des aperçus moins justes et la plume plus mal taillée.

Il arrive en janvier 1891 à sa destination. Ici, je ne pourrai qu'être un peu concis ; ses chères et bien-aimées lettres, confiées à une plume exercée, diront, je l'espère, mieux que je ne saurais le faire, ses sept années d'apostolat.

Arrivé à Tchong-Kin-Fou, il travaille trois mois à restaurer le matériel de l'imprimerie de la Mission. Formé à ce genre de travail avant de quitter la France, il traînait à sa suite tout l'outillage pour ce nécessaire. Il forme des imprimeurs chinois et étudie avec tant d'activité la langue chinoise, que sa première leçon, prise le 16 février, il prêche vingt minutes en chinois le jour de l'Assomption. Déjà il avait quelques mois de nourrice, c'est-à-dire qu'il avait été placé dans une famille chrétienne chinoise, pour mieux se familiariser avec l'idiome le plus difficile du monde. Depuis quelque temps déjà, il était en

district sous la direction du père Zeller, lorsqu'il se voit appelé au séminaire de Cha-Pin-Pa, pour y enseigner rhétorique et philosophie.

Bientôt il est renvoyé dans son district, mais cette fois pour naviguer tout seul. Deux années il est heureux dans cette chrétienté qui lui donne de nombreuses satisfactions. Mais l'horizon se charge, la tempête s'avance, il faut un homme de front capable d'enrayer un peu le mouvement.

Les brigands des montagnes, sous la conduite des deux frères Uman-Tsé, envahissent les marchés chinois, renversent et détruisent les établissements chrétiens et menacent de mort les Européens. L'abbé Serre est envoyé à Ta-Tsiou-Hien, district voisin de la révolte. Sa tête y est mise à prix, mais une démonstration hardie, au milieu du forum, lui concilie les esprits et les autorités locales. Bientôt un des frères Uman-Tsé est saisi et décapité sur place. Les brigands regagnent leurs montagnes.

Dix-huit mois environ, notre missionnaire travaille dans ce lieu à la gloire de Dieu, au relèvement des ruines matérielles et morales. Mais il y a une chrétienté, la plus ancienne du Su-Tchuen oriental, située à la limite occidentale, qui a perdu sa première ferveur, pour ne pas dire autre chose. Tout est à refaire ; les chrétiens sont dispersés, l'oratoire renversé, les écoles fermées ; le paganisme, ou mieux le boudhisme, a repris le dessus. Sans se décourager jamais, le cher Père Serre se rend à Ho-Pao-Tchang : c'est le nom de la chrétienté.

Il se met à l'œuvre, rassemble les chrétiens,

les exhorte, les catéchise ; il est tout entier à son difficile apostolat, lorsqu'il y a environ deux ans, Mgr Chauvellon l'appelle de nouveau à Tchong-Kin-Fou pour y remplir le rôle de procureur de la mission du Su-Tchuen oriental. Ce poste de confiance lui souriait si peu, qu'il m'écrivait quelque temps après : Je ne suis pas condamné *ad triremes neque ad bestias, sed ad sarcinas*. Les Chinois parlent, mais les caisses et les colis ne disent mot et cependant il faut tracer leur route. Dans ce poste, il avait assez souvent à traiter avec des Européens. Mille affaires délicates et difficiles lui étaient dévolues.

C'est là que la mort est venue le surprendre et le ravir à l'affection et à l'estime de tous ceux qui l'ont approché et qui l'ont connu.

Je prie les lecteurs de la *Semaine Catholique* d'excuser certaines longueurs, confiées à la hâte au papier pour répondre aux désirs du Directeur de la *Semaine* diocésaine. Je leur demande aussi une prière pour ce bien-aimé missionnaire.

H. Dumas,
Desservant de la Monselie.

*
* *

En terminant, et pour mettre encore une fois en évidence l'ardeur apostolique, la foi et l'humilité de notre jeune missionnaire, il sera permis de citer cet extrait d'une lettre écrite, l'année du départ pour le Su-Tchuen, à un ami qui, au premier de l'an, lui souhaitait, entre autres choses, le martyre :

« Je voudrais encore, cher ami, m'associer au

second vœu de ton cœur, non moins beau, non moins enviable que le premier et devant la palme bénie que tu fais briller à mes regards, dire du plus profond de mon âme : *Fiat ! fiat !!* Mais je n'ose former un tel souhait. Ce n'est pas que l'immolation sanglante de moi-même m'effraie : non, avec Jésus, on peut tout ; soutenu par sa grâce, j'aurais le courage de marcher sur les traces glorieuses des héros qui ont donné leur sang pour la foi. Toutefois, je n'ose désirer le sort de ces vaillants soldats, je les admire et me dis tout bas *Sancta sanctis*. Oui, aux saints seulement les grâces de choix, les faveurs insignes qui s'appellent les tortures, le martyre : les misérables, les pécheurs comme moi, ne sauraient aspirer si haut ! Trop heureux si je puis effacer les fautes et les souillures de ma vie par une immolation cachée, obscure, continuelle. A côté du martyre sanglant, il en est un autre moins apparent, le martyre de chaque jour ; c'est celui-là qui me convient, et daigne le bon Dieu me le donner un peu rude afin qu'au moment suprême je puisse lui dire avec confiance : « Seigneur, je vous ai bien offensé, mais, voyez, le feu de la tribulation n'a cessé de purifier mon âme ; recevez-la en votre saint paradis ! » Si tu veux, mon cher ami, que ce bonheur me soit donné un jour, supplie Notre-Seigneur de m'accorder le martyre que je souhaite, un martyre inconnu aux hommes, connu de Dieu et qui dure jusqu'à mon dernier soupir ».

J.-M.-T. SERRE,
Aspirant Missionnaire.

Missions Etrangères, le 20 janvier 1890. — Paris.

DERNIER MOT

DERNIER MOT

Et maintenant que ce livre, béni par notre Evêque vénéré, s'en aille, portant partout où il pénètrera, avec les lettres qu'il renferme, le souvenir du missionnaire qui les a écrites. Elles disent beaucoup des travaux de nos apôtres dans les pays lointains ; elles montrent leur zèle à toute épreuve pour la gloire de Dieu et les épreuves de leur patriotisme. Qu'on le sache encore une fois : « Dieu et Patrie ! Le salut des âmes ! L'honneur du nom français ! », telles sont les devises de nos missionnaires ; nul ne l'ignore ; seul le parti pris voudrait donner à penser qu'il n'est pas convaincu. Devant le trépas de ceux qui sacrifient tout, tout, même la vie ; non, il n'y a pas de négation admissible.

Ces lettres étaient attendues de plusieurs. Nous avons mis tout notre soin à correspondre à cette attente. Puisse notre travail n'avoir pas été inutile.

Et si quelque exemplaire arrive là-bas, dans ce Su-Tchuen où repose la dépouille mortelle de celui que nous avons aimé, les missionnaires qui ont travaillé avec lui, qui souffrent en attendant la paix qui est déjà son partage, sauront par là que, jusque dans les chaumières du pays

d'Auvergne, l'héroïsme (il n'y a pas d'autre mot) de leur vie est compris.

C'est bien pourquoi, d'ailleurs, rien, ni le mauvais vouloir, ni la calomnie, ni la rage de secte, ni les machinations savantes, ni la persécution ouverte ou déguisée, rien ne parviendra à tarir la source des vocations apostoliques. « Allez, enseignez les nations » : cette parole divine ne doit point passer ; les ouvriers ne doivent point lui manquer.

APPENDICE

APPENDICE

Aperçu sur le double but des Missions Etrangères. — *L'évangélisation des païens.* — *La formation d'un clergé indigène.*

Un fait assez étrange frappe les yeux de quiconque suit avec quelque attention la lecture de la vie ou de la correspondance de nos missionnaires, qu'on pourrait appeler l'histoire de l'apostolat moderne. Ce fait, c'est que, dans les gigantesques travaux qui sont accomplis sur une étendue beaucoup plus grande que la partie du globe depuis longtemps chrétienne, les missionnaires comptent un fort petit nombre de coopérateurs choisis parmi ceux qu'ils évangélisent.

Cependant les vocations à l'apostolat ne sont point assez nombreuses pour suffire aux besoins des missions.

Qui ne voit que l'Evangile doit par cette raison avancer plus lentement, s'établir moins solidement et courir la chance de n'être, pour plusieurs peuples, qu'un bienfait éphémère ? Là se trouve donc une difficulté grave qui doit appeler l'attention de tous ceux auxquels sont chers la gloire de Dieu et le salut des âmes.

*
* *

Il semble, au premier coup d'œil, que la chose

est fort simple. Pourquoi ne pas élever au sacerdoce des chrétiens de ces nouvelles Eglises ? Sans doute de graves motifs puisés dans les circonstances ont pu autoriser une déviation de la marche accoutumée des temps anciens ; toutefois ce ne pouvait et ne devait être qu'une exception locale et transitoire subordonnée aux conjectures qui l'avaient fait adopter.

On comprend fort bien que la profonde dégradation dans laquelle l'idolâtrie a fait descendre nos frères lointains, impose le devoir de ne pas leur confier, avant de longues épreuves, le fardeau du sacerdoce. Mais l'idolâtrie de nos jours n'est pas plus avilissante que celle des âges antérieurs ; elle ne doit donc pas plus qu'autrefois laisser d'ineffaçables traces dans l'âme des nouveaux convertis. Le monde romain, tout avili qu'il était par ses tyrans et son immense corruption, offrait, il est vrai, sous certains rapports, mais sur certains points seulement, plus de ressources au recrutement du sacerdoce chrétien qu'une partie du monde païen d'aujourd'hui. Les progrès de la civilisation greco-latine, comme l'a fort bien remarqué le grand évêque d'Hippone, étaient une préparation providentielle à l'établissement de l'Eglise pour le moment où sonnerait l'heure de son apparition dans le paganisme. Cet état du monde romain, joint aux éléments féconds que présentait la religion juive, offrait aux apôtres un moyen plus efficace de se donner des coopérateurs. Aussi voit-on qu'ils associèrent avec empressement à leur divin ministère des hommes chargés de

continuer la culture qu'ils avaient commencée, pendant qu'eux-mêmes iraient semer le bon grain dans des terres nouvelles.

Les mêmes avantages, il faut l'avouer, ne se sont pas rencontrés chez bien des peuples que les derniers siècles ont vu appeler à la foi. On a donc pu légitimement, on a dû dans des cas donnés éprouver de grandes difficultés pour appliquer la règle commune de la propagation évangélique dans la formation des clergés indigènes. Mais dans un cas semblable, la difficulté, quelque grande qu'elle soit, ne crée jamais l'impossibilité ; et c'est là ce que les missionnaires ont dû souvent se représenter pour animer leur courage.

En effet, si nous examinons les monuments de l'antiquité, nous y trouverons la règle dans toute son application, sauf les exceptions qui l'ont raisonnablement suspendue pour un temps, quand d'impérieuses circonstances en ont fait un devoir.

Que la règle soit d'appeler au sacerdoce chrétien des membres de toutes les nations qui couvrent le globe, de toutes les races qui divisent la grande famille humaine, on en trouverait la preuve dans ce seul fait que cette éminente dignité ne se transmet plus par le sang dans la loi nouvelle comme dans le judaïsme. L'Eglise de Jésus-Christ n'est pas comme la synagogue plantée sur un point du globe, entourée de limites qu'elle ne doit point franchir. Toute la terre lui fut donnée pour héritage dès longtemps avant sa naissance. Il lui fut promis qu'elle recueille-

rait ses innombrables tribus à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi ; elle fut invitée à élargir sa tente pour abriter toutes les nations. « J'enverrai mes hérauts dans l'Afrique... dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi... et ils feront venir tous vos frères de toutes les nations... et *j'en choisirai d'entre eux pour les faire prêtres et lévites, dit le Seigneur* (Isaïe, 66). » Adorable effusion de la grâce divine sur l'humanité tout entière, afin que de tous les points du globe puisse être offerte, par les mains des prêtres, l'hostie pure et sans tache qui réconcilie la terre et le ciel !

Ce que le prophète avait annoncé, les apôtres l'accomplirent ; on voit par le Nouveau-Testament et par l'histoire ecclésiastique leur marche uniforme et constante de créer un clergé indigène sur lequel reposait le soin d'achever l'œuvre commencée. Le petit nombre d'exceptions qui pourrait exercer la sagacité des critiques prouverait seulement, ou que des Eglises auraient perdu leurs titres, ou que des raisons inconnues à notre époque firent dévier accidentellement de la route qu'on suivait partout ailleurs : ce qui paraît confirmer la règle générale et justifier en même temps les dérogations temporaires que la prudence a pu conseiller.

Cette marche si simple à la fois et si rationnelle est motivée par la forme divine de la constitution donnée par N.-S. à son Eglise, justifiée d'ailleurs par le témoignage de l'expérience. On devait toujours sentir la nécessité de la suivre

dans l'apostolat chez les peuples, surtout lorsque les progrès de la navigation eurent fait découvrir d'innombrables tribus de frères dont nous ne connaissions pas l'existence. Aussitôt l'Eglise dit à ses ministres : « Allez recueillir ces nouveaux enfants que Dieu me donne ; ils viendront s'abriter sous mes ailes, et mon cœur de mère sera consolé des cruelles douleurs que lui causent tant de fils dégénérés. » A cette voix, des légions de conquérants qui n'ont pour arme que leur foi, pour but que le salut de leurs frères, s'élancent dans ces régions inconnues. Par des travaux inouïs, l'Evangile est annoncé à des myriades d'infidèles. Pourtant les ouvriers évangéliques ne se recrutent pas au milieu des peuples convertis. Les plus consolantes nouvelles viennent des quatre vents du ciel ; mais pas une n'apprend que la sainte hiérarchie chrétienne, qui doit être comme une armée rangée en bataille, s'établisse parmi tous les jeunes enfants de l'Eglise.

Rome, sentinelle vigilante placée par le Seigneur sur la tour de la maison d'Israël, s'alarma d'une tendance dont elle prévoyait les funestes suites. Plusieurs fois, à la vue du danger que couraient les nouvelles Eglises, elle fit entendre de pressantes réclamations. La Sacrée Congrégation de la Propagande écrivant, en 1626, au dernier évêque du Japon, l'engageait à élever au sacerdoce tous les Japonais qu'il trouverait aptes et capables. Ces avis n'eurent pas, à beaucoup près, tout l'effet qu'on pourrait en attendre. En conséquence, la Sacrée Congrégation fit

un décret que confirma Urbain VIII, pour ordonner à tous les supérieurs de missions de présenter par écrit un rapport détaillé contenant les raisons et les motifs qui s'opposaient à la réalisation des désirs du Saint-Siège.

Les ordres du Pontife et de la Propagande reçurent exécution. Après mûr examen, la Sacrée Congrégation déclara les raisons alléguées contre la possibilité de former un clergé indigène *vaines et frivoles*. En conséquence, elle fit son fameux décret de 1630, par lequel il fut ordonné d'élever au sacerdoce les nationaux capables. Ce décret, malheureusement, fut loin de mettre un terme aux répugnances et aux oppositions que le Saint-Siège combattait. La Sacrée Congrégation appuyait pourtant les motifs de ce décret sur les considérations les plus graves. (Nous les citerons en entier, tels que nous les les trouvons dans l'*Histoire de l'établissement du christianisme dans les Indes orientales*, p. 5, t. I) « C'est, disent les cardinaux dans leur décret du 28 octobre 1830, *que les apôtres et leurs successeurs ont ordonné des prêtres de toutes les nations converties, comme nous l'apprennent l'Ecriture et l'histoire ecclésiastique ;* que les peuples ordinairement ajoutent plus de foi à ce que leur disent leurs compatriotes qu'à ce que leur proposent des inconnus ; c'est que les prêtres du pays en savent mieux la langue, la parlent avec plus de grâce, trouvent des expressions plus propres et plus intelligibles pour expliquer les mystères de la religion ; ils connaissent plus parfaitement les

mœurs et les inclinations de leurs concitoyens ; ils ont des liaisons plus étroites avec eux, ils peuvent plus facilement les fréquenter et s'insinuer dans leurs conversations et dans leur amitié : ils sont mieux instruits des superstitions, des erreurs, des impiétés, des mystères abominables que contient la religion du pays ; et ils se servent de tous ces avantages pour détromper les idolâtres et les convertir ; *enfin l'ordre hiérarchique peut seul former un christianisme parfait*, qui n'ait plus besoin du secours des étrangers pour se soutenir. » (1)

A ces raisons si convaincantes, on en peut ajouter d'autres qui ont aussi leur poids. En effet, quelle doit être la fragilité de ces établissements qui ne puisent pas la vie en eux-mêmes ? Le nombre des vocations à l'apostolat est si restreint, qu'il n'a et ne peut avoir aucune proportion avec l'immensité des besoins. Le travail est si continuel et si pénible qu'en peu d'ánnées, les ouvriers évangéliques meurent à la peine, quand toutefois ils peuvent échapper à la persécution et aux mille accidents qui les attendent. De toutes parts on réclame leur ministère, et combien de fois laisse-t-on périr la moisson parce qu'il n'y a personne pour la recueillir ? Ajoutez encore les difficultés de se faire au climat, aux habitudes des diverses localités, d'apprendre ces mille petites choses qui ne coûtent rien lorsqu'elles ont environné

(1) C'est un langage identique que l'on aura remarqué dans une des lettres de ce volume.

le berceau et qui demandent des années avant qu'on les sache assez bien pour ne plus porter ce nom glacial d'*étranger*. Le roi du Tong-King ne disait-il pas au vénérable Jaccard, habitant déjà depuis de longues années son royaume : « J'ai pitié de toi parce que tu n'es qu'un barbare qui es venu ici pour gagner ta vie en trompant le peuple ! » L'orgueil national, comme celui de l'individu, se retrouve partout.

Puis quand vient la lutte avec les pouvoirs de la terre, lutte qui s'est rencontrée dans toutes les nouvelles conquêtes de la foi, que peuvent des chrétientés, quelque florissantes qu'elles soient, si la force qui soutient ne se peut multiplier comme la force qui attaque ? Dieu est là sans doute, mais suivant les voies ordinaires de la Providence, il agit par l'intermédiaire des hommes. Eh bien, admettons l'hypothèse qui, certes, n'a rien d'invraisemblable, que le brandon de la discorde se jette entre les nations de l'Europe, les mers seraient-elles libres, et les hérauts de l'Evangile auraient-ils le privilège de la neutralité au milieu des combattants ?

Au reste, c'est la marche de tout ce qui est destiné à vivre. Les premiers temps ne sont pour ainsi dire qu'une vie d'emprunt, qu'une participation de la vie d'un autre ; mais quand l'être a grandi, seul il suffit à ses besoins. Le rameau de cet arbre que nous plantons sur un sol qui ne l'a pas vu naître, il faut qu'il y prenne racine. Alors il s'unira intimement au sol, il en fera l'ornement et la richesse.

La semence de l'Evangile trouve bien assez de difficultés pour être seulement jetée en terre; si elle peut lever et grandir, les obstacles ne sont pas vaincus pour cela, puisqu'ils naissent continuellement du cœur humain ; faut-il les multiplier encore en négligeant un moyen qui, s'il n'est pas infaillible, est bien certainement le plus sûr ? Car on ne saurait contester que si des églises constituées sur un clergé indigène sont mortes, elles n'auraient pas vécu plus longtemps sans doute parce qu'elles n'auraient eu que le secours précaire d'un apostolat lointain. Tandis qu'il est incontestablement vrai qu'un grand nombre, pour ne pas dire toutes, de celles qui ont heureusement traversé les épreuves, auraient péri sans la vie intrinsèque puisée dans un clergé indigène.

Il suffit de se demander ce que seraient devenues les Eglises des Gaules, des Espagnes, de l'Italie, et tant d'autres, si le clergé avait dû se recruter dans des régions transmarines et lointaines, alors que la persécution versait des flots de sang, comme la tempête verse la pluie, alors que la rage des tyrans couronnés était si bien secondée par la rage des tyrans subalternes.

Il est vrai, les Eglises qui entendirent la voix de saint Chrysostome, de saint Basile, de saint Grégoire et de tant d'autres, n'ont pas été sauvées du naufrage, quoique constituées sur la sainte hiérarchie ecclésiastique. Adorons, en tremblant pour nous-mêmes, la profondeur des décrets de Dieu ; reconnaissons que l'immortalité promise par Jésus-Christ à son Eglise n'est

point une garantie pour les Eglises particulières. Quand le sel de la terre s'affadit il n'est plus bon qu'à être jeté dehors. Telle est la cause des malheurs de l'Eglise grecque.

Non loin de notre époque, l'histoire nous fournit la preuve de notre assertion. Qu'est devenue cette belle Eglise du Japon, œuvre magnifique de saint François Xavier ? Hélas ! l'idolâtrie armée du glaive persécuteur d'un côté, de l'autre la soif de l'or et l'hérésie n'y ont pas laissé un vestige de la foi chrétienne. Cette Eglise n'a pas pu vivre ; tout ce qu'elle a pu, ç'a été de prendre son vol vers le ciel... Elle est morte dans les angoisses d'ineffables tribulations avec les derniers de ses apôtres. Ses enfants sont partis pour le royaume éternel, ne laissant après eux qu'une voix sans écho, des exemples sans imitateurs. Triste, mais irréfragable preuve de l'immense danger qui menace toutes ces Eglises lointaines, si l'on ne constitue une hiérarchie indigène, seul appui solide pour résister au temps et au mauvais vouloir des hommes. C'est ce qu'avaient douloureusement compris tant de pontifes et en particulier le pape Pie VI, lorsque, en 1775, adressant aux vicaires apostoliques de la Chine et des royaumes voisins, membres de la Congrégation des Missions Etrangères, une lettre encyclique pour les féliciter, les encourager et approuver l'érection du collège général de leur Congrégation à Virampatnam, près Pondichéry, il leur disait : « Regardez l'établissement des séminaires comme le premier de vos devoirs, le plus noble, le plus

digne objet de vos travaux. Que chaque vicaire apostolique s'efforce d'établir dans sa mission un collège indigène séculier ; par ce moyen, on n'aura à redouter (comme il est arrivé malheureusement au Japon) que les persécutions qui, si fréquemment, affligent l'Eglise, y ôtent la possibilité d'exercer le ministère apostolique. » Par trois fois le saint Pontife les assure qu'ils ne peuvent rien faire de plus agréable au Saint-Siège et à la sacrée Congrégation de la Propagande, rien de plus utile à l'Eglise, que de former des prêtres indigènes dans leurs missions respectives.

Des paroles si claires, si formelles, n'ont pas besoin de longs commentaires pour démontrer combien Rome tient à ce que l'on érige dans chaque vicariat des collèges d'où sortiront un jour, nous en avons la douce confiance, ces prêtres, ces évêques, espérances chéries de ces missions lointaines. Oui, le jour viendra où ces Eglises pourront enfin se suffire à elles-mêmes, vivre de leur vie, comme le reste de la catholicité. C'est là le vœu formel de Rome, c'est là le vœu, l'esprit et la constitution de l'Eglise ; telle est la marche constamment suivie dans tous les siècles. Sans cela, comme le disait Clément XI, la religion *ne s'implantera jamais fixement dans le cœur des masses*. Le missionnaire étranger a bien, si vous le voulez, le respect extérieur, mais l'affection réelle sera toujours pour l'indigène.

*
* *

Aussi la Congrégation des Missionsé| trangè-

res, formée sur ces principes, a mis au nombre des fins principales pour lesquelles elle est instituée, la formation d'un clergé indigène dans toutes les missions que le Saint-Siège lui confie. Voici ce que nous lisons dans ses institutions, chap. 1, nº 2 : Tous les ouvriers évangéliques qui seront envoyés du séminaire de Paris doivent comprendre que la principale fin qu'ils doivent se proposer est de s'appliquer à la formation d'un clergé indigène, aussitôt que, dans les lieux où ils travailleront, il y aura un nombre suffisant de chrétiens pour composer une Eglise et pour pouvoir en tirer des pasteurs. »

Il paraît tout simple de croire que les Eglises annamites et chinoises ne doivent leur conservation qu'à la présence de ce même clergé. Il est certain que de 1833 à 1841, aucun missionnaire n'a été vu ni entendu dans ses fonctions par les païens, hormis ceux qui ont paru devant les tribunaux ; qu'ils ne pouvaient remplir que bien imparfaitement et à la hâte, leur ministère auprès des chrétiens, tandis que les prêtres du pays avaient assez de facilité pour subvenir aux besoins des Eglises persécutées, et même pour travailler à la conversion des gentils. Chose étonnante, sous le feu même de la persécution, le christianisme étendait ses conquêtes par le clergé indigène, ce qui prouve en même temps quelle réforme il a déjà opérée sur le caractère national si faible et si timide.

De là suit évidemment que si la prudence commande de ne pas compromettre l'honneur du sacerdoce chrétien en le confiant à des hom-

mes qui n'offrent pas assez de garanties, cette crainte doit se dissiper chaque jour de plus en plus, maintenant qu'une glorieuse expérience a démontré ce qu'ils peuvent. Il s'est trouvé de l'or le plus pur et beaucoup, dans ces terres, lorsqu'elles ont passé par le creuset. Lisez la sainte légende que le Souverain Pontife a présentée au monde catholique. Le plus grand nombre des noms glorieux qu'elle porte ne sont pas européens. Et dans la recrudescence de persécution la plus terrible et la plus désastreuse qui fut jamais, quels prodiges de constance n'a-t-on pas eu à admirer dans ces généreux chrétiens annamites !

On voyait partout s'élever des villages entièrement chrétiens, des églises, des séminaires, des maisons de retraite pour les Amantes de la Croix et les jeunes filles confiées à leurs soins. Dix évêques, trente missionnaires, étaient occupés à soutenir et à accroître le nombre des néophytes ; environ 35o prêtres indigènes les aidaient puissamment dans ce pénible ministère. Et on a vu tout à coup des villages entiers disparaître par le pillage et la dévastation, tandis que les chrétiens, après de rudes épreuves pour les faire renoncer à leur foi, étaient dispersés dans les villages païens, où, parqués comme des bêtes fauves dans une haie de bambous, ils se voyaient à chaque instant ménacés d'être brûlés vifs par les païens furieux. Eglises, séminaires, maisons de retraite, tout a été détruit. Mgr Retord est mort dès le commencement en fuyant au milieu des bois. MM. Néron et Vénard ont

péri par la glaive des bourreaux ; Mgr Guenot a succombé quelques heures avant son exécution ; MM. Charbonnier et Mathevou ont subi le supplice des tenailles froides et des tenailles rougies au feu. Au Tong-King central et oriental, Mgr Hermosilla, Mgr Orchoa et le P. Almato, dominicains espagnols, ont aussi été décapités pour la foi. Mais il n'y a là, rien qui étonne : on ne vit jamais un missionnaire renier son Dieu par la crainte des tourments de la mort. Ce qui est plus admirable, c'est de voir tous ces nouveaux chrétiens dépouillés de leur biens, chassés de leur patrie, dispersés parmi les païens, flagellés, chargés de lourdes cangues et jetés en prison, demeurer fermes dans la foi: c'est de les voir confesser généreusement le nom de Jésus jusque sous le glaive du bourreau. Sans doute on en a vu défaillir, mais c'est le petit nombre et les tourments sont la seule cause de cette apotasie, purement extérieure. D'après certaines appréciations, à défaut de nouvelles positives, on croit pouvoir sans exagération porter à 100.000 le nombre des victimes de ces années d'horrible persécution. On ne sera pas étonné de l'élévation de ce chiffre si on se rappelle qu'un dominicain espagnol écrivait que, dans l'espace de deux ou trois jours, 10,000 de leurs chrétiens avaient disparu. Parmi ces 100,000 chrétiens, les uns ont été décapités, d'autres enterrés vivants, un plus grand nombre brûlés vifs dans les hangars où ils étaient entassés, d'autres sont morts au milieu des tortures, la plus grande partie a péri par les ma-

ladies, la misère, la faim, les privations de tout genre, soit dans les lieux de leur exil, soit en fuyant dans les montagnes. Leurs prêtres donnaient à tous l'exemple dans le combat : à eux surtout était réservée la palme du martyre ; 150 au moins ont succombé glorieusement et ce qu'il y a de remarquable, c'est que pas un d'entre eux n'a eu la faiblesse d'apostasier. Des hommes qui savent ainsi souffrir et mourir pour le nom de Jésus, ne sont-ils pas dignes d'être honorés du sacerdoce ?

Dès longtemps avant que la persécution eût montré quelle énergie la foi avait versée dans l'âme de ces nouveaux chrétiens, un saint religieux (le Père Alexandre de Rhodes, jésuite), qui leur avait porté les lumières du saint Evangile, après avoir essuyé bien des contradictions auxquelles il ne devait guère s'attendre, vint se jeter aux pieds du pape Innocent X, et lui développa ses projets sur la formation d'un clergé indigène. Le pontife les approuva de grand cœur, le chargea de chercher trois ecclésiastiques propres à cette œuvre de dévouement. Le père de Rhodes les trouva dans une société de jeunes étudiants formée à Paris. Ces pieux jeunes hommes, sous la direction du père Bagot, aussi jésuite, s'exerçaient au salut des âmes les plus abandonnées.

*
* *

Cette société, réunie sous les auspices de Marie, ne pouvait accueillir qu'avec bonheur cette pensée généreuse, et si conforme à son esprit. Tous ceux qui la composaient, les

laïques aussi bien que les ecclésiastiques, voulaient aller sauver ces âmes réellement bien abandonnées. Aussitôt que le Saint-Père fut instruit de l'heureuse rencontre faite à Paris, il ordonna au nonce près la cour de France de choisir dans cette petite société trois ecclésiastiques pour les élever à l'épiscopat. Mais c'était une œuvre trop belle et trop bonne pour qu'elle ne fût pas éprouvée par la contradiction. Divers incidents ne permirent pas d'en commencer l'exécution avant 1658. Enfin, Alexandre VII, successeur d'Innocent X, après avoir eu la pensée de mettre, à la tête des nouvelles Eglises de la Haute-Asie, un patriarche, deux ou trois archevêques et douze évêques, se détermina, sur de nouvelles considérations, à nommer trois évêques apostoliques. Ce furent M. Pallu, chanoine de Tours, désigné pour le Tong-King avec le titre d'Héliopolis; M. de Lamotte-Lambert, ex-conseiller au Parlement de Rouen, pour la Cochinchine, évêque de Béryte. Deux ans plus tard, M. Ignace Cotolendi, curé d'Aix, était nommé évêque de Métellopolis, et chargé des missions de Chine et de Tartarie. Il mourut avant d'y arriver, près de Musilipatam (Indes), le 6 août 1662.

Tels furent les éléments de la société qui porte le nom de Congrégation des Missions Etrangères : trois prélats également illustres par leur piété, leur science et leur zèle apostolique. Tel fut aussi le but de leur institution, l'esprit dont ils étaient animés, et qui doit se perpétuer dans leurs successeurs : la création

d'un clergé indigène. Il est impossible de ne pas le voir dans l'acte même qui les institue. C'est évidemment une milice nouvelle, appelée moins à combattre elle-même qu'à préparer des mains pour leur remettre les armes.

Les trois vicaires apostoliques s'étaient associé plusieurs prêtres animés du même esprit et du même zèle.

Quelques-uns partirent avec eux, tandis que les autres restèrent en France pour correspondre avec les missions, poursuivre l'œuvre à peine commencée et lui donner le développement dont elle était capable. Ils reçurent la recommandation expresse de fonder une maison où se perpétuât l'esprit caractéristique de l'œuvre. Dans ce but, les vicaires apostoliques leur laissèrent quelques fonds pour commencer. Louis XIV, à qui n'échappait aucune pensée noble et généreuse, voulut y concourir. Quelques âmes pieuses mirent aussi leur offrande, et l'on put acheter le vaste emplacement de la rue du Bac, à Paris.

De leur côté, les évêques établis dans les missions accomplissaient les désirs du Saint-Siège si formellement exprimés. Après s'être préparés plusieurs semaines par le jeûne et la prière, ils rédigèrent, dans un synode où furent appelés plusieurs des prêtres placés sous leurs ordres, un recueil admirable d'instructions apostoliques, où était traitée spécialement et fort au long la manière dont on doit instruire et préparer le jeune élève destiné au sacerdoce (1).

(1) C'est bien l'esprit de ces instructions que l'on trouve, en nombre d'endroits, dans les lettres ci-dessus.

Le Saint Pontife voulut conserver aux nouveaux missionnaires leur caractère originel de séculiers comme plus conforme à celui des apôtres et des prédicateurs des temps apostoliques. Le vicaire de Jésus-Christ ne voulut point de vœux ; il rejeta absolument ceux par lesquels les premiers membres de la Congrégation des Missions étrangères désiraient se lier. C'en fut assez ; le zèle pour la plus grande gloire de Dieu les leur avait fait proposer, l'obéissance, qui est la pierre de touche de la vraie vertu, les fit abandonner. On ne voit pas de quelle grande utilité eussent été pour cette Congrégation des liens qui n'eussent pu que l'embarrasser dans sa course. La chasteté et la pauvreté ne sont-elles pas les compagnes de tous les missionnaires ? Les évêques ne font-ils pas pratiquer à leurs prêtres une obéissance d'autant plus efficace qu'elle est constamment volontaire ?

On recueillit bientôt les fruits du système adopté dans ces missions. Dès l'année 1669, on avait conféré la prêtrise à douze ou quinze Tong-Kinois, à quelques Chinois les ordres mineurs, et la tonsure à trente ou quarante autres. Par les mêmes principes, Mgr de Béryte institua, dans ses voyages à la Chine et au Tong-King, les religieuses dites *Amantes de la Croix* (1). Ces divers essais réalisèrent les espérances dont on s'était flatté. L'œuvre de Dieu se fit plus vite, plus sûrement, et avec plus de perfection.

Cette expérience répondit péremptoirement à toutes les difficultés, à toutes les défiances qu'a-

(1) A la fois enseignantes et hospitalières.

vait rencontrées l'œuvre naissante. Les vénérables prélats eurent la consolation de voir leurs efforts couronnés du plus heureux succès.

Les trois premiers vicaires apostoliques étaient morts dès 1684. Mais avec eux ne périt pas l'esprit qui les animait. L'œuvre qu'ils avaient si bien commencée chez les infidèles se continua, portant toujours des fruits de bénédiction. Leur esprit se perpétue dans la longue suite de leurs enfants.

On pense bien que la tourmente révolutionnaire n'épargna pas cette sainte institution plus que les autres. Comment ceux qui voulaient détruire le christianisme en France auraient-ils respecté une maison destinée à le propager sur toute la terre ? L'emplacement fut déclaré propriété nationale et vendu. Les directeurs échappèrent au fer des bourreaux et se dispersèrent. Trois d'entre eux allèrent à Londres, d'autres à Rome, d'où ils purent communiquer avec les missions, et malgré le malheur des temps, y envoyer encore quelques prêtres. Rentrés en France sous l'Empire, ils purent s'occuper plus aisément de leurs missions. Enfin, en 1815, ils se fixèrent définitivement dans leur ancienne maison, après l'avoir achetée deux fois. Leur congrégation fut une des premières qui put se rétablir en France après l'orage. Pendant quelques années ils restèrent presque seuls, ne pouvant se recruter dans le clergé de France, dont il ne restait plus que quelques membres échappés au carnage et à la proscription ; mais, après cette nouvelle épreuve, Dieu voulut bien leur

donner des enfants. Et depuis cette époque, leur nombre a toujours été croissant, malgré les horribles persécutions.

*
* *

Ainsi, cette congrégation a répondu à la pensée de ses pieux fondateurs et à la générosité de l'association qui est venue à son secours (car c'est par son assistance qu'elle vit maintenant, ses ressources d'autrefois ayant péri dans le gouffre des révolutions) ; nous voulons dire l'association pour la Propagation de la foi, œuvre si éminemment catholique qui doit en grande partie aux directeurs du séminaire des Missions Etrangères le principe de son existence.

Organisée dans la seconde ville de France, dans Lyon, la cité sanctifiée dans les anciens jours par le sang de ses premiers apôtres, elle s'est étendue dans tout l'univers chrétien. Elle embrasse les deux mondes, et le néophyte de l'Océanie ou de l'Amérique offre, s'il le peut, comme le chrétien des anciennes Eglises, l'aumône qui deviendra le salut de ses frères. Admirable concert qui donne un nouvel essor au ministère apostolique de nos jours.

Par ces ressources, le séminaire des Missions Etrangères a pu recevoir et envoyer un nombre toujours croissant d'ouvriers évangéliques.

Nous parlons de besoins, ils sont immenses dans les missions. Ils le sont parmi nous. Mais que sont-ils à l'égard de ces vastes régions où gisent, comme des brebis sans pasteurs, tant d'âmes qui demandent le pain de la parole

sans que nulle main soit là pour le rompre ? tant d'autres en plus grand nombre qui n'ont point appris qu'il existe, mais n'en ont pas moins besoin ?

Ne pourrait-on pas appliquer ici le raisonnement de Bourdaloue sur l'aumône ? « Les temps sont mauvais, tout le monde souffre. Mais si les plus riches même souffrent, quelles doivent être les souffrances des pauvres ? Or celui qui souffre le moins n'est-il pas obligé d'aider celui qui souffre le plus ? Et si cela est vrai pour les biens de la terre, que Dieu abandonne si souvent aux méchants et à ses ennemis, n'est-ce pas encore plus vrai des biens spirituels, qui sont le partage des élus ? »

Toutes les âmes sont à Dieu, toutes rachetées du même prix. A lui d'assigner à chacun la part qu'il doit obtenir dans l'œuvre du salut de ses frères. Là où des pasteurs sont établis et environnés de coopérateurs, la voie est bien simple, l'obéissance. Mais pour les régions moins heureuses, c'est au Seigneur à parler au fond des consciences. Or, sa voix parle à plusieurs.

« L'apostolat, d'ailleurs, commence au Calvaire. Une perpépuelle germination de dévouements lave, dans l'ivresse du sacrifice, les erreurs et les fautes que l'orgueil naturel a pu faire commettre. Les rois tombent, les trônes s'effondrent, les persécuteurs disparaissent, l'apostolat se perpétue : il est dans tous les pays, prêchant la même loi à l'ignorant de bonne foi et au corrompu de décadence. Dans les heures sombres,

quand on le croit à bout d'haleine, un regard suffit à rajeunir sa force. Appuyé à la croix, il lève la tête vers le Maître qui mourut par amour, et les deux bras du Christ, embrassant l'horizon dans un geste sans fin, lui montrent l'éternel avenir. » (1)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

FIN

(1) Etienne Lamy. Introduction aux *Missions Catholiques Françaises*.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Dédicace à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Saint-Flour..... III

Lettre de Monseigneur l'Evêque de Saint-Flour à l'auteur..... VII

INTRODUCTION. — Les Missions de Chine. — Le Su-Tchuen..... IX

Pages

PRÉFACE

A Monsieur le Chanoine Courchinoux, directeur de la *Croix Cantalienne*..... 1

LETTRE I

A son bienfaiteur. — Arrivée au Su-Tchuen oriental. — Remercîments et retour de pensées. — Tchong-Kin. — Cha-Pin-Pa. — Premières occupations..... 3

LETTRE II

A son bienfaiteur. — Humilité apostolique. — La persécution à Ta-Tsiou; martyrs.— Perfidie des mandarins ; conduite courageuse du P. Pons. — Calme à Cha-Pin-Pa..... 11

LETTRE III

A ses parents. — Tristesse et résignation. — Les âmes du Purgatoire.— Pour les missionnaires.— Le climat du Su-Tchuen.— Baptême de Fièvre 17

LETTRE IV

A sa mère. — Instabilité de la vie du missionnaire. — Départ pour Tchong-Tsouy. — En chaise à porteurs. — Routes chinoises. — Escaliers et porteurs. — Plantation du riz. — Riz et piments. — Un orage. — Arrivée. — Le P. Zeller..... 23

Pages

LETTRE V

A son bienfaiteur. — Pas de nouvelles. Pourquoi ? Jours inquiets. — Premiers actes du ministère sacré. Train de vie. — La persécution, douloureuse situation. — La voie de la France. — En Dieu ! 31

LETTRE VI

A sa mère. — Pourquoi des inquiétudes ? Dieu ! Les âmes ! — La vie matérielle. Riz ; vieux vin ! Le climat. Tranquillité, malgré la persécution voisine. — Le langage de la Patrie ! Le 15 août ; première prédication ; parler d'une mère ! — Toujours Dieu, les âmes !... 37

LETTRE VII

A son bienfaiteur. — Filiales condoléances. — Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour. — Encore la persécution. — Vive Dieu ! et confiance. — Tranquillité relative. — Histoire de voleur. — Justice chinoise. — Dans le Cœur de Jésus.. 51

LETTRE VIII

Pourquoi de si rares lettres ! — Une première communion en Chine. — Examen préparatoire. — Joie du missionnaire. — Priez pour que le missionnaire soit fidèle, soit saint ! ! !. 61

LETTRE IX

Retour à Tchong-Kin. — Mgr Chouvellon. — Soutane, graines potagères ; envoyez : je *rembourserai* quand je pourrai..... 68

Pages

LETTRE X

Destination apostolique. — Le district de Py-Chan 72

LETTRE XI

Epreuves de santé ; remèdes et proverbes chinois ; sérénité sacerdotale. — Visite du district. — Persécution et choléra. — Retour à Tchong-Kin ; irrégularité de la poste chinoise. 74

LETTRE XII

A Tchong-Tsouy. — La langue chinoise ; pour Dieu et les âmes, lentement et sûrement. — Chaleur torride ; difficultés des voyages ; allons quand même ; oh ! la bonne et belle mule ! Comme le P. Chicard ! — Aspect de la campagne chinoise ; le choléra. — Regard jeté vers la France ; Eugène Simon et son livre ridicule, juste colère contre les malfaiteurs littéraires, ignorants ou menteurs. — Merci et demande de prières..... 78

LETTRE XIII

Encore un regard vers la France ; où va-t-on ? — Sombres pronostics en Chine. — Prions !. 83

LETTRE XIV

Jours troublés ; inquiétudes ; les brigands ; prions..... 85

Pages

LETTRE XV

Simplement pour donner des nouvelles. — Difficulté des conversions ; espoir en Dieu..... 90

LETTRE XVI

Le saint Rosaire. — Le brigand U man Tsé. — Histoire d'un messager pris à son piège. — Toujours des craintes et des perplexités. — A la garde de Dieu..... 92

LETTRE XVII

Visite des chrétiens. — Le P. Pierrès. — A la garde des saints anges..... 107

LETTRE XVIII

Remerciments. — *Le voyage du missionnaire.* — Neige et froid ; le climat au Su-Tchuen. — Misères à soulager ; foi en la Providence.... 110

LETTRE XIX

La poste chinoise. — Au *Memento* des morts. — Visite du district. — La mort d'un chef de bandits : justice divine..... 115

LETTRE XX

Retour à Cha-pin-pa. — Le collège. — Aspirations à reprendre la vraie vie du missionnaire..... 120

Pages

LETTRE XXI

Les vacances du collège.— Occupations variées. Encore le désir de l'apostolat. — Vie intérieure. — Aperçu sur les missions de Chine. Tempérament chinois. — Labeur des missionnaires. — Les brigands. — Aux amis du pays. 123

LETTRE XXII

Travaux apostoliques, visites des chrétiens, leur importance. — Echo lointain des choses de France. — Nouveaux missionnaires. — Solide comme le *Plomb du Cantal*..... 131

LETTRE XXIII

Spirituelle dissertation sur la vie de professeur. — Les âmes! Les âmes! — Littérature chinoise; grande tournée..... 135

LETTRE XXIV

Vœux de bonne année. — Dans un nouveau district, Hô paô Tchang, description. — La retraite annuelle. — Voisinage des brigands. — Prions !..... 139

LETTRE XXV

Préambule. — Les divers avantages de la retraite annuelle. — Le chemin des écoliers : *dix mille ans de vie.* — Retour ; travaux apostoliques ; détails de grand intérêt. — Remerciements..... 143

Pages

LETTRE XXVI

Forum chinois. — Description du nouveau district. — Intéressants détails. — Vie apostolique 149

LETTRE XXVII

Longue tournée. — Comment faire apprendre le catéchisme. — Joie du missionnaire. — Echo de la guerre entre le Japon et la Chine. — Vœux de nouvel an..... 154

LETTRE XXVIII

Causes de retard. — Encore la guerre : Intéressantes considérations. — Un livre de prophéties. — De nouveau les brigands. — Surcroît de travaux..... 159

LETTRE XXIX

Lenteur de la poste chinoise. — Difficultés de l'apostolat. — Toujours la guerre de la Chine avec le Japon. — Craintes pour l'avenir : prévision de la révolte survenue quatre ans plus tard. — Joies et peines du missionnaire. 164

Pages

LETTRE XXX

La Procure de la mission. — Travaux divers. — Une commission d'explorateurs. — Patriotiques sentiments. — Fin de la guerre chino-japonaise, tranquillité relative. — Choses de France ; un mot sur la loi dite d'*abonnement*, au sujet des congrégations..... 168

LETTRE XXXI

Travaux divers à la Procure. — Les messieurs de la mission d'explorateurs. — Pourquoi peu de succès. — Etat des esprits ; améliorations diverses..... 173

LETTRE XXXII

Simple billet de renseignements donnés avec humour..... 178

LETTRE XXXIII

Encore en procure ; au bon plaisir de Dieu ! — Mauvais vouloir et ingratitude des Chinois ; un trait à ce sujet..... 180

LETTRE XXXIV

Occupations à la procédure. — Progrès de l'Evangile au Su-Tchuen. — Menaces de persécutions. — Mauvaise foi chinoise. — M. Gérard, représentant de la France à Pékin. — Expression de cette avant-dernière lettre.... 186

Pages

LETTRE XXXV

Affectueux début. — Le typhus et la disette. — La Mission est tranquille, mais on perçoit de mauvais signes. — Bonnes nouvelles du Thibet. — Aveux de fatigue ; malaise général. 191

Epilogue 195

Appendice 225

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R F IMPRIMÉS

Aurillac. — IMPRIMERIE MODERNE, 6, rue Guy de Veyre.

OUVRAGES

DE

M. L'Abbé LESMARIE

La vie et l'épiscopat de Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour. — Ouvrage honoré de l'approbation de six prélats. — 3e édition. — 1 beau volume in-8o avec portrait, 300 pages.

*
* *

Introduction, notes, sommaires et épilogue au **Voyage d'un Missionnaire**, lettres et récits de M. l'abbé Serre, des Missions Etrangères. — 4e édition. — 1 volume in-8o de 350 pages, illustré.

*
* *

M. l'abbé AURIER, curé-archiprêtre de Mauriac. — Brochure de 60 pages in-8o. — 2e édition.

*
* *

L'enseignement chrétien libre dans le diocèse de Saint-Flour. — Nouvelle édition. — 1 volume in-8o de 200 pages.

*
* *

Mère Marie-Louise et la Congrégation de Saint-Joseph dans le diocèse de Saint-Flour. — Bel in-8o de 350 pages, avec portrait et approbation épiscopale. 3e édition.

DESACIDIFIE
A SABLÉ - 2009

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00789067 8